4

REVUE ROUMAINE

1961

R E V U E R O U M A I N E

SOMMAIRE

Mihai Beniuc — Coupe de vin — Non, je n'ai pu chanter — Bien-aimée, nous ne sommes plus jeunes — Je sais que tes cheveux grisonnent — Qui me frappe te blesse — Des cendres de l'âge — Yeux et mains de jeune fille — Le violoneux — Pommier aux feuilles d'or 3

V. Em. Galan — Mon amie Pix 9

Ioan Grigoresco — Là où le vent sent le pétrole 63

A TRAVERS LE PAYS

Tudor Arghezi — Encore Bucarest 86

Geo Bogza — Suceava 90

COMMENTAIRES

*** — Un débat sur la poésie 107

Maria Banuş — Rencontres roumaines avec le public italien 128

Traian Şelmaru — La dramaturgie de la vie nouvelle.... 131

I. M. Sadoveanu — Le livre français en Roumanie 136

LA ROUMANIE VUE PAR SES HÔTES

Salvatore Quasimodo — Heures à Braşov 138

Jorge Falcón — Concert de fleurs et de ciment 140

PROFILS

Jules Cazaban — Lucia Sturdza Bulandra, artiste-citoyenne 143

Teodor Vîrgolici — Panaït Cerna 146

REVUES

Ion Ambrozie — Secolul 20 (XXe Siècle) 149

RÉÉDITIONS

Dimitrie Bolintineanu: *Oeuvres Choisies* — 2 vol. (page 153) — Cezar Petresco: *Ville patriarcale* (page 154).

VIENT DE PARAÎTRE

Constantin Prisnea: *Le Pays des vins* (page 156) — Victor Eftimiu: *Les Messages terrestres* (page 157) — Cicerone Theodoresco: *Les Enfants du Quartier* (page 158) — Lucia Demetrius: *Le Printemps sur les Tîrnave* (page 158) — Eusebiu Camilar: *Nuits d'Udeşti* (page 160) — Radu Boureanu: *La Mort des Moulins à vent* (page 162) — Simion Pop: *Affiches de bal* (page 163) — Dumitru Ignea: *L'Homme aux cheveux gris* (page 164) — Traian Coşovei: *Le Signal du large* (page 165).

ARTS

L'exposition rétrospective d'art graphique militant (page 166).

EN DEUX MOTS

(page 170)

XVe ANNÉE — No 4 — 1961

REVUE ROUMAINE

Publication littéraire trimestrielle paraissant en français, russe, anglais et allemand

Rédaction et administration

5, RUE ION GHICA, BUCAREST

Téléphone : 15.35.88

MIHAI BENIUC
Membre de l'Académie de la R. P. Roumaine

COUPE DE VIN

J'ai brisé le baril de la joie
Mais je ne puis griser les ceps.
Venez, les enfants, vous les plus jeunes des jeunes!
Et laissez seuls les coucous.

Ne regardez pas mes cheveux rares
Et gris comme le soir d'automne.
Pour que le vin fût clair
Eh, eh! On a trimé dur au pressoir.

Les grappes furent foulées par des pieds
De jeune fille tendre et pure
Peut-être ne le croirez-vous pas
Nul baiser encor n'est venu l'effleurer.

Aujourd'hui, quand dans la coupe miroitent
Ces perles pures et dorées,
Sachez que ce sont là les blancs pieds
Et les baisers qui ne furent pas donnés.

NON, JE N'AI PU CHANTER

Non, je n'ai pu chanter
Ni le porc noir, ni la vipère
Ni le pope, écharpe au ventre
Ni la boyarde, cette mégère

La forêt m'est chère en revanche
Lorsqu'en mai elle reverdit,
Et aussi la hache, de temps à autre
Lorsqu'elle abat le bois pourri.

BIEN-AIMÉE, NOUS NE SOMMES PLUS JEUNES...

Bien-aimée, nous ne sommes plus jeunes,
Et le calendrier indique
Pour toi jeudi et pour moi vendredi,
Tes cheveux sont gris, les miens sont rares.

Las! Où sont les neiges d'hier
Et ton visage de neige?
Déjà les feuilles jaunes tombent
Sur ton chemin, et aussi sur le mien.

Soufflant en des trompettes d'airain
Les pionniers passent dans la rue,
Endeuillée de ne point être mère
Tu les contemples, toute caresses.

Ne pleure pas! Enfouis en ton cœur
Profondément, cette douleur amère;
Car nous berçons, par notre labeur même,
Tous les enfants qui pleurent.

JE SAIS QUE TES CHEVEUX GRISONNENT

Je sais que tes cheveux grisonnent
Mais ils sont pour moi comme fleuris de neige.
Et tant de printemps encor
Se déploient devant nous, radieux!

C'est bien pourquoi, vois-tu, je ne puis consentir
A ce que nous fassions nos adieux à la vie.
A supposer que notre passé soit mort
Les neiges, cependant, ne nous ont pas ensevelis.

J'ai encore l'intention, mon aimée
Dans l'ardeur qui embrase le pays entier
D'aller ainsi, de chantier en chantier,
Et de te redire combien tu m'es chère.

QUI ME FRAPPE, TE BLESSE...

Qui me frappe, te blesse
Et qui te foule aux pieds
M'écrase et me fait mal
Nous sommes unis à jamais, dans la joie comme dans la peine

Mon épouse! La mort, la mort elle-même,
Ne saurait ternir, jamais,
Notre amitié, radieuse
Et jumelle, ainsi que deux pages d'un livre.

DES CENDRES DE L'ÂGE

J'ai quarante-six ans, oui, révolus.
J'en ai maints devant moi, mais plus encor derrière...
Pourtant, les jours ne laisseront d'être beaux
Pour peu que nous allions, côte à côte, tous deux.

Pour peu que nous allions, tous les deux, côte à côte,
N'est-ce pas, mon aimée, il fera toujours beau ;
Que le temps soit serein ou que l'orage gronde
Nous ne laisserons pas traîner l'étendard de la vie.

Nous le portons tout haut, l'étendard de la vie
En ces années libres, avec quelque peine encor ;
Mais nos cœurs sont unis par l'action, la pensée,
Dans la même voie, féconde, du labeur.

En cette même voie, nous nous sommes rencontrés,
Jadis, un œillet rouge sur la poitrine.
Et nous sommes devenus, sous les coups du sort,
Toi plus raisonnable, et moi de même, plus sage.

Mais n'est-ce pas, mon aimée? S'il nous fallait derechef
Pour triompher, affronter la tourmente
Nous surgirions encor, des cendres de l'âge,
Tout feu, ainsi l'ardent Phoenix.

Car nous sommes trop unis à ceux qui, sur les cimes
De la vie qui ne connaît la mort,
Ont fait jaillir de leur sang l'étincelle
Dont les rayons percent, toujours, toujours plus loin.

Yeux de jeune fille — écureuils courant dans les sapins
Lorsque des gouttes de pluie perlent sur votre visage.

Mains de jeune fille — un baiser sur les lèvres
Alors que l'on s'attarde aux boutons d'un corsage.

Et toutes ces merveilles s'entendent
A tisser la soie, à coudre des blouses

A fabriquer des bas, à manier le tour,
A pétrir le pain, à bercer les bébés.

YEUX ET MAINS DE JEUNE FILLE

Yeux de jeune fille — lacs limpides
Explorés par les cerfs au cœur des forêts.

Mains de jeune fille — lis fleuri au clair de lune,
A l'heure où la feuille somnolente frémit dans les ténèbres.

Yeux de jeune fille — mûres charnues et noires
Que l'ours voit en rêve au fort de la nuit.

Mains de jeune fille, branche de cerisier
Soutien pour la fleur en la belle saison.

Yeux de jeune fille — carabes dorés
Nichés dans le feuillage baigné par le soleil.

Mains de jeune fille — papillon blanc comme neige
Posé sur un brin d'herbe lorsque l'étoile se couche.

Yeux de jeune fille — frais colchiques
Sous des hêtres au feuillage miroitant.

Mains de jeune fille — douce brise jouant
A travers les cheveux, dans un jardin de mélilots.

Yeux de jeune fille — pavots couleur de miel
Lorsque l'alouette s'envole dans le ciel.

Mains de jeune fille, épi gorgé d'or
Au creux de la main, à l'heure de midi.

Yeux de jeune fille — rayon qui pénètre à travers le feuillage,
Jusqu'aux poissons d'argent évoluant dans l'onde.

Mains de jeune fille — poussin frais éclos
Couvert d'un tendre duvet d'or.

LE VIOLONEUX

D'où venez-vous donc, toujours plus belles,
Vous toutes, jeunes filles et jeunes femmes,
Tournoyantes, soyeuses et embaumant,
Qui troublez à ce point mes yeux, quand vous riez?

Je suis confus de voir que je n'ai pas vieilli
En amour, ainsi que pour le reste,
Qu'un feu couve en mon cœur, et point,
Tel le soleil, sur les cimes, au couchant.

Je songe à vous et joue, ainsi qu'un violoneux,
Sachant que beaucoup sont là qui me regardent,
Et tandis que je chante, les yeux mi-clos,
Eux rêvent, et bercent leurs amours.

Allons, cordes, sonnez, frémissez,
Ardentes de passion, de tristesse, de désir,
Faites brûler les cœurs, alentour,
Faites-les brûler, se consumer d'amour

Et quand un jour la corde se brisera
Vous tous, mes chants, vous tous
— Perles dans le vieux vin, tout au fond de la coupe —
Jaillissez vers le ciel, ainsi qu'une pluie d'étoiles!

POMMIER AUX FEUILLES D'OR

Pommier aux feuilles d'or, pommier près du chemin
Je ne suis plus jeune, je suis même vieux déjà.

Chants éternels des sombres désespoirs,
Quel âge avais-je alors? Dans les vingt ans, à peine

Je les ai posés dans la paume de la vie tels des pièces d'argent.
Elle les a éprouvés, la mâtine, avec ses dents.

Elle me les rend aujourd'hui, avec intérêt.
J'en ai cinquante, à présent, et tous sont en papier.

Pommier aux feuilles d'or, pommier près du chemin,
Seule la poésie est encor jeune maintenant.

Seule la poésie et le visage de l'aimée —
Dans le jardin, l'automne a fait des ravages —

Mais de tous mes rêves, l'un, magnifique entre tous,
Luit rouge sur ma demeure, fier ainsi qu'un paon.

Et le vent le fait danser dans le soleil, comme à la noce.
Combien tu es beau, ô mon âge grisonnant!

Voilà qu'à son couchant, le soleil, prodigue,
Emplit de vin ma coupe, tout comme un échanson.

Et à la nuit tombante, des étoiles viennent y choir...
Sont-ce des étoiles ou seulement mes larmes?

Mais qu'à cela ne tienne. Serait-ce des larmes, ce sont des larmes de joie.

V. EM. GALAN

Mon amie Pix

Pièce en 3 actes et 4 tableaux

V. Em. Galan est incontestablement l'un des meilleurs écrivains roumains actuels. *L'Aube des Serfs* et *Bărăgan* (dont deux volumes ont paru), qui le consacrèrent comme romancier, ses nouvelles, réunies pour la plupart dans le volume *Depuis le Déluge*, ont connu et continuent de connaître un vif succès auprès des plus diverses catégories de lecteurs chez nous comme à l'étranger. L'évolution de V. Em. Galan — depuis sa première tentative littéraire, les *Mémoires de Teică Pasăre, agent électoral*, publiée en 1946 par le journal *Scînteia* et jusqu'à la pièce *Mon amie Pix* parue en 1960 dans la revue *Teatrul*, — ne laissait guère prévoir le futur dramaturge. Mais les surprises ne sont jamais exclues, et la critique fut unanime à saluer la première œuvre dramatique de V. Em. Galan, louant les qualités de la pièce, son humour, la souplesse du dialogue, la richesse d'idées qui se dégage de chaque tableau. Pour imprévue qu'elle soit dans la création de l'écrivain, *Mon amie Pix* ne se rattache pas moins aux thèmes de certaines de ses œuvres antérieures, et l'on y retrouve le même humour sain, le même rire tonifiant et optimiste s'attaquant à tout ce qui est anachronique et condamné à disparaître.

V. Em. Galan est né à Săveni, le 15 février 1921. Il eut une enfance marquée de privations et son adolescence ne fut pas plus heureuse. Vivant au milieu des gens simples et témoin du profond mécontentement populaire que suscitait l'organisation sociale et politique de l'ancienne Roumanie, il fait preuve, dès son jeune âge, d'idées politiques avancées. Au lendemain du 23 Août 1944 il entre dans les rangs du Parti Communiste de Roumanie et devient correspondant, puis rédacteur du journal *Scînteia*. C'est à cette époque que remontent les premiers essais littéraires de V. Em. Galan. Ses *Mémoires de Teică Pasăre, agent électoral* ne tardent pas à le faire connaître et apprécier du public. L'auteur y fait un petit tableau des mœurs électorales de jadis où il met à nu la turpitude, la corruption et la totale indifférence pour les intérêts des travailleurs, qui caractérisaient les chasseurs de sièges au Parlement. L'année 1948 voit paraître le premier livre de V. Em. Galan, *Les Briquetiers*. La nouvelle qui donne son titre au volume décrit l'existence dramatique d'un homme de condition modeste, le briquetier Călugărașu, cruellement exploité par son patron et subissant les pires vexations. Un second livre *Déluge*, paraît la même année, contenant une seule nouvelle, qui est une satire du mysticisme. Enfin, le roman *l'Aube des Serfs* (1950) consacre définitivement la carrière de l'écrivain.

L'Aube des Serfs évoque un moment de la lutte des paysans roumains pour la terre, contre l'oppression du régime capitaliste, contre le joug des grands propriétaires fonciers. En dépeignant la révolte de 1907, Galan s'attache à mettre en lumière les liens des paysans révoltés avec le mouvement ouvrier et le rôle important de la classe ouvrière dans les révoltes paysannes.

Le héros principal du premier volume de *Bărăgan*, l'autre roman de V. Em. Galan, est l'ouvrier Anton Filip, nommé par le Parti directeur de la ferme d'Etat de Lespezi. Le roman suit pas à pas l'activité d'Anton Filip, qui se consacre passionnément, avec l'abnégation d'un vrai communiste, à la lutte qui doit mettre fin au retard économique et spirituel des habitants d'un village du Bărăgan.

Après un voyage en République Populaire Chinoise, V. Em. Galan fait paraître trois nouveaux volumes de nouvelles *La première notice de l'ingénieur Sie Fan-shi* (1954), *Les Voisins* (1955) et le *Message de U-Iun-tuo* (1955).

Aux œuvres citées vint s'ajouter, en 1958, le recueil de nouvelles *Depuis le Déluge*. Deux nouvelles de ce volume: *La cinquième roue du char* et *Chez les Răzeşi* [1]), sont particulièrement réussies, la première évoquant des aspects du labeur d'un militant du secteur socialiste, la seconde brossant le sombre tableau des souffrances des pauvres gens de Moldavie durement éprouvés par la terrible sécheresse des années 1946—1947.

Peu après paraît, en 1959, le second volume du roman *Bărăgan*, dont le troisième est actuellement sur le chantier, et l'année suivante voici V. Em. Galan devenu dramaturge avec *Mon amie Pix* (1960), comédie pétillante de verve, dont l'action s'inspire de notre vie actuelle.

✧

PERSONNAGES

MASTACAN	*50 ans*
MIHAELA — PIX	*15 ans*
PAUL — CAÏN	*17 ans*
ANDREI SAVA	*30—35 ans*
SILVIA	*26 ans*
DANIELA	*(elle ne divulgue pas son âge)*
SOFIA	*40 ans*
PETRE TICĂ	*30—35 ans*
ŞOIMU	*30—35 ans*
CUJBĂ	*60 ans*
CAROL	*40—45 ans*

Le jeune couple du square et de la bibliothèque ;
un gamin de la rue ;
un milicien ;
des employés du chantier (hommes et femmes) ;
des excursionnistes ; éventuellement, quelques passants dans la nuit.

ACTE I

A la périphérie d'une ville, chef-lieu de région, la direction d'un chantier (un nouveau quartier d'habitations) a improvisé son siège dans un immeuble encore non terminé.

Une salle du rez-de-chaussée sert pour l'instant de bureau et, après la suspension du travail, tient lieu de club-bibliothèque. Un escalier vers l'étage et des portes: l'une, tour-

---

[1]) Parue dans la REVUE ROUMAINE, No. 1/1959.

nante éventuellement, toujours ouverte, donne au dehors ; les autres mènent au bureau de Mastacan, d'Andrei, etc.

On est au mois d'août. Six heures du soir. Mihaela tape à la machine. Elle porte une robe d'écolière, retouchée de-ci de-là dans l'intention d'être à la page.

Devant le journal mural (Constructorul), Petre Tică, le type du rabat-joie qui ne fait que grogner et broyer du noir. Il porte un costume de toile, tout garni de poches. Il lit, fait des corrections, en jetant de temps à autre des regards noirs à Mihaela, responsable des fautes de frappe. Impassible, Mihaela continue de travailler.

Cujbă (casquette de maçon, tunique de veilleur etc.) un marteau à la main, répare un panneau pour le pavoisement de l'édifice.

PETRE TICĂ, *à Mihaela, profitant d'un moment où Cujbă a cessé de marteler le panneau.* — Vous m'avez tapé sur une seule page trois o au lieu de p ! *(Mihaela continue de travailler).*

ŞOIMU, *se glissant en haut de l'escalier ; il est chlorotique, tireur au flanc, fort bien mis ; à Cujbă.* — Silence, camarades ! On travaille, ici... *(il est en train de manger un croissant).*

CUJBĂ, *lui montrant Petre Tică, par-dessus l'épaule, de son marteau.* — Faut vous adresser à... C'est lui qui répond... *(deux coups de marteau)*... du pavoisement... *(Il continue de frapper, puis s'arrête. On entend résonner au dehors la « toacă » du chantier : la traditionnelle barre de fer suspendue sur laquelle on frappe pour annoncer l'arrêt du travail).*

PETRE TICĂ. — Camarade Mi-ha-ela ! *(Şoimu se retire brusquement).*

MIHAELA. — Ouais...

PETRE TICĂ, *l'index pointé sur le journal mural.* — Qu'est-ce que c'est que ça?

MIHAELA. — Rien; le premier signal: fini bientôt le travail pour aujourd'hui ! C'est comme ça qu'on sonne tous les jours. Vous le saviez pas ? *(Elle lève enfin les yeux sur lui).*

PETRE TICĂ. — Que signifie cette signature? Hein?

MIHAELA. — Quelle signature? *(Elle va au journal mural et lit).* Pătrăţică*) ... ! Ah oui... C'est votre article !

PETRE TICĂ. — Je le vois bien ! Mais la signature?

MIHAELA. — Ben... aussi. Non?

PETRE TICĂ. — Mon nom est Petre Tică !

MIHAELA. — Comment, c'est pas Pătrăţică? C'est pourtant comme ça qu'ils vous appellent tous ici: Pătrăţică... *(A Cujbă)* Non? *(Cujbă donne des signes d'inquiétude. Mihaela revient à Petre Tică).* Tous, je vous jure ! Ils disent que vous avez la tête *(elle dessine dans l'air un carré)*... carrée. *(A Cujbă).* Non?

CUJBĂ. — Euh... le grand panneau, vous savez, celui de l'année passée... il faudrait qu'on le sorte par le bureau du camarade Mastacan... *(Geste vers la porte en question puis, profitant de l'instant où Petre Tică porte ses regards dans cette direction, il fait signe de la tête à Mihaela : « Non, tout de même, t'exagères »).* Sur la terrasse, pour...

PETRE TICĂ. — Eh bien, sortez-le ! *(A Mihaela, en lui tendant son article, qu'il a arraché au journal mural, où il était fixé par des punaises).* Et vous, corrigez-moi ça !

---

*) Jeu de mots intraduisible. Pătrăţică signifie petit carré. Ici l'équivalent de tête de bois

MIHAELA, *mielleuse.* — Alors, la signature, je la?... *(Elle dessine de nouveau un carré. Cujbă sort).*

PETRE TICĂ. — Oui ! *(Le voyant regarder le journal mural, Mihaela s'approche de sa table à pas de danse, puis opère les modifications demandées. S'assurant que Mihaela ne l'épie pas, Petre Tică essaie de détacher la photo fixée au coin d'un autre article).*

MIHAELA. — Qu'est-ce que vous faites-là? Alors, vous aussi...?

PETRE TICĂ. — Comment ça, moi « aussi »?

MIHAELA. — Je vous ai vu, allez; vous avez voulu rafler la photo...

PETRE TICĂ. — Quelle photo? *(Il fait mine de ne découvrir qu'alors seulement l'article en question).* Qui est-ce qui m'a fichu là cette ineptie? *(Il arrache l'article et se met à l'agiter).*

MIHAELA. — Ce n'est pas une « ineptie »...

PETRE TICĂ. — Qu'est-ce que c'est, alors?

MIHAELA. — C'est ceux du collectif sportif qui l'ont apporté. Pour Silvia. Il y avait encore de la place.

PETRE TICĂ. — Et alors?

MIHAELA. — Silvia arrive aujourd'hui ! *(Consultant l'horloge accrochée au mur).* Elle sera là d'un instant à l'autre.

PETRE TICĂ. — Et alors?

MIHAELA. — Comment, vous n'avez pas lu le « *Sport Populaire* » ?

PETRE TICĂ. — Si. Et alors?

MIHAELA. — La *Scînteia* aussi a parlé de Silvia: la semaine dernière, jeudi !

PETRE TICĂ. — Bien. Et alors?

MIHAELA. — Vous ne savez vraiment rien?... Elle s'est classée seconde... aux championnats d'échecs !...

PETRE TICĂ. — Féminins... Et alors?

MIHAELA. — « Et alors, et alors ! » Et bien oui, quoi ! Elle est vice-championne du pays ! Ce n'est pas un article qu'elle mériterait, c'en est cinq ! *(Elle se précipite pour lui reprendre l'article et la photo).*

PETRE TICĂ, *s'esquivant.* — Fêtez-la, si ça vous chante, mais pas ici. Ou bien on est le « Constructeur » et on fait des immeubles, ou bien on est « championne » et on fait la vedette ! C'est l'un ou l'autre !

MIHAELA, *dépitée.* — Zut !

ŞOIMU, *réapparaissant.* — Camarades, voyons... Mihaela ! Qu'est-ce que c'est que ce boucan?...

PETRE TICĂ, *fourrant l'article dans sa poche, la photo y compris, et s'adressant à Şoimu.* — Toi, mêle-toi de ce qui te regarde ! *(Şoimu se retire).*

MIHAELA, *les larmes dans la voix.* — Tenez, prenez-le, votre article ! *(Petre Tică fixe à sa place son propre article. Mihaela constatant la disparition de la photo, lance l'assaut).* Qu'est-ce que vous avez fait de la photo de Silvia? Rendez-la moi !... Vous avez d'abord voulu la chiper, après vous avez dit que c'est une « ineptie ». Pourquoi l'escamoter? Vous croyez peut-être que je vous ai pas vu? Rendez-la !

PETRE TICĂ. — Hein? Quoi? Qu'est-ce que vous me chantez-là? Qu'est-ce que... *(Finalement il rend la photo).*

MIHAELA. — Les camarades se plaignent que vous faites du scandale... Si vous n'avez rien à faire par ici...

PETRE TICĂ. — Moi pas... mais le Culturel, si ! *(Il sort de sa poche quelques papiers, qu'il étale sur la table)*. L'excursion a été approuvée ! Pour le vingt-quat' août !

MIHAELA. — Et... qui c'est qui l'organise ?

PETRE TICĂ. — Le Culturel... On va à Runcou. En autocar...

MIHAELA. — Le Cul-tu-rel ?

PETRE TICĂ. — Oui... En autocar: onze balles par tête.

MIHAELA. — Le Culturel ?

PETRE TICĂ. — Oui, moi... Onze balles par tête... le goûter sera au compte de l'organisation...

MIHAELA. — Et c'est vous... vous en personne qui organisez ça ?

PETRE TICĂ. — Oui, moi... tous devront venir munis de leur carnet syndical...

MIHAELA, *lisant machinalement le titre de la feuille qu'il lui a mise sous les yeux.* — « Le règlement de l'excursion ». Comment, elle a aussi un règlement, cette excursion ?

PETRE TICĂ. — Oui ! Il ne faudrait pas croire que ça ira encore comme l'année dernière ! Quiconque s'amène avec une femme inconnue qu'il fait passer pour son épouse devra exhiber l'acte de mariage... Faut qu'elles soient légitimes !

MIHAELA. — Faut aussi un extrait de baptême ?

CUJBĂ, *pénétrant dans la pièce en ployant sous un autre panneau.* — Ouvrez la porte, camarades ! Laissez passer le pavoisement !

PETRE TICĂ. — Qu'est-ce que c'est ? *(Il n'en a pas moins ouvert, machinalement, la porte du bureau de Mastacan)*. — Fichez-moi la paix avec votre pavoisement ! *(A Mihaela)*. Distribuez les billets... moi je m'en vais ! *(Du seuil)*. Si on me cherche, je suis au dépôt, pour le cas Cecilia Arămiță. Je l'ai de nouveau surprise dans le parc, avec Dron Mardare. Ils étaient en train de se bécoter. *(Mihaela va à une armoire-bibliothèque et fixe la photo de Silvia derrière la vitre. A la porte, Petre Tică s'est heurté à Andrei Sava, qui entre : tenue de chantier, un chapeau de chasseur et un filet à emplettes à la main)*.

ANDREI, *à Petre Tică.* — Salut !... L'extrait de naissance ! *(geste : « aboule ici ». Puis à Mihaela)*. Silvia n'est pas encore là ?

MIHAELA. — Non.

PETRE TICĂ. — Fichez-moi la paix avec vos extraits ! *(A Mihaela)*. L'extrait de baptême, pas besoin. Alors compris ? Si on me cherche je suis au dépôt: pour le cas Cecilia Arămiță et...

MIHAELA. — et Dron Mardare *(elle rit)*.

ANDREI, *mettant le grappin sur lui, d'un air autoritaire.* — Halte là ! Pas de cas qui tienne ! Rends-moi l'extrait ! *(Mihaela, qui s'est approchée avec les invitations)*. Qu'est-ce que c'est que ça ?

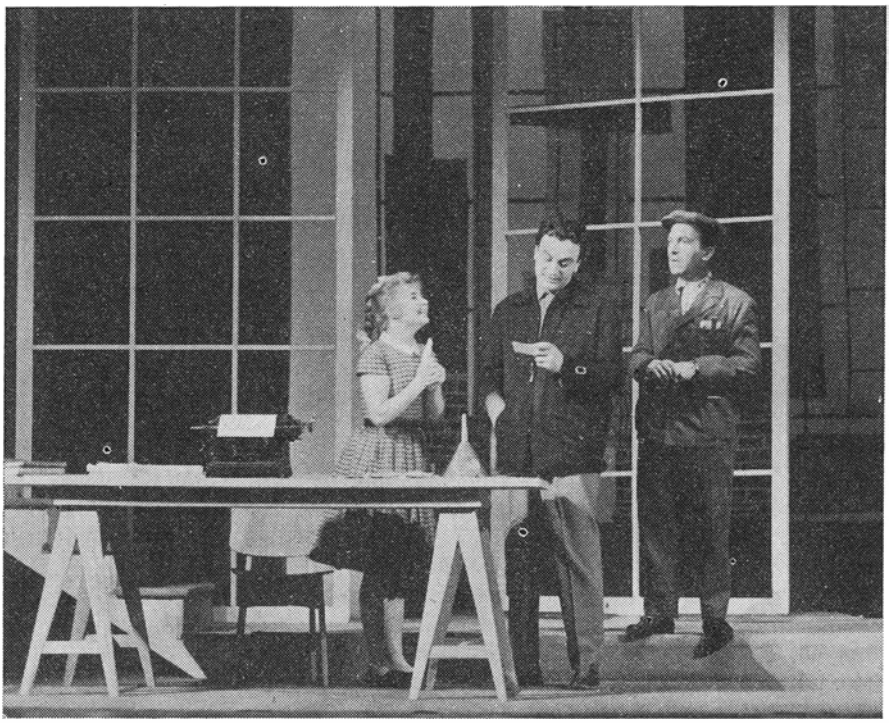
MIHAELA. — Une excursion à Runcou pour lundi, 11 lei.

ANDREI. — Donne-m'en deux ! *(Il prend les invitations et paye)*. Silvia est arrivée ! J'ai été à la gare ! *(Mihaela pousse un cri de triomphe : « Iou-hou ! »)* Fleurs, ovations, bans, tout le bataclan, quoi... Un vrai

meeting. Ils criaient tous: « Silvia Hourra ! ». On l'a portée en triomphe à son domicile... c'est-à-dire dans l'attache de la moto. Le temps de prendre une douche, et de se changer, et elle est là...

MIHAELA. — Vous savez... Il est interdit d'amener qui que ce soit en excursion, si... on n'est pas marié.

ANDREI. — Parfait. Je le suis.



Une scène de la pièce „Mon amie Pix". De gauche à droite: Vasilica Tastaman (Mihaela), Amza Pellea (Andrei) et Costel Constantinesco (Petre Tică)

MIHAELA. — Vous êtes... vraiment marié ?

ANDREI. — Tout ce qu'il y a de plus marié... *(Il a déposé sur la table de Mihaela son chapeau et son filet).*

MIHAELA, *à Petre Tică.* — Du moment que c'est sa femme...

PETRE TICĂ, *imposant le tête à tête à Andrei.* — Ne fais pas l'idiot. Qui est cette femme ?

ANDREI. — La mienne !

PETRE TICĂ. — La tienne ?

ANDREI. — Ouais !

PETRE TICĂ. — Ah, tu avoues ! Tu vis avec une femme...

ANDREI. — Ouais !

PETRE TICĂ. — ... Sous prétexte que je ne sais plus où j'ai fourré ton extrait de naissance et que tu ne peux pas te marier ?

ANDREI. — Ouais !
PETRE TICĂ. — Et c'est moral, d'après toi ?
ANDREI. — Ouais !
PETRE TICĂ. — Tu te rends compte sur quelle pente tu glisses ?
ANDREI.— Je ne glisse pas, espèce de ballot, je vole !
PETRE TICĂ. — Je t'interroge officiellement: en qualité de responsable culturel...
ANDREI. — Je ne veux rien entendre ! Embrasse-moi, félicite-moi !... *(Changeant de ton)*. Si d'ici midi, je n'ai pas mon extrait... *(Il lui montre le poing)*. Après, je m'en prends aux ronds-de-cuir, je me procure un autre extrait, je me marie et...
PETRE TICĂ. — Qui est cette femme ? *(Puis de la porte, car Andrei l'a laissé partir)*. J'suis au dépôt ! *(De la cour)*. Le cas Arămitză... *(Tandis qu'ils avaient cette explication, Mihaela a pris le chapeau d'Andrei et son filet et s'est improvisé un bibi à voilette. Puis elle juge de l'effet dans la glace, en mimant gauchement quelques attitudes de vamp, empruntées à Daniela)*.
ANDREI, *amusé, mais désapprouvant son attitude, encore énervé par Petre Tică.* — Est-ce que je n'ai pas laissé des frusques quelque part ?
MIHAELA. — Si... il me semble... *(Tombant sur les invitations pour l'excursion)*. Vous n'en prenez pas pour Silvia aussi ?
ANDREI. — Ben, j'en ai pas déjà pris ?
MIHAELA. — L'autre, c'est pour votre femme... Vous disiez que... vous vous êtes marié...
ANDREI, *retrouvant son air habituel.* — Et pour Silvia, il m'en faut une à part ?... Tiens, j'ai une idée ! Je les emmène toutes les deux avec le même billet. D'accord ? *(Entre temps, il a retrouvé ses affaires)*.
MIHAELA. — Est-ce qu'elle sait, Silvia, que vous... vous êtes marié avec... votre femme ?
ANDREI, *paradant.* — That is the question ! *(Il pénètre dans son bureau. Mihaela, contemplant la photo de Silvia : « Ah, les hommes » ... Şoimu descend l'escalier et jette un regard vers la porte du « Secteur V »)*.
MIHAELA. — Camarade Şoimu !... M'sieu Şoimu !
ŞOIMU. — Qu'est-ce qu'il y a, fifille ?
MIHAELA. — Alors, vous recommencez à filer à l'anglaise ? *(Préparant les invitations)*. Si jamais vous tombez sur le camarade Mastacan... *(Geste : « il vous en cuira »)*.
ŞOIMU. — Je tiens à peine debout, fifille... J'suis claqué !...
MIHAELA. — Parfait ! *(Faisant l'article)*. L'excursion vous fera du bien. On part le 24: déplacement rapide, tout confort, société sélecte, organisation irréprochable, distractions raffinées, 11 lei le billet: c'est pour rien ! Vous pouvez amener votre femme. *(Cujbă passe, portant un autre panneau)*.
ŞOIMU. — Elle est souffrante...
MIHAELA. — D'ici le 24, ça lui passera ! Je l'ai vue au marché, elle était florissante.
ŞOIMU. — Moi non plus je ne pourrai pas venir. J'ai de l'asthénie nerveuse, fifille...

MIHAELA. — Ça vous passera...
ŞOIMU. — Le bon Dieu t'entende !...
MIHAELA. — Amen ! *(Elle aperçoit Mastacan qui vient d'apparaître sur le seuil et reste médusée).*
ŞOIMU. — Mes respects, camarade Mastacan !
MASTACAN, *à Mihaela.* — Vous lui chantiez la messe ? *(Il décoche un regard glacial à Şoimu).*
MIHAELA. — Pour son asthénie nerveuse...
ŞOIMU. — Euh... vous savez, elle m'avait appelé, pour la question de l'excursion...
MASTACAN, *pour lui-même.* — Ouais... Dépression... asthénie... *(Il va vers son bureau, mais apercevant la photo de Silvia, il s'arrête un instant, intéressé ; puis il pousse la porte et entre).*
ŞOIMU, *riant jaune.* — Il a de l'humour... *(Il découvre la photo de Silvia et reste songeur).*
MIHAELA, *offrant des invitations, dans un style très vamp.* — Prenez-en quand même. Si votre femme ne peut pas venir, eh bien, vous inviterez Silvia, tenez... Vraiment vous ne voulez pas en prendre ? Vous me refusez ? *(Paul est entré sans se faire remarquer).*
ŞOIMU. — S'il le faut, pour Silvia... et du moment que tu me le demandes... aussi gentiment, tout refus de ma part bien sûr... serait une... Comme c'est drôle, j'ai l'impression que je te vois pour la première fois ! *(Entreprenant, il commence à lui caresser le visage, le menton, le cou...).*
MIHAELA, *effrayée par son succès, s'écarte brusquement et fourre une invitation dans la main de Şoimu).* — 11 lei ! *(Şoimu, qui ne comprend pas ce qui lui arrive, reste pantois. Paul éclate de rire, révélant sa présence).* Paul !... *(Şoimu, dépose l'argent sur le coin de la table et bat en retraite, en montant à l'étage, par l'escalier).*
PAUL, *embrasse gauchement Mihaela sur la joue. Un moment de gêne, chez l'un et chez l'autre.* — Qu'est-ce que tu fais ici, Pix ?... Ce que tu as grandi, Pix !... Et tu es...
MIHAELA, *simultanément.* — Paul... ce que tu as pu pousser... Et t'as aussi une montre ! Quand es-tu arrivé ? Comme je suis contente !
PAUL. — Mais toi... qu'est-ce que tu cherches ici ? Tu ne vas plus à l'école ?
MIHAELA. — Je travaille... Et je suis les cours du soir.
PAUL. — Depuis quand, Pix ?
MIHAELA. — Depuis quatre mois.
PAUL. — Mais... ton père ?
MIHAELA. — Je n'ai plus de père.
PAUL. — Il est mort ?
MIHAELA. — Non. C'est-à-dire... je n'en sais rien... il nous a quittés... il est parti... Je n'en ai plus, quoi !
PAUL. — Pauvre petite... Et qu'est-ce que tu fais, comme travail ?
MIHAELA. — Un peu de tout... Secrétaire, demi-sténo, presque dactylo, bibliothécaire *(Elle regarde l'heure).* Mon dieu ! on va bientôt donner le second signal, pour l'arrêt du travail... et tous les abonnés vont s'amener ici... j'ai onze bibliothèques volantes, tu te rends compte !

et je n'ai encore fait aucun paquet ! *(Tout en continuant à parler, elle se met en devoir de faire des paquets de livres, en s'interrompant de temps à autre. Paul lui donne un coup de main).*

PAUL. — Pas étonnant ! Au lieu de faire des paquets... tu te mets à faire du ballet ! *(Il mime avec dépit quelques-unes de ses attitudes de vamp).*

MIHAELA. — Non, à ce point-là ?

PAUL. — Pire que ça !

MIHAELA, *d'un air malheureux.* — A vrai dire, c'est Silvia que je voulais venger... *(Paul ouvre de grands yeux).* Oui, ma meilleure amie !... Elle est tombée amoureuse, et maintenant... *(Regard noir du côté de la porte d'Andrei)*... Il vient de dire qu'il s'est marié... je ne sais pas avec qui... *(Lui montrant la photo de Silvia).* Elle est jolie, non ?...

PAUL, *qui se croit obligé, un instant, d'arborer un air très « mâle ».* — Ouais... une chouette pépé ! *(Redevenant lui-même).* Que veux-tu dire... la venger ?

MIHAELA. — Quel langage Paul ! *(Redevenant elle-même à son tour).* Oui, comme ça, la venger des hommes.

PAUL. — Tu t'en prends à mon langage, mais toi alors... *(Il l'imite à nouveau).*

MIHAELA. — T'as beau dire ! A moi, ça ne me réussit pas. Mais si tu voyais Daniela, t'en resterais comme ça, tiens ! *(Geste : « bouche bée »).*

PAUL. — Dis voir, qu'est-ce qu'elle est cette amie à toi, ce mentor ? Un as du sport ou quoi ?

MIHAELA. — Je n'en sais rien... C'est pas tout à fait mon amie. Elle travaille ici et... comme Silvia est partie...

PAUL. — Tu as sa photo, à elle aussi ?

MIHAELA. — Ne te fiche pas de moi, Paul. Elle est très gentille, Daniela, tu sais... Et intelligente, avec ça... Après la guerre, elle a même été étudiante. Elle a fait deux années de philo, tu te rends compte !

PAUL. — Et la troisième année, on l'a fichue à la porte...

MIHAELA. — C'est pas vrai... On ne l'a pas fichue à la porte. Mais ils lui ont fait la vie dure là-bas, les professeurs et les étudiants aussi. Ils l'accusaient de «conceptions immorales» ! C'est elle qui est partie... Dis voir Paul, qu'est-ce que ça signifie des « conceptions immorales » ?

PAUL. — Aucune idée... Laisse tomber...

MIHAELA. — Je ne sais que penser... Elle est jolie, intelligente... méchante aussi... Enfin, elle est bien malheureuse... Non, ne ris pas, Paul ! T'es un garçon toi. Un homme ! Tu t'en fiches pas mal, de tout ça ! Mais nous autres, les jeunes filles, les femmes, tous ces trucs-là, ces histoires d'amour... de conquêtes... enfin cette école de la féminité... oui, ça s'appelle comme ça... eh bien, je te jure, va, c'est bien compliqué !

PAUL. — Pauvre petite !... Oui... eh bien... essaie voir un peu de te mettre à ma place, d'être un homme; rien qu'une heure, tiens... tu m'en diras des nouvelles ! Pour une femme, c'est bien simple: elle n'a qu'à être jolie, et tout est dit !

MIHAELA. — Oh non... Tiens, du temps où elle travaillait à Bucarest, Daniela a eu trois amies: jolies, mais là vraiment jolies ! Eh bien, elles n'ont pas été fichues de faire la conquête d'un seul homme comme il faut.

PAUL. — Bah... si elles avaient été vraiment jolies...

MIHAELA. — Elles l'étaient rudement même... Plus tard, quand on l'a transférée du ministère, au trust 8, Daniela a eu pour chef de bureau une femme moche comme tout: mais là, laide à faire peur. Eh bien, sais-tu ce qu'elle a fait?

PAUL. — Peur à tout le monde, pardi !

MIHAELA. — Eh bien non, justement ! Elle a fait la conquête de deux hommes ! L'un c'était même... papa.

PAUL. — Ah !

MIHAELA. — Maman, elle n'est pas comme Daniela... Elle dit elle-même que...

PAUL. — Allons, ta mère est très jolie. Beaucoup plus jolie que... tiens... même que la mienne...

MIHAELA. — Maman... elle a aimé papa... comme ça, pour lui.

PAUL. — Tu aurais voulu qu'elle l'aime pour quelqu'un d'autre? Elle a très bien fait !

MIHAELA. — Moi aussi je pensais comme ça, quand j'étais petite.

PAUL. — Et maintenant... tu ne penses plus comme ça?

MIHAELA. — Je ne sais pas... Maman... maintenant elle dit aussi comme Daniela: qu'elle n'aurait pas dû l'aimer *pour lui*. Elle aurait dû l'aimer *pour elle !* C'est-à-dire... ne pas l'aimer du tout: elle aurait dû faire sa conquête, un point c'est tout ! Si elle avait fait sa conquête, papa ne serait jamais parti...

PAUL. — Qu'est-ce que c'est que ce charabia? Je n'y comprends rien !

MIHAELA. — Moi non plus... Mais il paraît que c'est comme ça. *(Citant Daniela avec emphase)*. « Tu veux faire la conquête d'un homme? Alors, il ne faut surtout pas l'aimer, ma petite: fais sa conquête ! Si tu te mets à l'aimer, tu es fichue, c'est lui qui fait ta conquête ! »

PAUL. — Eh alors ! Ce n'est pas la même chose? Tu fais sa conquête et lui la tienne...

MIHAELA. — Paraît que non. S'il fait ta conquête, alors il paraît qu'il y en a une autre qui s'amène et qui vient faire sa conquête, et lui... il te laisse en plan... Avec maman aussi... tiens ça c'est passé comme ça...

PAUL. — Triste affaire ! *(Un temps ils restent tous deux songeurs)*. Vraiment, je ne comprends pas. Comment « ne pas l'aimer pour lui » !? Alors, à quoi bon faire encore sa conquête?

MIHAELA. — « Pour son fric ». C'est ce que dit Daniela.

PAUL. — Et toi, tu es du même avis?

MIHAELA. — Avant, ça me faisait rire. Silvia aussi... Mais après, papa est parti, sans laisser un sou à la maison et maman... elle ne sait pas travailler, elle ne sait pas gagner de l'argent... et tu sais, quand on n'a pas d'argent...

PAUL.— Comment, tu crois qu'on peut vivre comme ça, sans amour, sans... ?

CAROL, *entrant.* — Impossible ! Parole d'honneur ! *(A Paul).* Salut, vieux ! *(A tous les deux).* Impossible, que je vous dis !

MIHAELA. — On a approuvé l'excursion à Runcou, camarade Carol: 11 lei le billet... 22 avec votre femme... *(Carol prend les billets, paye et entre au « Service technique »)* D'où est-ce que tu le connais ?

PAUL. — C'est un ami de papa...

MIHAELA, *qui commence à s'inquiéter en voyant l'heure.* — On va bientôt cesser le travail et tous les abonnés vont s'amener ici... et nous... on n'a encore rien eu le temps de se dire !... Quand es-tu arrivé ? Dis-moi tout Paul. Quels sont tes amis ? Et la ville... Est-ce qu'il fait beau à Bucarest ?

PAUL. — Très beau Pix, maintenant qu'on construit à un tel rythme...

MIHAELA. — Chez nous aussi, Paul. Tiens, ici seulement, 2.511 appartements ! *(Apercevant Daniela)* 'Jour, Daniela !

DANIELA, *réponse muette, surtout à l'intention de Paul. Tournant le dos aux deux jeunes gens, elle s'arrange dans la glace. Puis s'adressant à Mihaela, sans se retourner.* — Tu ne me présentes pas à ton flirt ? Je vois qu'il m'a oubliée.

MIHAELA. — Ce n'est pas un « flirt ». C'est mon ami... *(A Paul).* Vous vous connaissez ?

PAUL, *à Daniela.* — Non... enfin... je sais qu'il n'est pas permis... à un homme d'oublier... la figure d'une jeune... Oui, il me semble que je vous ai déjà vue quelque part... à moins que je ne me trompe... *(A Mihaela).* Zut, à la fin ! Je n'en sais rien, que veux-tu ? !

DANIELA. — C'était à Bucarest, chez les Vintilesco, il y a cinq mois... *(Coquette).* J'ai beaucoup vieilli depuis, non ? *(Paul fera de son mieux pour se donner l'air d'un « homme plein d'expérience », en imitant les gestes de son père. Mihaela, oubliée et désagréablement surprise au début, puis amusée, commencera à le singer, ce qui mettra Paul de plus en plus mal à l'aise).*

PAUL. — Pourquoi dites-vous ça ? Non, c'est-à-dire... attendez... oui, oui, je me rappelle... à présent... je me rappelle très bien. Il y avait aussi papa. C'était chez les Vintilesco... Je peux même vous décrire la robe que vous portiez, les souliers, la coiffure, les bas, tout quoi ! *(Tout en parlant, il allumera une cigarette, mais il est évident qu'il ne sait pas fumer ; il commence à tousser).*

DANIELA. — Oh là là !... On dit que les hommes ont plus de mémoire pour les robes que pour... leur contenu. Prenez garde !

PAUL. — Moi, je ne suis pas comme ça ! Moi... je mets au premier plan le contenu ! Le contenu, comme on dit en philosophie, tout nu !

DANIELA. — Tiens, tiens !

PAUL, *toujours plus alarmé, en voyant Mihaela continuer son manège.* — Le malheur, c'est qu'alors... chez les Vintilesco, euh... vous avez parlé surtout avec mon père... oui, oui, et avec ce type au long nez qui se vantait qu'il allait s'acheter une voiture UFA ou PUFA, MUFA, je ne sais plus, c'est à vous qu'il racontait des bobards, et non pas à moi. Qu'est-ce qu'il y a, Pix ?

MIHAELA. — Ça va, merci. Et vous-même ? *(Elle imite sa façon de jeter la cendre).*

DANIELA, *promenant des regards soupçonneux de l'un à l'autre.* — Pix ? !

PAUL. — Oui, c'est le sobriquet qu'on lui avait donné à l'école... elle est petite... vous savez... euh... je veux dire... enfin... plus petite que moi et... on était amis... *(A Mihaela).* Pourquoi rigoles-tu ? On n'était pas amis ? On ne l'est pas ?

DANIELA, *froidement.* — Y a-t-il quelqu'un là-haut, chez les dispatchers ? *(Mihaela fait oui de la tête. Daniela grimpe à l'étage).*

PAUL, *écrasant, dégoûté, son mégot.* — Voyons Pix, qu'est-ce qui t'as pris ? Si j'avais su...

MIHAELA. — Si tu pouvais savoir comme t'étais comique... *(Elle imite ses airs de galantin).*

PAUL. — Comme si toi... *(Il imite à son tour ses attitudes de vamp).*

MIHAELA. — Je suis une femme, moi.

PAUL. — Et moi, j'suis pas un homme ?

MIHAELA. — Tu tiens vraiment à faire la conquête de Daniela ?

PAUL. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? *(Avec une nervosité presque conjugale).* Quand une femme vous parle comme ça... tu as vu toi-même... eh bien, si un homme reste de glace... c'est un imbécile... un ballot...

MIHAELA, *songeuse.* — Dis voir, Paul, t'es un homme à fric, toi ?

PAUL. — Elle est bien bonne !

MIHAELA. — Elle dit qu'il n'y a qu'aux hommes à fric qu'il faut parler... comme elle le faisait avec toi... Dis-moi... Si je me mettais à te parler comme elle... qu'est-ce que tu ferais ?

PAUL. — T'es maboule ! Qu'est-ce qui te prend ? Je me tordrais de rire, évidemment !

MIHAELA. — Tu vois bien ! Moi je m'esquinte à... *(Elle mime en chargeant, ses propres attitudes de vamp)* et je n'arrive pas à faire ta conquête !

PAUL. — Pourquoi faire ma conquête ? Pas la peine ! C'est moi qui ferai la tienne. D'accord ?

MIHAELA. — Je ne sais pas, Paul... Les hommes... je te l'ai déjà dit, s'ils font votre conquête, ils font aussi votre malheur...

PAUL. — Si tu ne veux pas, eh bien, tant pis...

MIHAELA. — Ecoute, j'ai une idée. Tu feras ma conquête... Mais laisse-moi aussi faire la tienne. Tu veux bien ?

PAUL, *dans un murmure.* — Oui, Pix.

MIHAELA, *simultanément, dans un murmure.* — Oui, Paul ?

PAUL, *alarmé en voyant revenir Daniela.* — Je me trotte ! *(Consultant sa montre).* Il y a dix bonnes minutes que les gars doivent pester contre moi là-bas sur le terrain... Dis voir, où est-ce que je peux trouver le camarade ingénieur Sava ?

MIHAELA. — Sava... ?

PAUL. — Oui, Andrei Sava.

MIHAELA. — Là ! *(montrant la porte)* Qu'est-ce que tu lui veux ?

PAUL. — Il vient arbitrer... C'est mon ami !

MIHAELA. — Le mien aussi *(A elle-même, en se reprenant)*. Ou plutôt, il l'était, tant qu'il a été ami avec Silvia. Mais maintenant qu'il s'est marié...

PAUL, *cognant à la porte.* — Alors... entendu, Pix ! On se voit demain au match, à 7 heures ! Je t'attends devant chez nous, dans le square... *(Il pousse la porte et entre)*.

DANIELA. — Je ne savais pas que c'était ton flirt !

MIHAELA. — Comment peux-tu parler comme ça ! On a été ensemble à la crèche, à la garderie, à l'école... *(Elle tâte le terrain)*. Toi aussi, il te plaît, non ?

DANIELA. — Ça fera une crapule assez réussie... Si t'as de la jugeote, ma petite, contente-toi de tes souvenirs de la garderie. Pour l'avenir, fais-en ton deuil. Ça n'est pas pour toi ! Moi, à ta place, c'est à Pătrățică que je ferais les yeux doux: technicien, un petit héritage à la campagne... et puis il chante assez gentiment...

MIHAELA. — Il braille, oui... Il s'est fourré dans la chorale, rien que pour voir si ceux de l'équipe de danse ne s'embrassent pas... pendant les répétitions...

DANIELA. — Un crétin... Mais qu'est-ce que ça peut bien faire ? Mets le grappin dessus, que je te dis; ces crétins-là, il n'y a pas mieux, comme maris... Quant au petit Mastacan, laisse-le tomber avant que... celui-là ne flaire quelque chose... *(Geste en direction de la porte de Mastacan)*.

MIHAELA, *éberluée par la découverte qu'elle vient de faire.* — Paul... Mastacan. Ça alors !

DANIELA. — Quoi, tu ne savais pas que c'était son fils ? *(Mihaela, ahurie, fait non de la tête, veut dire quelque chose, mais apercevant Mastacan qui sort de son bureau, elle reste médusée, comme à la vue d'un spectre)*.

MASTACAN, *à Daniela.* — Il paraît que Silvia doit arriver... Si vous la voyez, envoyez-la chez... *(montrant son propre bureau)*. Il faut que je lui donne le devis avec les suppléments pour le 3D.

DANIELA, *l'air insinuant, familier, parlant tout bas pour que Mihaela n'entende pas.* — Des com-pliments, tu en es donc passé aux sup-pléments, avec Silvia ?

MASTACAN. — C'est une scène ça ?

DANIELA, *avec une froide ironie.* — Ce que tu es devenu chatouilleux, depuis que tu m'évites... Les « scènes », c'est pas mon genre ! Je veux tout au plus... te donner un conseil.

MASTACAN. — Hum... la bonne aubaine !... Et bien, vas-y *(Il s'est calmé. Nous reconnaîtrons en lui des attitudes imitées par Paul)*.

DANIELA, *suivant le regard qu'il a jeté vers la photo de Silvia.* — C'est d'elle justement qu'il s'agit... Il y a pas mal de temps que tu lui cours après... et cahin-caha, tu en es arrivé au rôle de vieux céladon, d'ami dévoué, de pseudo-père... après tout, c'est encore honorable, comme posture... mais restes-en là. Vouloir aller plus loin, ce serait te casser le nez.

MASTACAN. — Et pourquoi ça ?

DANIELA. — Je peux être sincère, n'est-ce pas ?

MASTACAN. — Je ne sais pas comment tu fais, mais c'est quand tu es sincère que tu es le plus hypocrite. Vas-y !

DANIELA. — Tu te rendrais ridicule... Silvia, c'est autre chose que je n'ai été... moi-même... ou que je ne suis... ou que je n'ai voulu être...

MIHAELA, *se décidant enfin, s'approche, quelques invitations à la main.* — Camarade ingénieur Mastacan !

MASTACAN. — Qu'est-ce qu'il y a, fifille ?

MIHAELA. — Une excursion à Runcou. On vous a réservé trois places.

MASTACAN, *se tâtant les hanches.* — Je ne suis pourtant pas si mastoc que ça... *(Il prend une invitation).*

MIHAELA. — Les épouses peuvent venir aussi... Et en voici une aussi pour Paul *(Elle lui fourre deux autres invitations dans la main)*... Ça fait 33 lei !

MASTACAN, *préparant l'argent.* — Qui ça, Paul ?

MIHAELA. — Vous n'avez pas un fils ?

DANIELA. — Elle est son amie...

MIHAELA. — Depuis longtemps !

MASTACAN, *à Mihaela.* — Mon fils s'appelle Caïn pas Paul !

MIHAELA. — Ça n'est pas vrai. Il y a eu erreur dans les papiers...

MASTACAN, *comptant l'argent.* — Allons donc !

MIHAELA, *qui ne veut pas en démordre.* — Paul, ça fait bien mieux !

MASTACAN. — Peut-être bien... Mais Caïn a lui aussi sa petite place dans la Bible, ma petite: plus que sainte Mihaela, ta patronne.

MIHAELA. — Dans la Bible, il y a aussi Judas et Belzébuth... Y a-t-il encore quelqu'un qui porte ces noms-là ? Jugez un peu de l'effet que ça ferait, dans une lettre: « Je t'embrasse, Judas » !... Je t'embrasse fraternellement, Caïn... Un jour, le professeur de physique, au lieu de l'appeler Paul Caïn Mastacan, l'a appelé Paul Judas Belzébuth... Paul n'a plus voulu aller au tableau: il a dit qu'il préférait aller en enfer... Et il est allé pêcher...

DANIELA. — Comme si tu savais où il est allé !

MIHAELA. — Du moment qu'il m'a emmenée avec lui *(A Mastacan).* Oui, « Caïn », ce n'est pas un nom !

MASTACAN, *lui remettant l'argent.* — Tiens ! *(Le bruit d'une vitre qui se casse se fait entendre dans son bureau).* Qu'est-ce qu'il fiche là-bas, ce zigoto ? *(Il va dans la pièce à côté, on l'entend constater calmement)* Ça y est, la vitre est fichue. *(Puis il réapparaît).*

PETRE TICĂ, *apparaissant, blême de rage.* — Camarade Mastacan, si on ne les secoue pas un bon coup, si on ne leur en fait pas voir de toutes les couleurs, on va bientôt avoir un tas de cas sur les bras: on a déjà le cas Cecilia Arămitză.

MASTACAN. — et Dron Mardare, je sais.

PETRE TICĂ. — ... Le cas Stelian Petriu et Coca Paraschiv, le cas Sava, maintenant...

MASTACAN. — Andrei ? !

PETRE TICĂ, *bouillonnant de colère.* — Oui ! Un type sans aucune morale ! Complètement pourri ! *(Mastacan, ennuyé, indigné, lui fait signe de*

s'en aller). Qu'il n'essaie pas de nous jeter de la poudre aux yeux avec ses qualités professionnelles. Un type comme ça, qui ne fait que courir après nos camarades femmes et qui les déshonore sous prétexte qu'il n'a pas le temps de se marier et qu'il n'a pas ses papiers, eh bien...

MASTACAN. — Pas possible ! Vous divaguez ?

PETRE TICĂ. — Il a avoué, camarade Mastacan ! Il faut avertir la direction du chantier ! Le trust ! Le ministère ! Qu'on le secoue un bon coup, qu'on lui en fasse voir de toutes les couleurs ! *(Mastacan, ostensiblement, entre dans son bureau et lui claque la porte au nez)*.

MIHAELA, *à Petre Tică*. — Ce n'est pas vrai ! Andrei est marié ! *(Plutôt pour elle-même)*. Il s'est marié...

DANIELA, *désemparée, elle ne peut plus se maîtriser*. Depuis quand ? Avec qui ?

MIHAELA, *à Daniela*. — Il a pris deux invitations: l'une pour lui, l'autre pour sa femme... *(A part elle, intriguée)*. Pour Silvia, il n'en a pas voulu... *(Un temps. Silvia apparaît sur le seuil. Mihaela se jette dans ses bras)*. Hip-hip-hip-hourra !... V'là la championne ! Bravo, Silvia ! On dirait que t'as été à la mer ! T'es brune comme... ou plutôt bronzée...

SILVIA, *en même temps et tout en l'embrassant*. — Que veux-tu, c'est comme ça, il y en a qui se bronzent, d'autres qui grandissent...

CUJBĂ, *sort du bureau de Mastacan en portant sur une planche à dessin les débris de la vitre*. — Eh, eh ! Y a du monde par là !

SILVIA. — Bonjour, père Cujbă, heureuse de vous retrouver ! Etes-vous responsable du démolissement, des fois ?

CUJBĂ. — Soyez la bienvenue ! Bravo, mes félicitations ! *(Il pose la planche par terre, serre la main à Silvia, l'embrasse gravement sur le front, puis reprend sa planche et sort dans la cour. Un peu plus tard, il rentrera chez Mastacan avec une vitre, du mastic, un balai et la planche)*.

SILVIA, *sans se séparer de Mihaela, s'approche de Daniela qui jusque-là faisait mine d'être occupée, se contentant de la lorgner d'un air sombre*. — Heureuse de te retrouver, Daniela !...Tends-moi une de tes mains et je m'engage à te la serrer sans endommager tes petites griffes acérées.

DANIELA. — Salut... Je vois qu'à toi aussi, tes griffes ont poussé, par là-bas... *(L'examinant)*. Bronzée comme tu es, ça t'ira encore mieux comme... « chantieriste ».

SILVIA. — C'est mon genre, que veux-tu ! Puisque faire la vamp, ça ne me réussit pas !

MIHAELA. — Moi, non plus ! Dieu que j'en ai des choses à te dire, Silvia !...

PETRE TICĂ, *qui a d'abord contemplé Silvia, d'un air éperdu, toussote maintenant d'un air agressif*.

SILVIA. — Pătrățică !

PETRE TICĂ. —Bonjour ! *(Il lui donne une poignée de main « officielle »)*.

DANIELA, *fielleuse, à Petre Tică*. — Annoncez-lui donc la nouvelle, à elle aussi... Ça lui fera plaisir.

SILVIA. — Quoi donc ?

Daniela. — A propos d'Andrei...

MIHAELA, *prise de panique, à Daniela.* — Ce que tu peux être rosse, tout de même ! *(A Silvia).* Ce n'est rien... Moi je suis ton amie, tu sais...

PETRE TICĂ. — Andrei ? *(A Silvia).* Il vit avec une femme !

SILVIA, *amusée.* — Je sais.

PETRE TICĂ. — Il prétend qu'il a perdu son extrait de naissance, et que c'est pour ça qu'il ne peut pas se marier... et il voudrait que je couvre son immoralité par-dessus le marché. Il a même essayé de me faire chanter !

MIHAELA. — Non, il n'a pas essayé de vous faire chanter, il a dit qu'il vous flanquerait une raclée *(A Silvia).* C'est lui qui a égaré l'extrait...

SILVIA. — Je sais...

PETRE TICĂ. — Vous ne savez rien du tout ! *(Déchaîné).* Ça se prétend un ingénieur, hein ? Un ouvrier qui a fait son chemin ! Un intellectuel de style nouveau ! Un génie ! Candidat du parti ! Si c'est un génie et un type nouveau, alors qu'il n'aille pas mener une vie de... *(Imposant le tête à tête à Silvia).* Je te préviens que je sais tout: c'est avec toi qu'il vit, Andrei Sava ! *(Elle sourit de l'air de dire : « Il t'en a fallu du temps ! » Il voit s'écrouler ses derniers espoirs. La jalousie, le dépit l'égarent, il hurle).* Ah, tu avoues ! C'est toi, hein ! *(Şoimu est apparu sur l'escalier et descend lentement, d'une démarche féline. Carol et Mastacan, apparaissent eux aussi en même temps. Carol aperçoit tout d'abord Silvia).*

CAROL. — Tiens; Silvia !

ŞOIMU. — Oh ! Silvia !

MASTACAN, *presque dans un murmure, et comme étonné de sa propre surprise.* — Notre petite colombe voyageuse... enfin... elle regagne son nid...

SILVIA, *lui donne une franche poignée de main...* noire comme une corneille, je sais.

MASTACAN. — Eh, eh, si nos petites corneilles étaient toutes comme ça... on attraperait des cous de girafe à tourner la tête après... Dieu, quelle mine !... Carmen, Aïda, en personne ! Bravo, mille fois bravo ! Et pour les échecs et pour le championnat et pour... *(On reconnaît en lui quelque chose des manières de Paul, puisées à la source).*

PETRE TICĂ, *fielleux, aveuglé par la colère.* — Camarade Mastacan, l'abcès a crevé !

MASTACAN. — Eh bien, va-t'en voir à l'infirmerie pour qu'on te soigne cet abcès ! Non, mais quel raseur ! *(A Silvia).* Ce petit veinard de soleil, tout de même, comme il a pu t'entrer dans la peau ! Et c'est fou ce que ça peut t'aller bien !

PETRE TICĂ. — Camarade ingénieur Mastacan, je ne suis pas d'accord, moi ! Si à chaque fois on met des gants, si au lieu de leur secouer les puces, on est tout sucre et tout miel avec eux, dans ce cas, moi...

MASTACAN. — Quel cas ? Qu'est-ce que vous voulez, en fin de compte ?

MIHAELA, *à Petre Tică, d'un air menaçant.* — Tête carrée !

PETRE TICĂ, *à Mihaela.* — Carrée si tu veux, mais au moins légitime ! *(A Mastacan).* Son gosse à elle *(L'index pointé vers Silvia)* il aura

la tête ronde, ovale ou aplatie, mais illégitime ! *(Lui imposant comme à son habitude le tête à tête)*. Elle vit avec un type ou même peut-être avec...

MASTACAN. — Silvia ? ! Vous battez la campagne *(un peu désarçonné pourtant)*.

PETRE TICĂ. — Elle a avoué, camarade Mastacan ! Si on les secoue un peu, ils finissent tous par avouer !

MASTACAN, *éberlué*. — Silvia ? ! *(Il regarde alentour comme pour chercher noise à quelqu'un)*.

PETRE TICĂ. — Tous, que je vous dis ! Cecilia Arămiță, tenez... *(Dans le bureau de Mastacan on entend de nouveau le bruit d'une vitre cassée)*.

MASTACAN, *à Petre Tică*. — Assez ! *(Il se précipite vers son bureau, en criant)*. J'en ai marre, à la fin ! On ne va pas se mettre à tout démolir sous prétexte de pavoiser, non ? *(Il est passé à coté et l'on entend par la porte entr'ouverte ses vociférations et les interjections de Cujbă)*. Ma parole c'est à croire que des sangliers sont passés par ici ! que des buffles, des rhinocéros, des brontosaures ont saccagé les murs ! Allons descends de là !... Attention malheureux, tu vas te casser la gueule !... Qu'est-ce qu'il fabrique, le responsable du pavoisement ? S'il n'est pas fichu de faire son boulot, qu'il aille au diable ! Ils sont un tas à donner des ordres et la besogne, ils la laissent faire à un gâteux... *(Andrei apparaît, suivi de Paul. Silvia ferme la porte du bureau de Mastacan en la claquant, après quoi, elle dit quelques mots à Andrei, qui se met en devoir d'évacuer Petre Tică. Entre temps, Paul essaie de calmer Mihaela et de lui expliquer de quoi il retourne. Carol monte à l'étage)*.

ȘOIMU, *à Daniela*. — Je n'ai rien compris du tout. Au fond, qu'est-ce qu'ils lui veulent, à Silvia ?

DANIELA. — Paraît qu'elle s'est collée... avec Carol... qu'elle vit avec Pătrățică... qu'elle a fait un gosse avec Mastacan, à moins que ce ne soit le contraire... *(Elle se dirige vers la porte du « Service technique ». Șoimu la suit)*.

MASTACAN, *ouvrant la porte et continuant à parler à Cujbă*. — Ça ne s'appelle plus pavoiser ça, c'est tout démolir ! Et qu'est-ce qu'il se passe de l'autre côté ? C'est devenu un caveau ou quoi ? Ils ont tous avalé leur langue, ma parole ? *(Sur le seuil de la porte)*. Mais ouvre donc les yeux, bon sang ! Tu ne vois pas que tout est de travers ! A l'envers ! Tu nous prends tous pour des louchards ? *(Il tombe sur Paul)*. Et toi, qu'est-ce que tu fiches ici ? Il ne manquait plus que toi dans cette Sodome !

PAUL. — En tant que citoyen de la République, j'ai le droit d'entrer dans n'importe quelle institution !

MASTACAN. — Toi, citoyen ? Espèce de morveux ! Je t'ai défendu de mettre les pieds ici ! Une institution pour morveux effrontés, voilà ce qu'il te faut !

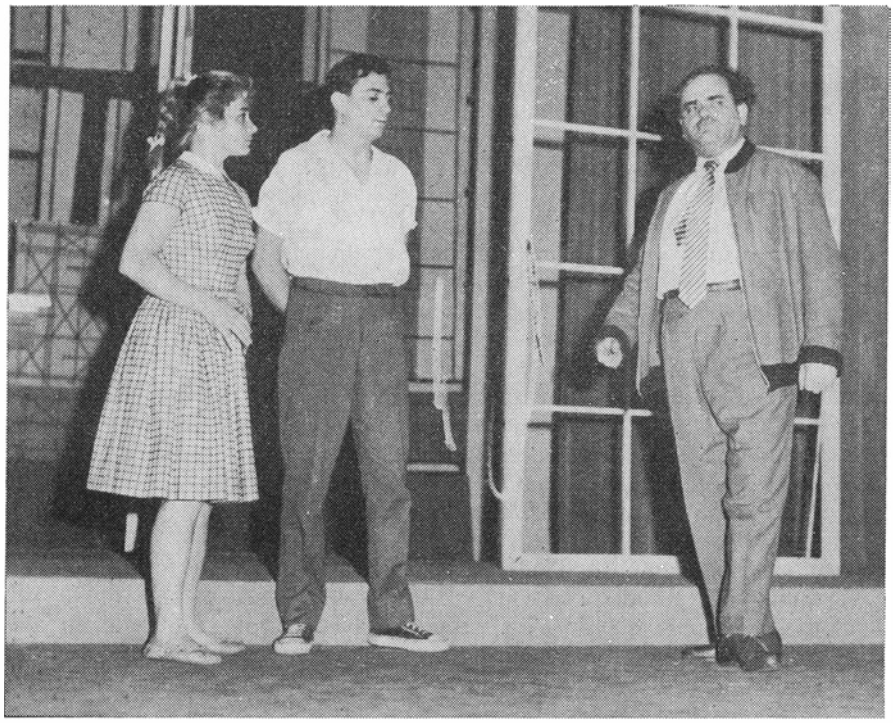
PAUL, *impertinent*. — Il n'y en a plus ! On les a supprimées. *(Se contenant)* J'ai un match et les copains m'ont demandé de prier Andrei d'arbitrer...

MASTACAN. — Quoi ? Un match ? Arbitrer ? Andrei ? Qu'est-ce que tu me chantes-là ? Je vois que c'est une donzelle que t'as dénichée, pas un arbitre !

PAUL. — Une « donzelle » ?

MIHAELA. — C'est seulement mon ami. Je vous ai déjà dit que nous...

MASTACAN, *à Paul.* — Ton amie ? A d'autres ! Qu'est-ce que c'est que



Vasilica Tastaman (Mihaela), Val. Plătăreanu (Paul) et Ştefan Ciubotărașu (Mastacan)

ça, une amie ? Moi, à mon âge, j'ai pas encore vu ça ! *(A Silvia).* Où est-ce que je l'aurais vu ? *(A Paul).* Pourquoi t'imagines-tu que je t'ai élevé ? *(S'adressant plutôt à Silvia).* Pour que le premier jupon venu ait un ballot de plus à embobiner ? Tu as l'intention de t'y mettre à 15 ans ?

PAUL. — Dix-sept !

MASTACAN. — C'est tout comme ! Alors monsieur a des petites amies, hein ? Si tu veux faire ton chemin, pas de petite amie qui tienne, mon gaillard ! Inutile de faire la grimace, c'est comme ça ! *(Plutôt pour Silvia).* Une femme n'est jamais une amie, non, jamais ! *(A Paul)* Une femme... *(regardant plutôt Silvia que Paul)* Tiens prends ! *(Il sort de l'argent et le lui tend, avec un geste vers Mihaela, qui éclate en sanglots).* Et qu'on n'en parle plus ! *(Il jette l'argent à Paul).*

SILVIA, *prenant Paul par la main et le poussant vers la porte.* — Va-t'en, tu repasseras plus tard... demain... *(Paul, redevenu docile comme un enfant, s'en va).*

MASTACAN, *à Silvia.* — Vous ? Je ne vous permets pas, vous m'entendez ? Je...

SILVIA. — Je ne pouvais pas vous le dire devant votre fils, mais sachez que des accès d'hystérie, ça se calme par une paire de claques. Je regrette de n'avoir pas assez de force pour cela !

MASTACAN, *dégonflé.* — C'est tout ? C'est tout ce que tu regrettes... en ce qui me concerne ?

SILVIA. — Oui ! *(A Mihaela).* — Allons, calme-toi... *(Elle la reconduit).*

MASTACAN, *leur emboîtant le pas.* — Allez au diable ! *(Il passe dans son bureau, en claquant la porte. Un temps. On entend à nouveau, sur le chantier, la « toaca » annoncer la suspension du travail).*

ANDREI, *revenant avec Paul.* — Alors, c'est fini ? *(Silvia fait signe que oui. Andrei entre dans le bureau de Mastacan, mais ce qu'il y voit le persuade qu'il n'a rien à y faire, du moins pour l'instant, et il remonte précipitamment à l'étage accompagné de Silvia).*

MIHAELA, *écoutant la « toacă ».* — Moi... je... je dois ouvrir la bi... bibliothèque et je n'ai pas encore pu préparer les paquets... et... et... *(Paul lui tend son mouchoir, qu'elle prend. A Paul, en montrant l'argent jeté à terre).* — Ramasse-le Paul... Il est à toi...

PAUL, *fait « non » d'un signe de tête, mais se penche et le ramasse, l'air sombre. A Mihaela.* — Pardonne-lui... plus tard...

MIHAELA. — Oui... au fond... peut-être qu'il n'a pas voulu...

PAUL. — Tu es mon amie...

MIHAELA. — Oui, Paul...

PAUL. — Quand dois-je venir te chercher, Pix ?

MIHAELA. — Quand tu voudras... *(Petit signe de la main en guise d'« au revoir» Une courte pause. Deux aides-maçons poussent la porte et entrent : un jeune homme et une jeune fille, de 18 ou 19 ans. Ils sont de bonne humeur et se tiennent par la main. Paul se décide : il passe dans le bureau de son père, l'argent à la main, en claquant la porte. Mihaela a l'air épouvanté).*

LE JEUNE HOMME, *un livre à la main, sans avoir rien remarqué.* — Bonjour !

MIHAELA, *d'un ton professionnel.* — Salut ! *(Montrant le livre).* Vous voulez l'échanger ? *(Le jeune homme fait oui de la tête).* — Qu'est-ce que vous voulez à la place ?

LE JEUNE HOMME, *à la jeune fille.* — Comment t'as dit que ça s'appelle ? *(Tous deux s'esclaffent. A Mihaela).* Elle voudrait quelque chose... où il s'agisse d'amour... *(A la jeune fille)* N'est-ce pas ?

MIHAELA. — Vous le prenez ensemble ?

LA JEUNE FILLE, *minaudant.* — L'amour ?... *(A Mihaela)* Oui, ensemble...

LE JEUNE HOMME, *à Mihaela.* — Oui, ensemble ! *(A la jeune fille).* Non ?

MIHAELA, *cherchant le livre dans la bibliothèque.* — Quelque chose où il s'agisse d'amour... *(Elle essaie de ravaler ses larmes).*

RIDEAU

ACTE II

PREMIER TABLEAU

Le bureau de Mastacan. Sur la terrasse, à moitié montés, les panneaux. Sur le bureau, des papiers, des dessins et, tout froissés, roulés en boule, les billets de banque donnés à Paul. Un téléphone. Quelque part, un mot d'ordre, visible de la salle: « Attention à la petite mécanisation: C'est par là que commence la protection du travail! »

Paul est assis ; on le sent buté, hostile, méfiant. Il est justement en train de hocher la tête, en signe de dénégation. Son père semble consterné.

MASTACAN. — Oui, fiston, le moment est venu de mettre les points sur les i. Fini de prendre des gants ! On va parler d'homme à homme.

PAUL, *montrant l'argent d'un geste dégoûté.* — Si tu appelles ça parler !

MASTACAN. — L'argent, mon petit, ça compte aussi dans la vie. Plus tard tu travailleras à ton tour pour en gagner... Mais en attendant c'est moi qui travaille: et je le fais pour tous les deux... *(Il lui fourre de force l'argent dans la main).* Tu ne veux pas permettre à ton petit papa de te faire un cadeau ?

PAUL, *déposant à nouveau l'argent sur le bureau et restant debout.* — Si tu l'as donné, c'est pour... tu ne t'es pas gêné de le crier... je l'ai bien compris, va...

MASTACAN. — Tu fais très bien de comprendre. Et moi, j'ai très mal fait de crier. Tu vois, je fais mea culpa: j'ai eu tort de crier. Mais maintenant, on est entre nous *(Il lui tend l'argent)* Motus ! ça restera entre toi et moi...

PAUL, *s'esquivant.* — Non, papa.

MASTACAN. — Qu'est-ce qu'il y a ? Je ne t'ai pourtant plus rien dit à propos de cette gamine *(il lui tend l'argent en insistant).* Allons prends ce cadeau. Ton petit papa comprend tout !

PAUL. — Non, papa !

MASTACAN. — Tout, je te dis !... Tu n'as qu'à rien lui dire, à elle. Ce qu'il y a entre vous, ça vous regarde. Tu as en ton père le plus discret des amis !

PAUL, *battant en retraite vers la porte, révolté.* — Papa !

MASTACAN. — Allons, sans façon ! Prends cet argent, sans aucune arrière pensée: mets-le de côté et fais comme si tu ne l'avais pas... enfin, colle-toi avec qui tu voudras: plus tard si ce fil à la patte commence à te gêner, tu seras peut-être bien content de l'avoir, cet argent. *(Dans un geste involontaire de défense, Paul lui heurte la main, dispersant quelques billets. Furieux, Mastacan fourre l'argent dans sa poche, ouvre la porte et jette son fils dehors).* Je lui parle gentiment et lui... Sors d'ici ! Espèce de malappris ! *(Il claque la porte. Un temps Mastacan donne libre cours à sa fureur, après quoi il ouvre la porte, se dissimulant pour ne pas être vu de l'autre pièce).* Cujbă ! *(Il referme la porte et sitôt que Cujbă entre, il lui demande:)* Cette gamine est toujours là ?

CUJBĂ, *à voix basse.* — Oui !

MASTACAN, *baissant la voix lui aussi.* — Qu'est-ce qu'elle fait ? *(Puis, tout haut)* Allons, parle, bon sang ! On n'est pas à un enterrement.

CUJBĂ, *toujours à voix basse.* — Elle distribue des livres... et puis... enfin !

MASTACAN. — Enfin, quoi ?

CUJBĂ. — Elle pleure... mais sans faire de bruit... *(D'un ton de reproche, ironique)* Ça vous gênerait, des fois ! *(Andrei entre. Echange de regards avec Mastacan. Cujbă en sortant glisse à Andrei, avec un geste comme s'il savonnait du linge).* Passe-lui un bon savon ! *(il part, mais revient pour préciser)* Mais avec mesure, il est pas mauvais, au fond... *(Andrei le pousse dehors. Resté seul avec Andrei, Mastacan ne peut supporter le silence).*

MASTACAN. — Alors tu y vas, ou c'est moi qui commence ?

ANDREI. — J'ai discuté avec Paul.

MASTACAN. — Avec mon fiston ? Moi aussi, j'ai causé avec lui et c'est ainsi que j'ai appris que Silvia est... enfin... ta fiancée... ta femme...

ANDREI. — C'est exact, seulement...

MASTACAN, *l'interrompant.* — Laisse-moi finir, puisque tu n'as pas été pressé de commencer ! *(Il tourne comme un lion en cage).* Je me rends très bien compte que... enfin, vu les circonstances... la leçon que j'ai donnée à mon fils peut être interprétée...

ANDREI. — La « leçon » !

MASTACAN. — Que veux-tu, je ne suis ni Makarenko, ni Pestalozzi... je suis son père et je fais mon devoir comme je m'y entends ! *(Continuant à arpenter la pièce).* Je reconnais qu'en apparence ou dans le fond si tu préfères, j'ai gaffé... oui, j'ai agi comme un cochon. Tiens, je fais mon autocritique: j'ai perdu la tête et j'ai fait une cochonnerie. Le diable m'emporte... Mais, ça me ferait beaucoup de peine si... enfin, toi, Silvia, vous ne compreniez pas, vous ne passiez pas là-dessus...

ANDREI. — On comprend et on passe...

MASTACAN. — Ouf ! Tu m'ôtes un poids du cœur, tu sais !

ANDREI. — Seulement ça n'est pas ce poids-là qui nous dérangeait...

MASTACAN. — Vas-y carrément ! Je t'ai parlé franchement, fais de même. Comment s'appelle-t-il, ce poids ?

ANDREI. — Paul !

MASTACAN, *froissé.* — Ecoute-moi... Andrei, je n'irai pas par quatre chemins. Libre à toi de m'engueuler si tu trouves qu'ici, au bureau, j'ai freiné le travail avec mes accès... ou bien parce que j'ai offensé Silvia ou je ne sais quoi encore. Mais pour ce qui est de l'éducation de mon fils... et surtout ces histoires... délicates, enfin, sentimentales... eh bien, je n'entends partager avec personne mes responsabilités de père... J'ai mes principes moi aussi, ma ligne de conduite, ma propre expérience... *(Tranchant)* T'as encore à faire ici ou on part ensemble ?

ANDREI. — J'en ai encore pour une demi-heure... Je regrette... *(Il sort, Mastacan, froissé, voudrait le retenir, puis se ravise. Un temps).*

MASTACAN, *ouvrant la porte.* — Venez donc ici mademoiselle... Oui, oui, vous !... *(Mihaela apparaît)* Qu'est-ce que vous avez à pleurnicher comme ça ?

MIHAELA. — Je ne pleurniche pas... je... *(Elle pleurniche tout de même, mais essaye de se contenir).*

MASTACAN. — Alors... qu'est-ce que vous avez à renifler?

MIHAELA. — Je ne renifle pas... je... je ne savais pas que c'était vous le père de Paul.

MASTACAN. — Et si vous l'aviez su, qu'est-ce que vous auriez fait? Ou plutôt qu'est-ce que vous n'auriez pas fait?

MIHAELA. — Je n'en sais rien. *(Avec plus d'aplomb).* J'aurais eu soin de vous et...

MASTACAN. — Qu'est-ce que ça veut dire ça, « j'aurais eu soin de vous »? Qu'est-ce que je suis? Cul-de-jatte? Manchot? Aveugle?

MIHAELA. — Non, mais ma mère, tenez, j'en ai soin aussi, à présent... Elle n'a jamais travaillé et... en attendant que je lui trouve un emploi... et bien, elle aussi, tenez...

MASTACAN. — Qu'est ce que ça veut dire ça... «elle aussi »?

MIHAELA. — C'est-à-dire... non... plutôt autrement...

MASTACAN. — Ecoute, ma petite. Fiche-moi la paix avec ta mère! Je ne suis pas ta mère, moi. J'ai tant de travail que je ne sais plus où donner de la tête. Comme ça... et autrement aussi...

MIHAELA. — Du travail... Je sais bien que vous en avez, mais...

MASTACAN. — Mais quoi? Qu'est-ce que je n'ai pas, hein?

MIHAELA. — De vous... j'aurais eu soin, autrement... pas comme de maman. Je vous l'ai dit: « autrement », enfin, le contraire... Vous n'auriez plus donné cet argent à Paul... Non, fallait pas faire ça!

MASTACAN, *apercevant Silvia qui a passé la tête par la porte.* Vous avez parlé à Andrei? Il vous a dit? *(Silvia fait signe que oui et entre).* Alors, tout est net, tout est clair? *(Cujbă entre aussi).*

SILVIA. — Ce pénible chapitre est clos à tout jamais!... *(A Mihaela).* Cujbă était nerveux... Il se demandait pourquoi tu t'attardais si longtemps ici...

MASTACAN. — Pour qui me prenez-vous donc? Pour un ogre? Hum... Heureusement qu'on a mis fin à toutes ces histoires. *(A Mihaela).* Toi, en tout cas, t'es encore trop mioche pour savoir ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas ici-bas. Tu m'as compris?

MIHAELA, *cependant que Silvia l'entraîne vers la porte.* — Non... je vous l'ai dit... moi...

MASTACAN. — Alors... en attendant d'avoir un peu plus de plomb dans la tête... prends soin... c'est ça... prends soin de la bibliothèque... un point c'est tout. Prends soin de toi et pas de... hum! *(Les deux jeunes filles et Cujbă s'en vont. Un temps. Le téléphone sonne. Il ne se presse pas de répondre. Il a mal à la tête).* Allo? Oui, c'est moi... Comment? Tu es à la maison ou au bureau? Et où est-ce qu'il est parti?... Qu'est-ce que ça veut dire, ça « pour de bon »... Voyons, Sofia, parle donc clairement! et ne te lamente plus comme ça, nom d'une pipe!... Quoi! Qu'est-ce que tu me chantes-là?... Oui, je lui ai donné de l'argent... qu'est-ce que tu voulais que je lui donne d'autre?... Mais non, bon sang, je ne lui ai rien dit à propos d'aucune femme! Il n'a qu'à s'acheter des sucettes ou ce qu'il voudra, moi,

je m'en balance ! Bon... bon... Ecoute ma chère Sofia, je te prie de ne pas me parler sur ce ton ! *(Crescendo, comme s'il s'adressait à tout l'univers)*. Mais, sacrebleu, j'ai passé l'âge du biberon, tout de même ! Qu'est-ce qui vous prend donc ? Vous êtes tous là, sur mon dos, aux petits soins autour de moi ! J'en ai marre à la fin ! Non... Sofia, débrouille-toi comme tu voudras ! *(il raccroche brusquement, puis reprend le récepteur sans former de numéro)*. C'est toi qui l'as élevé, tu n'as qu'à t'en prendre à toi-même ! *(Distrait, il fourre le récepteur dans sa poche, puis il s'en rend compte)*. Andrei !... *(Puis il court à la porte et l'ouvre)*. Le camarade Sava est parti ?... Sava ! Andrei ! Viens donc par ici...

ANDREI, *entrant*. — Qu'est-ce qu'il y a ?

MASTACAN. — Rien... *(Lui offrant un siège, Andrei reste debout)*. Il a fichu le camp !

ANDREI. — Qui ça, Paul ?

MASTACAN. — Oui... Il a débité à sa mère quelques insolences... enfin à mon adresse... et il est parti.

ANDREI. — Où ça ?

MASTACAN. — Par le vaste monde ! Et il paraît que c'est sérieux... Qu'est-ce qui lui a pris ? Tu y comprends quelque chose, toi ? *(Tout en parlant, il a mouillé un mouchoir dans le verre d'eau sur la table et se l'est noué autour de la tête)*.

ANDREI. — Ouais...

MASTACAN. — Tu crois qu'il a pu partir comme ça... pour de bon...

ANDREI. — Possible !

MASTACAN. — Elle arrivera bien à le retrouver ! *(Geste vers le téléphone — il s'agit de Sofia)*.

ANDREI. — Possible...

MASTACAN. — Parle sérieusement, saperlipopette, ou alors boucle-la ! Je t'ai demandé de venir pour qu'on discute, pas pour t'entendre grogner. Qu'est-ce qui est « possible » ? Qu'elle le retrouve ou qu'il soit parti pour de bon ?

ANDREI. — L'un et l'autre... *(Il le regarde dans les yeux)*.

MASTACAN. — Après tout, ça le regarde !... Je ne vais tout de même pas me lancer à ses trousses !... Je n'y peux rien, et n'ai plus rien à dire... D'ailleurs, qu'est-ce je pourrais lui dire ?

ANDREI. — Songez-y un peu, tout de même... Vous m'avez demandé de venir pour qu'on discute, non ?... Eh bien, discutons ! *(Il prend place, à peu près dans la position qu'avait eue Paul)*. Imaginez-vous que je suis Paul. Vous m'avez retrouvé, je suis revenu... Vous n'avez rien à me dire ?... rien à me demander ?

MASTACAN. — Tu crois que si tu étais lui, tu serais assis là sur cette chaise ? Non, mon mignon, c'est là-bas que tu serais : à la porte ! Qu'est-ce que tu as à hocher la tête comme ça ? Lui, c'est tout pareil, tiens, il ne sait que hocher la tête et ouvrir de grands yeux ! *(Comme si Andrei était réellement Paul)* : « Mon gaillard, ça ne peut plus aller comme ça : je ne t'ai peut-être pas flanqué de taloches quand tu étais petit, mais à présent, t'es bon pour le fouet... » *(Cessant le*

jeu :) Inutile de faire cette tête... Moi, je n'ai rien d'autre à lui dire !

ANDREI. — Quel laconisme !

MASTACAN. — Eh bien, oui ! Ce n'est pas ma faute !

ANDREI. — C'est la sienne ?

MASTACAN. — Ni la mienne, ni la sienne, ni la tienne. Mais la vie, c'est la vie !... Je ne vais pas me mettre à lui réciter des décalogues, non ? *(Comptant sur ses doigts) :* Tu ne voleras point, tu ne tueras point, tu ne t'adonneras point à la débauche, tu n'abandonneras pas ton foyer et patati et patata... Tout ça c'est des bobards de pope. Des prescriptions à la Pătrățică... Mais ne t'agite donc pas comme ça, nom d'un chien ! *(Lui-même ne fait que rôder autour du téléphone)*, Depuis des milliers d'années, les têtes bornées ne font qu'inventer des décalogues; et sous leur égide, voleurs, vauriens, assassins, philistins, jésuites se multiplient... *(Il a formé, comme malgré lui. le numéro de son domicile. Parlant dans le récepteur) :* Les décalogues ça n'a jamais rendu personne meilleur ! Allô ! Voyons Sofia, qu'est-ce que ça signifie donc, tout ça ? ...Tiens-moi au courant, bon sang... Est-il rentré ou pas ? As-tu appris quelque chose ? T'a-t-il donné signe de vie ?... Bon, bon... *(Il raccroche, confus)*. Ça l'a retournée, elle aussi... *(Il reprend brusquement la discussion, comme pour se donner une contenance)*. Vois-tu Andrei, quand on répond de l'éducation d'une être humain, d'un garçon de cet âge... quand on répond de ses élans, de ses chimères ou de ses passions, à quoi ça peut-il encore servir, les décalogues ? A rien du tout ! Il faut le laisser juger, voir, comprendre par lui-même... Lui farcir la tête de décalogues, c'est lui enlever tout élan, le tarir complètement.

ANDREI. — Et alors vous « me donnez le fouet », pour me ravigoter un peu...

MASTACAN. — C'est pour lui que je parle, pas pour moi...

ANDREI. — Et moi je vous réponds pour lui, du moment que je suis Paul...

MASTACAN. — Mon fils s'appelle Caïn, pas « Paul » !

ANDREI. — Dites-moi... vous y tenez sérieusement... à cette idée biscornue ?

MASTACAN. — Primo, ce n'est pas une idée biscornue. Secundo, je n'y tiens pas du tout. Tertio, je n'y puis rien: il s'appelle Caïn, et c'est comme ça. Au fond, on s'appelle tous ainsi. *(Préoccupé) :* Dis-moi... est-ce qu'il t'arrive parfois d'ouvrir la Bible ? *(Il a formé un numéro au téléphone. Personne ne répond. Il continue de parler, en gardant le récepteur à l'oreille)*.

ANDREI. — Rarement jusqu'ici... une seule fois: hier !

MASTACAN. — Hier ? C'est du joli !... Il est à peine descendu du train, il a à peine échangé quelques mots avec les siens, qu'il est déjà allé dire aux étrangers du mal de son père !

ANDREI. — Il venait discuter avec un ami...

MASTACAN. — A propos de son père ?

ANDREI. — A propos de « Caïn ».

MASTACAN. — C'est tout comme !

ANDREI. — Quelle solidarité ! C'est touchant ! *(Tout en parlant, Andrei, de plus en plus rasséréné, a commencé à jouer, mécaniquement, avec divers objets posés sur la table. Mastacan, furieux, lui arrache l'objet avec lequel il jouait).*

MASTACAN, *raccrochant furieusement.* — Cette Sofia... Dieu sait où elle peut bien être ! Ils n'en font tous qu'à leur tête !... Ne jouons pas sur les mots, Andrei. Crois-moi: Caïn est beaucoup plus qu'un nom. C'est... enfin... *(Il ne trouve pas le mot).*

ANDREI. — Pour vous, à ce qu'il paraît c'est une « conception »...

MASTACAN. — Ne ricane pas comme ça. C'est à moi que tu parles en ce moment, pas à cette petite crapule. Une « conception », hein ? Ça ouvre des vues intéressantes sur ton matérialisme... historique, dialectique, ou ce que tu voudras, enfin je n'en sais trop rien.

ANDREI. — Malheureusement, et ça se voit...

MASTACAN. — Bon ! Si tu veux ! Oui je suis un petit-bourgeois désorienté, ahuri, confus. T'es content, maintenant ?

ANDREI. — Pas du tout ! C'est même la première chose que je n'aime pas chez vous !

MASTACAN. — N'exagérons pas... Je suis un homme lucide, un intellectuel, j'ai une trentaine d'années de plus que toi et lorsque j'ai choisi un nom à mon fils je te prie de croire que je n'étais pas soûl !... Caïn, oui: le premier homme digne de ce nom: il a empoigné sa massue, a pris son élan et a frappé... Mon fils *doit* bien comprendre ça, ou en tout cas ça *aussi !* C'est peut-être terrible, mais c'est comme ça: c'est là le plus vrai des symboles qu'ait imaginé l'esprit de l'homme !

ANDREI. — La massue plutôt... L'esprit, en ce temps-là, il n'était pas bien fort...

MASTACAN, *glissant sur la réplique d'Andrei.* — Il a mis en pièces tout ce qui lui barrait la route, décalogues ou hommes ! Il n'a rien épargné, ni personne. Pas même son frère Abel. Dieu lui aussi a écopé: démis, limogé. C'est écrit dans la Bible, noir sur blanc: la Genèse, chapitre 4, verset 15: « Et l'Eternel mit à Caïn un signe, afin que quiconque le trouverait ne le tuât point ». Il a fait de Dieu son garde de corps ! *(Andrei s'esclaffe, Mastacan, contrarié, rit aussi, mais d'une autre façon, comme pour le singer).* Y a pas de quoi rire ! Il s'est frayé tout seul un chemin, avec sa massue. Eh bien, notre patron, à nous autres maçons, constructeurs, c'est encore Caïn !

ANDREI. — Il l'a été, tout au plus jusqu'à la nationalisation: dans ce temps-là, il y avait encore une foule de patrons... flanqués de toutes sortes de gardes...

MASTACAN. — Je ne plaisante pas, crois-moi: Caïn est le symbole de l'homme qui a construit la première ville.

ANDREI. — Oui je sais, Enoch...

MASTACAN. — Oui. La première ville du monde ! Ce n'est pas le « verbe du Seigneur » qui l'a construite, mais la massue fendant l'air, la force du bras, de la caboche, de l'or... Plus tard c'est encore lui qui a formé les premiers armuriers: pour qu'ils aillent détruire les villes que d'autres construiraient.

ANDREI. — Un esprit entreprenant, votre « symbole »...

MASTACAN. — Que veux-tu ! L'homme, la civilisation, c'est ça: il leur a appris en même temps à construire et à détruire ! Et il a empli la ville des premiers esclaves.

ANDREI, *sur le même ton didactique* — ... pour avoir à qui offrir le capitalisme populaire probablement.

MASTACAN. — Ne rigole pas, et tâche de comprendre... Notre amour, bon ou mauvais, tel qu'il est enfin, cet amour contre lequel mon fils bute à présent pour la première fois, c'est encore lui qui l'a créé.

ANDREI. — Caïn ? Je mettrais ma main au feu qu'avec... ses moyens — physiques, intellectuels, financiers — il a entrepris de spéculer sur l'amour avant même de l'avoir créé.

MASTACAN, *imperturbable.* — Le premier harem, c'est à lui qu'on le doit: pour qu'il y ait dans l'amour comme dans la famille, dès l'abord, et violence, et prostitution et concupiscence et...

ANDREI. — Et surtout la massue !

MASTACAN. — Tu l'as dit. Et c'est encore lui qui a fait travailler les premiers penseurs, poètes, danseurs, musiciens...

ANDREI. — Toujours avec sa massue ?

MASTACAN. — Oui, toujours... C'est là la page la plus vraie de toutes celles qu'on ait jamais écrites sur l'homme !

ANDREI. — Sur l'homme du temps de Caïn...

MASTACAN. — Sur l'homme tout court ! Et cette page elle n'essaie pas de vous embobiner, de vous servir des décalogues et des bobards de pope; elle nous dit carrément ce qui en est: « Toi, qui a fait la massue, n'oublie pas que c'est la massue qui t'a fait, c'est elle qui a enfanté tes jours et tes nuits... les âges et les ères » ! Ici aucune dialectique ne saurait me contredire *(Enumérant sur ses doigts) :* Il y a eu l'ère de la massue, purement et simplement... de la massue en pierre, le paléolithique... de la massue en pierre polie, le néolithique... puis de la massue en bronze, en fer. L'histoire de l'homme, c'est l'histoire de la massue ! Et l'histoire de la massue, l'histoire de l'homme !

ANDREI. — La préhistoire, oui !...

MASTACAN. — Inutile !... Des mots tout ça ! La massue est entrée avec nous même dans l'histoire; n'est-elle pas perfectionnée, fignolée si tu veux par les impérialistes.

ANDREI. — Ah, ah ! *(Il veut dire quelque chose).*

MASTACAN, *prend les devants.* — Dans l'histoire, oui: massue détonante, cuirassée... téléguidée... atomique... hydrogénique... bourrée de formules nucléaires... mais massue quand même. On l'entend siffler dans l'histoire. Elle siffle aussi autour de mon fils. Et puisqu'il en est ainsi, n'ai-je pas le devoir de lui apprendre à se défendre ? A s'en emparer, à s'en servir au besoin ! *(Andrei émet un sifflement désapprobateur, il veut à chaque instant l'interrompre, mais n'y arrive pas. Mastacan, en guise de conclusion) :* Mon cher, à bon entendeur, salut. Quant à ceux qui n'ont pas d'oreilles pour entendre, tant pis pour eux... Mais mon fils, je suis obligé de lui tirer

les oreilles jusqu'à ce qu'il entende ! *(Un temps)* Pourquoi te tais-tu comme ça ? Quand je parle, tu veux me couper, quand je me tais, tu te tais aussi. Allons, dis quelque chose, donne-moi un conseil !... Qu'est-ce que tu lui dirais, toi, si tu étais à ma place ? *(Il se jette sur le fauteuil occupé précédemment par Andrei. Sans conviction).* Faisons comme tu dis, tiens, supposons que je sois Paul et que tu sois moi. Je suis revenu, et bien vas-y, j'écoute..

ANDREI. — Tout d'abord... je crois que je devrais lui demander... ce qu'il pense de son père.

MASTACAN. — Ce serait joli de sa part ! Dire du mal de son père comme ça devant n'importe qui !

ANDREI, *venant par derrière, appuie un instant ses mains sur les épaules de Mastacan.* — Il me dirait probablement que son père qui au chantier est un ingénieur apprécié, s'obstine à être, chez lui, une sorte de « massocrate » ou de...

MASTACAN. — C'est bien le mot, oui, il me l'a dit: « massocrate », comme vous vous entendez bien !... Continue, tu m'intéresses.

ANDREI. — Oui... un massocrate réfractaire à toute tentative de rééducation.

MASTACAN. — Cette histoire de rééducation, c'est cette gamine qui est allée lui fourrer ça dans la tête: elle veut « prendre soin de moi », tu m'entends ? et « autrement encore ». Décidément, c'est du joli ! Mais vas-y, continue !...

ANDREI. — Vous lui faites grâce des décalogues... Mais en revanche, vous lui bourrez la tête avec les... homélies de Saint Massue ! Où voulez-vous le pousser ? Il vogue vers l'amour en ce moment. Où croyez-vous que ça le mènera, votre argent ? Il veut devenir un homme, un homme au vrai sens du mot, et à tout point de vue, un homme de nos jours; et vous voulez en faire un simple porte-massue ? *(Le téléphone a commencé à sonner).*

MASTACAN, *ragaillardi.* — C'est lui ! Elle l'a retrouvé ! *(Dans le récepteur)* Allô ! Sofia ? Mais non, ce n'est pas la Philharmonie ! *(Il raccroche furieux)* Ils ont tous une arraignée qui leur chante au plafond ! Cet écervelé décampe, et elle... ne veut même pas se donner la peine de me téléphoner ! Eh bien, continue ! Je suis « massocrate », je le pousse, je le pique, j'en fais un porte-massue... Quoi encore ? vas-y, je t'écoute !

ANDREI. — On en reste au chapitre des défauts ? Eh bien, même comme « massocrate », vous êtes très superficiel...

MASTACAN. — C'est du nouveau. C'est la première fois que j'entends dire ça. Ça doit être quelque chose de ton cru !

ANDREI. — Nouveau ? Plus ou moins ! Ça date d'hier. Et ça n'est pas de mon cru, non, c'est tiré de quelques vieilles encyclopédies bien banales...

MASTACAN. — Ouais ! Autrement dit, j'ai eu bien raison, vous avez cancané ensemble, hier après-midi... puis-je savoir ce que vous avez lu sur mon compte, dans ces encyclopédies ?

ANDREI. — Un tas de choses. On vous a cherché au mot « Caïn »... Il paraît qu'en vieil hébreux, « Caïn » n'existait pas, en tant que nom propre. C'était un simple substantif, qui signifiait « propriété », « possession »: la propriété de l'homme sur la maison, sur la terre, sur la femme, sur les enfants, sur l'esclave... Et avec le bon Dieu comme garde du corps... Ce fut peut-être un trait de génie, dans la légende du temps jadis.

MASTACAN, *songeur.* — Tout à l'heure j'ai dit: la force du bras, la force de la caboche, la force de l'or... Toi, tu dis « propriété »... Où est la différence?

ANDREI, *perdant patience.* — En tout cas, cela dit plus carrément son fait à la massue. Vous ne croyez pas? La propriété ! Comprise au niveau de la caboche de Caïn, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus individuelle ! Et ça en dit long, ça ! *(Profitant de la surprise de Mastacan, il ne le laisse plus parler. Ironique, d'un air conspiratif) :* Ça rappelle aussi que votre Saint Massue a encaissé quelques coups sérieux; le premier, le 7 novembre 1917 ! Et depuis, il est à l'agonie ! Sur toute la terre ! Un jour prochain, on l'enterrera, au seuil du communisme et de l'histoire ! *(Parlant comme pour soi) :* C'est alors seulement que commencera la véritable « histoire » de l'homme: travail, pain, amour — maçons, poètes, musiciens, cités nouvelles; bref, tout — et sans massue sifflant à nos oreilles ! La conscience, pas la massue ! *(A Mastacan, avec élan) :* La vie et le bonheur des hommes entre les mains des hommes, et non à la merci de votre Saint Massue ! Parfaitement ! *(Un temps, atmosphère tendue. Il allume une cigarette, se tranquillise).*

MASTACAN, *allume aussi une cigarette.* — Ouais... Et... dites-moi, vous en avez encore à raconter, sur mon compte... toi, les encyclopédies, Paul?

ANDREI. — Au chapitre des défauts? Oui... Vous êtes aussi... passablement fat, par bonheur.

MASTACAN. — Moi? C'est encore toi qui m'as déniché ce bonheur-là ! A moins que ce ne soit lui, hein?

ANDREI. — Nous l'avons constaté... tous les deux.

MASTACAN. — Ouais... *(Il éteint brusquement sa cigarette).* Et lorsque deux têtes lucides vous accusent d'être soûl, il ne vous reste plus qu'à aller vous coucher, hein? Seulement, lorsque deux fats vous accusent d'être fat, eh bien, vous pouvez les envoyer promener ! J'en ai assez, à la fin ! « Fat »? Pourquoi ça? Qu'est-ce que je me crois?

ANDREI. — « Massocrate » par exemple.

MASTACAN. — Alors je le suis ou je ne le suis pas? Il n'y a pas moyen de s'entendre avec vous ! Est-ce que je le suis ou pas, bon sang? *(Il reprend le mégot, frotte une allumette, puis, distrait, allume sa cigarette à celle d'Andrei).*

ANDREI. — ... Ça dépend de vous. Pour l'instant vous êtes une sorte de méli-mélo.

MASTACAN. — Méli-mélo...

ANDREI. — Oui... Ce qui jusqu'à un certain point, est explicable, sinon même normal... N'oublions pas que durant une bonne vingtaine d'années, vous avez été une sorte d'ingénieur caïnisé c'est-à-dire à base de propriété privée...

MASTACAN, *écrase le mégot.* — Autrement dit, j'étais un misérable, hein? Je ne te permets pas, tu m'entends? *(Il arrache le mouchoir de sur sa tête).* J'ai eu un métier et je l'ai pratiqué: dans les conditions d'alors évidemment ! J'ai eu une famille et je l'ai entretenue: toujours dans les conditions d'alors !... Je le reconnais, j'ai eu aussi une sorte de massue, c'est vrai, mais ça n'était guère qu'un copeau, Andrei... Et au-dessus de ma tête, je voyais des massues tournoyer par dizaines, par centaines, par milliers ! Et celles-là, elles n'étaient pas entre mes mains. Au contraire, elles me poursuivaient, prêtes à m'assommer, moi et les miens... Un vrai cauchemar ! J'en connais qui sont devenus des misérables, rien que par peur. Oui... par rapport à d'autres... j'ai encore été à la hauteur. Tu es trop jeune pour me juger, Andrei ! Trente ans nous séparent.

ANDREI. — Vous, vous vous permettez bien de juger Caïn: et officiellement, quelque dix mille ans vous séparent.

MASTACAN. — Alors juge-moi. Allez-y, jugez-moi tous !

ANDREI, *doucement, sans aucune trace de raillerie ou d'ironie.* — C'est ce que je fais. Seulement voilà... ce n'est pas si facile. Lorsque j'ai fait votre connaissance, ici... il y avait pas mal de temps que le socialisme vous avait arraché votre massue, votre « copeau »... Il vous avait arraché vous-même à la menace d'autres massues... Ce qui est resté, ce que j'ai connu, c'était déjà autre chose. C'est déjà autre chose... quoique...

MASTACAN. — Vas-y, ne mâche pas tes mots. Je les connais, va, tous ces « quoique » tous ces « bien que »: « les bœufs eux-mêmes évoluent »... « le loup lui-même fait peau neuve »...

ANDREI, *passant outre.* — Il y a des légendes qui courent, ici sur le chantier: à propos de votre manie de la petite mécanisation *(Il montre le mot d'ordre).* Et d'autres légendes aussi, sur « vos mains d'or »: il paraît que vous savez faire tous les métiers... que vous pouvez défier n'importe quel contremaître... Vous avez formé un tas de cadres; il paraît que tous les contremaîtres, ici sur le chantier, sont vos « filleuls »...

MASTACAN, *ennuyé, la pensée ailleurs, se jette sur une chaise.* — Oui. Et personne n'a envie de décamper. Nulle part. Même quand il arrive à l'un ou l'autre de tomber amoureux ! Mon fils est le seul à décamper...

ANDREI. — C'est que... ici... vous ne donnez guère l'occasion aux gens de sentir que « vos mains d'or » ont attrapé dans le temps des ampoules au service de Saint Massue. A Paul en échange, vous le lui rappelez à tout instant, à la maison.

MASTACAN. — « Des ampoules » ! *(Un temps. Il bout en lui-même).*

ANDREI. — Oui, triste performance ! D'un côté, vous faites griller sur l'autel de Saint Massue le cœur de votre fils... de l'autre, c'est bien

aussi pour votre fils, au fond, que vous travaillez comme vous le faites, que vous réalisez tout ce que vous réalisez.

MASTACAN. — Des murs, voilà ce que je fais ! Son cœur... grillé ou non... je ne crois pas que ce soit de mes murs qu'il ait besoin aujourd'hui...

ANDREI. — « Des murs » ! Vous travaillez sur un chantier du socialisme ! Non pas sous le mot d'ordre de Caïn « arrache-extorque », mais sous celui-ci ! *(Il désigne le mot d'ordre sur la protection du travail).*

MASTACAN. — Mon fils, c'est une chose... et les mots d'ordre, une autre...

ANDREI. — Oui, seulement voilà... vous dirigez un secteur d'élite. Un secteur qui se distingue dans la production. Et aussi par son pourcentage en femmes: et ça, dans une bonne mesure, grâce à votre mécanisation: « treuils Mastacan », « wagonnets Mastacan »... C'est là le nom que les femmes leur donnent, ici sur le chantier. Que vous le vouliez ou non, vous dirigez un chantier d'élite, qui se distingue par la manière dont il sait résoudre certains problèmes *(l'imitant)* « délicats, sentimentaux »... des problèmes que, dans votre famille, vous laissez, comme dans la préhistoire, à Saint Massue le soin de résoudre autrement...

MASTACAN. — Histoire, préhistoire, ça lui fait une belle jambe, à mon fils, que son père ait fait ceindre à quelques centaines de femmes un tablier de maçon ! Est-ce que j'ai changé par là... leurs entrailles ? leur cervelle ? *(Il cherche une cigarette, n'en trouve pas, jette le paquet vide).*

ANDREI. — Plutôt, oui... *(Il prend son paquet de cigarettes, y trouve une seule qu'il coupe en deux ; il en offre une moitié à Mastacan, lui donne du feu).* Je ne veux pas vous donner des motifs de vous en croire, mais... l'ingénieur Mastacan — je dis bien l'ingénieur Mastacan et non pas Caïn et son harem — rendrait des points à Pygmalion lui-même . Par rapport à vous, celui-ci n'est qu'un savetier. D'une statue, il s'est fait — pour lui-même. — une esclave en chair et en os... Oui, une esclave, d'une statue: Galatée.. C'est peut-être spectaculaire, mais c'est bien peu. *(Mastacan bredouille quelques mots, jette des regards soucieux vers le téléphone).* Vous, vous avez poussé à la roue pour l'accomplissement d'une œuvre infiniment plus difficile... plus généreuse, plus hardie: la transformation de toutes les esclaves de cette terre en femmes ! Et notre transformation à nous — y compris celle de Paul — de vulgaires maquignons d'esclaves, en hommes... C'est là une œuvre de géant... Oui, vous êtes un géant !

MASTACAN. — Sur ma carte d'identité...

ANDREI, *poursuivant.* — Un géant qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez...

MASTACAN. — Nous y voilà ! Tu tournes en rond.

ANDREI, *comme pour soi.* — Vous avez oublié d'où vous êtes parti et ce que vous avez été !... Vous vous privez de la joie de comprendre ce que vous êtes, ce que vous pouvez, ce que vous faites, même... Un géant d'ores et déjà usé, un géant qui se traîne à quatre pattes en butant contre toutes sortes de brindilles mortes, de copeaux et de mas-

sues... mais qui n'en reste pas moins un géant. Oui, vous êtes bien un géant !

MASTACAN, *sur le même ton méditatif.* — Sur ma carte d'identité il y a écrit maçon: ingénieur du bâtiment, et non pas un géant... chétif... usé... ou...

ANDREI. — Sur la carte d'identité, on n'inscrit pas non plus la qualité d'homme: on présume que tout le monde peut l'avoir. Ni la qualité de barbare ou celle de parasite: on présume que tout le monde peut s'en débarrasser .La qualité de géant non plus, on ne l'inscrit pas: elle se voit, si on en est un... *(A Mastacan)* Et le maçon qui fait écrire sur les papiers d'identité de quelques centaines d'êtres humains le mot de « maçon », de « normateur », de « fonctionnaire », de « grutier », eh bien cet homme-là, oui, est véritablement un géant: il délivre l'amour des chaînes de la propriété, et en fait don aux hommes. Caïn, lui, qu'a-t-il créé? Le harem? Le couple maître-esclave? C'est bien peu, pour l'homme *(Il se lève et se promène dans la pièce)*. Les géants du socialisme créent, enfin, la famille: la famille à deux — tous deux des êtres humains, capable, chacun de gagner sa vie, d'assurer sa liberté, de prétendre à l'amitié, au respect, à la probité de son conjoint: la famille de l'amour. *(On frappe)* Non pas celle de la propriété, non pas celle de la massue !

MASTACAN, *allant ouvrir.* — Je le reconnais à... *(Geste : à sa façon de frapper. Arrivé à la porte, il se compose une mine sévère et ouvre. Un gamin apparaît)*.

LE GAMIN. — Bonjour... Dites-moi... le camarade ingénieur Mastacan, qui est-ce?

MASTACAN. — Euh... Moi...

LE GAMIN, *fouillant dans ses poches.* — La camarade Sofia Mastacan m'a dit de vous apporter la clé...

MASTACAN, *la prenant.* — Qu'est-ce que ça signifie?

LE GAMIN. — Elle m'a dit de vous dire que vous l'avez oubliée sur le bureau et que si vous voulez rentrer, il n'y aura personne pour vous ouvrir.

MASTACAN. — Ouais... Et où est-ce qu'elle est, elle?... Où était-elle quand elle t'a donné... *(sortant de ses gonds)* cette clé, nom de nom !

LE GAMIN. — Du côté de chez nous, rue des Peupliers.

MASTACAN *fait appel, des yeux, au témoignage d'Andrei ; le gamin, suivant son regard, regarde lui aussi vers Andrei.* — Ah ! Et avec elle... Je veux dire... elle était seule, non?

LE GAMIN. — Elle était avec son fils. Avec Paul. Celui qui a joué l'année dernière comme ailier gauche dans notre équipe, à l'« Eclair ». Alors, il était junior. Maintenant, il va passer chez les « grands »... Mais c'est l'association « L'Etoile » qui veut le prendre...

MASTACAN. — Ouais... Et... ce fameux Paul et sa mère, ils ne sont pas rentrés à la maison?

LE GAMIN. — Non, ils sont partis à la gare...

MASTACAN. — Hein, quoi? La gare? Et... ton « junior »... ou... enfin... Bon, merci. C'est tout?

LE GAMIN. — Oui ! Au revoir !... *(Il sort. Mastacan va vers son bureau et fourre rageusement tous les papiers dans un tiroir. Un temps).*

MASTACAN. — « Famille à deux », hein ? Ma famille à moi n'est composée que d'un seul ! Et celui-là, s'il n'est pas déjà dingo, eh bien, il n'en a plus pour longtemps ! *(Il sort en coup de vent).*

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

C'est la nuit. La rue, sectionnée en son long, vient obliquement, de la gauche, vers la rampe, et donne sur une place. La maison de Daniela (on en voit la porte et une fenêtre fermée, non éclairée), puis un square (deux bancs, l'un éclairé, l'autre plongé dans l'obscurité) et la place qu'on devine vaguement.

Au-delà du square, dans une autre rue, la demeure de Mastacan. Sur un banc, plongé dans l'obscurité, un jeune couple. A première vue, on dirait Paul et Mihaela.

Mastacan traverse la place, d'un air las, son veston jeté sur l'épaule. Il va droit aux deux jeunes gens, mais constate à la lumière, que ce sont des étrangers. C'est le couple de la bibliothèque en vêtements de ville. Maussade, il rentre chez lui ; durant quelque temps, il allumera et éteindra tour à tour l'électricité. Le couple s'éloigne. Petre Tică s'en vient de la gauche, traînant Şoimu.

PETRE TICĂ, *cognant à la fenêtre.* — Camarade Daniela ! *(Il cogne à nouveau)* Daniela ! *(Il regarde à travers les stores. La pièce s'éclaire).*

DANIELA, *en pyjama, somnolente et de mauvaise humeur, ouvre la fenêtre.* — Qu'est-ce qu'il y a ? Vous êtes soûls ?

PETRE TICĂ. — Tu vas m'écrire une déclaration !

DANIELA. — T'es pas dingo ?

PETRE TICĂ, *lui montrant Şoimu.* — Tu vas mettre par écrit ce que tu lui as dit. Mot pour mot.

DANIELA. — Si tu crois que je me rappelle ce que j'ai bien pu lui dire... Ma parole, vous êtes toqués !

ŞOIMU, *s'adressant à elle.* — A propos d'Andrei et de Silvia...

PETRE TICĂ. — Oui... qu'ils ont couché ensemble... et que ça continue... Tout, quoi !

ŞOIMU, *la mettant en garde.* — Il veut prévenir tout le monde: le chantier, le trust, le ministère... Et il veut aussi annexer ta déclaration... si tu la lui donnes...

PETRE TICĂ. — Pas de « si » qui tienne ! *(A Daniela) :* Vas-y, écris !

ŞOIMU. — Il ne les laissera même plus aller ensemble en excursion... Ça va en faire, un scandale ! *(A Petre Tică)* Je l'avais bien dit qu'elle ne vous la donnerait pas !

DANIELA, *à Petre Tică.* — Du papier ! *(Petre Tică fouille dans ses poches. Daniela se penche par la fenêtre et prend une feuille de papier).*

ŞOIMU, *électrisé, un trémolo dans voix.* — C'est la première fois que je te vois... comme ça... dans l'intimité de ton petit nid...

DANIELA, *à Petre Tică.* — Ton stylo ! *(Elle le prend).*

ŞOIMU. — Qui le croirait ? On travaille côte à côte avec une femme et... Il n'y a pas à dire: la femme, dans l'intimité de son petit nid... c'est vraiment une révélation !

PETRE TICĂ, *à Şoimu.* — Ferme-la. Les gens roupillent ! *(Un temps. Daniela a écrit la déclaration et rend la feuille de papier, avec le stylo. Petre Tică les fourre dans ses poches).*

ŞOIMU. — T'es maboule !

DANIELA. — C'est comme ça que je suis, moi, dans « l'intimité de mon petit nid »... Et maintenant, fichez le camp ! *(Elle se retire de la fenêtre).*

PETRE TICĂ, *à Şoimu, en l'empoignant par son veston.* — Tu vas en écrire une aussi !

ŞOIMU. — Moi ?... A cette heure ? *(Il lui fait voir sa montre).*

PETRE TICĂ. — Tu m'as dit que si elle en écrivait une, tu ferais de même ! Allez, vas-y ! *(Ils disparaissent vers la gauche en se chamaillant. Un temps. Daniela réapparaît à la fenêtre, en train de fumer. Toujours de la gauche, on voit venir Mihaela, préoccupée. Elle regarde vers la maison de Mastacan. Elle s'arrête pour enlever du gravier qui est entré dans ses sandales).*

DANIELA, *plutôt pour elle-même.* — Elle attend son amoureux ?... Petit vampire...

MIHAELA, *comme en rêve.* — Pourquoi est-il parti... comme ça ? Et où ?

DANIELA. — Qui ça ? Qu'est-ce que tu baragouines ?

MIHAELA. — Je ne comprends plus !... Du moment qu'il écrit, pourquoi ne veut-il pas m'expliquer ? Lui qui...

DANIELA. — « Lui, lui » ! Avec ces hommes qui n'arrêtent pas de vous donner des explications... et par écrit encore... on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Ils sont encore plus perfides que les autres... Alors, qu'est-ce qu'il t'a écrit... ton amoureux ?

MIHAELA, *revenant à la réalité.* — Je... je ne veux plus te parler, Daniela. Tu es terriblement... terriblement méchante ! *(Elle traverse la place et s'éloigne).*

DANIELA, *pour elle-même.* — Et toi, une belle grue !

PETRE TICĂ, *réapparaît tout furieux de la gauche, en continuant à traîner Şoimu et brandissant la « déclaration » de Daniela. D'abord, intrigué, il se précipite vers Mihaela — « un autre cas » ; il se ravise, revient vers Daniela.* — T'appelles ça une déclaration ? *(Il se met à lire)* « Si je vous reprends sous ma fenêtre, je vous jette tout mon petit nid à la tête et deux veaux d'eau par-dessus le marché »...

DANIELA, *corrigeant.* — Deux seaux...

PETRE TICĂ. — « Deux seaux d'eau par-dessus le marché. Allez au diable, tous tant que vous êtes ! » Signé: « Daniela Bedulea »... *(D'un ton menaçant).* Tu vas tout de suite m'écrire une déclaration en bonne et due dorme ! *(Il lui tend son stylo et du papier).*

DANIELA, *s'apprêtant à leur jeter un vase sur la tête.* — Pour cette nuit, fini les audiences ! *(Pris de panique. Petre Tică et Şoimu décampent*

par la gauche. Mastacan sort de chez lui et s'en va au hasard par la rue de Daniela).

DANIELA. — Alors, on ne peut pas fermer l'œil?... *(Il sursaute et s'arrête)* Bonsoir... *(Il reste impassible).* Moi non plus, je n'arrive pas à fermer l'œil...

MASTACAN. — Te voilà aux aguets, la nuit... comme les chouettes ! *(Il se met à déambuler, nerveusement).*

DANIELA, *coquette.* — Tu cherches quelqu'un?... T'as un rendez-vous? Alors, tu m'en veux? Je sais bien pourquoi, va !... par ce que ça n'a pas marché avec Silvia... *(Lyrique)* Quand je t'ai entendu approcher... j'ai cru que c'était chez moi que tu venais... Que veux-tu? J'oublie parfois que je ne suis plus... ta fifille... comme avant... La fifille de tes week-end ! Je n'aurais pas dû demander mon transfert ici... voilà ce qui est... *(Changeant de ton, cassante)* Ta femme t'a jeté un balai à la tête, ou quoi?

MASTACAN. — Tout ce qui arrive c'est de ta faute, après tout ! Mais jette donc cette cigarette, nom d'un chien, tu me secoues toute la cendre sur la tête ! Si tu t'es fait transférer ici, c'est dans l'espoir que tu mettrais le grappin sur moi. Et quand tu as vu que ça n'a pas marché, tu t'es rabattue sur Andrei.

DANIELA. — « Le grappin »... Dieu ! quelles expressions !

MASTACAN. — Tu as voulu profiter de l'occasion: Silvia était partie... Mais ça n'a pas pris, et alors... pour gagner du temps, tu as lancé sur Silvia un ballot: moi ! Histoire de... enfin, pour que je la compromette aux yeux d'Andrei, et pour que tu puisses ensuite le consoler !... On connaît ça ! *(De temps en temps, quand il parle trop fort, il se rappelle que c'est minuit, que les gens dorment, et baisse brusquement le ton).*

DANIELA. — C'est pour ça que tu rappliques sous ma fenêtre, au beau milieu de la nuit? Pour me montrer toutes les grossièretés que tu es capable de débiter?... Je t'avais pourtant prévenu que tu n'arriverais à rien avec Silvia.

MASTACAN. — Ton petit truc habituel: tu préviens les gens pour les exciter... J'en suis arrivé à avoir honte même de...

DANIELA. — Sans blagues, tu fais des complexes?...

MASTACAN. — Peut-être bien... Mais venons-en à toi. Tu n'es capable que d'intrigues, de calomnies, de micmacs. A te prendre au sérieux, on en arrive à confondre le bon grain et l'ivraie !

DANIELA. — Alors, d'après toi, dire que le corbeau ne parle pas, c'est une intrigue, une calomnie, une...

MASTACAN. — Et dire que la pie jacasse, c'est quoi? *(Un temps. Le jeune couple est revenu : de longs adieux, après quoi ils repartent... toujours ensemble).*

DANIELA. — « Le bon grain »... « L'ivraie »... Pour moi, le bon grain, c'est celui qui est comme tous les autres. Andrei, Silvia, eux, veulent absolument être des « exceptions ».

MASTACAN, *pour lui-même, avec dépit.* — Ils le veulent... et ils le sont ! Et toi si tu ne comprends rien, au moins tais-toi.

DANIELA, *enchaînant.* — Pour eux, tout est « exceptionnel »: la vie, les briques des constructions, les lubies, tout est nouveau et exceptionnel... L'amour lui-même est « nouveau », « exceptionnel »...

MASTACAN, *tout à son regret.* — Tout ce qui vous arrive pour la première fois est nouveau, exceptionnel...

DANIELA. — Des balivernes ! Les « exceptions »... ça n'existe pas.

MASTACAN. — Au début, ils sont tous des exceptions.

DANIELA. — Il n'existe qu'un seul fond... un fond humain éternel, qui n'admet pas les exceptions, qui ne les tolère pas !

MASTACAN. — Un singe dressé sur ses jambes, ça a d'abord aussi été une exception; maintenant, ça fourmille, et le fond avec.

DANIELA. — Un fond incorruptible, qui ne serait pas éternel... s'il se laissait dénaturer par les exceptions, s'il ne...

MASTACAN. — Au début, ceux qui n'étaient pas cannibales, étaient des exceptions: on les dévorait, au sens propre. Et maintenant...

DANIELA. — Tu te rappelles cette histoire de corbeau... qu'on a lue ensemble...

MASTACAN. — Je m'en fous pas mal, de ton histoire. Je l'ai oubliée, je suis devenu gaga.

DANIELA, *à elle-même.* — On raconte qu'un garde forestier, qui prétendait avoir toute sa raison, a attrapé un jour un corbeau.

MASTACAN, *à lui-même.* — Copernic... Galilée... Giordano Bruno... Ceux-là aussi, ils ont été des « exceptions ». Aujourd'hui c'est devenu une règle, une loi ! Des spoutniks, des vaisseaux cosmiques...

DANIELA. — ...Et le garde a appris à parler au corbeau... puis l'a donné à quelqu'un qui prenait au sérieux les « exceptions », qui voulait lui aussi passer pour « exceptionnel »...

MASTACAN. — Qui « voulait »... Peut-être bien qu'à un moment donné, on ne peut plus ne pas vouloir l'être. Et alors ?

DANIELA. — Le sage a fait aller le corbeau à l'école. Et il est allé dire à ses disciples que les corbeaux sont des oiseaux parlants... ou qu'ils le deviennent... ou qu'ils le seront... *(A Mastacan, avec un regard aigri).* Moi... Je les aurais fourrés tous les deux dans un cabanon: et le garde, et le sage. Quant au volatile, je lui aurais arraché la langue.

MASTACAN, *rétablissant le contact avec la réalité.* — Je ne pige pas. Quelle pie ! Dommage qu'il ne se soit trouvé personne pour t'arracher la langue, à *toi* !

DANIELA. — Ce que tu as pu changer tout de même ! Il n'y a pas deux ans qu'on l'a lue ensemble, cette histoire, à Bucarest... Alors, tu pigeais, tu ne me parlais pas sur ce ton... Comme tu as changé ! Oui, tu as bien changé !

MASTACAN. — Oui, j'ai changé. Tous me le répètent. Même Andrei dit que j'ai changé... que je suis devenu «aveugle», ou...enfin... Un homme... ça change évidemment...

DANIELA, *le fait peu à peu venir plus près.* — Dommage ! Tu étais tout ce qu'il y a de plus normal... Seulement, maintenant que tu ne fais plus attention à moi, tu t'es mis à prendre au sérieux... les « excep-

tions »... C'est ça, vois-tu, ce qu'il ne faut pas; ça te trouble les idées, ça t'empêche de juger...

MASTACAN, *s'éloignant brusquement.* — Bien sûr que ça me trouble... Mais puisqu'il s'agit de mon fils, je suis bien forcé de le prendre au sérieux, nom d'une pipe ! Et de le juger ! Autrement, c'est lui qui le fera !

DANIELA. — Ah ! C'est donc de ton fils qu'il s'agissait ! Je croyais que t'en étais resté à... Silvia... C'est plutôt drôle !

MASTACAN. — Qu'est-ce qui serait « drôle » ? Que je lui arrache la langue ?

DANIELA. — En tant que père... il y a longtemps que tu aurais dû lui rendre ce petit service ! *(En le voyant s'indigner).* Au figuré, bien entendu ! Il s'agit d'éducation, pas de...

MASTACAN. — Je sais bien, va, de quoi il s'agit... *(tapotant sa tempe de son index)* T'es pas normale, ma petite !

DANIELA. — Qu'est-ce que je suis alors ?

MASTACAN, *voit Sofia qui traverse la place en direction de leur maison et s'écrie :* — Sofia ! *(A Daniela) :* Un monstre ! oui un monstre préhistorique, voilà ce que tu es ! *(Il se dirige vers Sofia, qui l'attend devant le square. Daniela, furieuse, se retire de la fenêtre. Mastacan interpelle Sofia, sans s'arrêter)* Où as-tu été ? Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce qui lui a pris ? *(Observant le regard qu'elle jette vers la fenêtre de Daniela).* Ce n'est surtout pas le moment de faire une scène ! Ni le cas !

SOFIA. — Bon, bon... *(Elle lui tend une enveloppe).* Tu as reçu la clé ? *(Il tourne l'enveloppe entre ses doigts, mais le regard fixé surtout sur Sofia).*

MASTACAN. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

SOFIA. — Lis, c'est pour toi...

MASTACAN, *dans le square, s'arrête sous le réverbère, met ses lunettes et se met à lire.* — « Camarade State Mastacan... retour »... *(A Sofia)* Qu'est-ce que ça signifie ? Je n'ai rien écrit à personne.

SOFIA. — C'est de la part de Paul... Tu ne reconnais même pas son écriture ! *(Cependant qu'il déchire l'enveloppe, elle s'assied sur le banc, d'un air las. Mastacan extrait de l'enveloppe l'argent qu'il a donné à Paul, qui s'éparpille, et une feuille de papier écrite. Il glisse d'abord furtivement l'argent dans sa poche, puis voyant que Sofia le regarde, le ramasse, furieux, tout en lisant. Il a fini de lire).* Alors tu as lu ?

MASTACAN, *lui rendant la lettre.* — Non ! Ça ne m'intéresse pas ! *(Déambulant)* Je ne vois pas pourquoi je devrais lire ses insolences ! *(Sofia lit à son tour. Un temps)* Lis tout haut, au moins ! *(Il s'asseoit auprès d'elle et se met en devoir d'écouter).*

SOFIA, *lisant :* — « Papa. Maman tient à ce que, avant de m'en aller, je t'explique les raisons de mon départ. Je suis convaincu que cette ultime et définitive restitution de l'argent en dit assez. *(Elle fait, de temps en temps, des signes comme pour approuver son fils).* Le fait de me l'avoir donné, la manière dont tu me l'as donné, et les explications qui ont suivi te disqualifient et t'enlèvent à mes yeux la qualité de père »...

MASTACAN. — Quelle emphase ! *(Se levant brusquement)* Vas-y, continue !

SOFIA. — « Cet automne, j'essaierai de venir te parler. Paul Mastacan ». *(Mastacan lui arrache la lettre et la relit. Un temps)*. Alors, tu as lu ?

MASTACAN. — Non ! *(Il déchire la lettre et la jette rageusement à terre)*. Tiens ! *(Il se met à déambuler nerveusement. Un temps)*.

SOFIA, *met machinalement un peu d'ordre dans la tenue de son mari et répétera ce geste par la suite. Elle ne lui parle pas en femme désespérée, mais comme une épouse chagrinée de voir que son mari ne comprend encore pas des choses qui pour elle sont pourtant claires. Avec une pointe d'humour.* — Cet argent... tu sais... il n'aurait pas fallu...

MASTACAN. — Qui veux-tu qui lui donne de l'argent, sinon son père ? *(L'apparition d'un passant les oblige à baisser le ton.)* Moi, j'ai eu un père qui ne m'a jamais donné d'argent. Et je l'ai respecté ! Lui, il en a un qui lui en donne. Et il ne le respecte pas ! Tu n'y penses pas, à ça ?

SOFIA. — Si, j'y pense... j'y ai pensé...

MASTACAN. — Alors ? ! Où est le crime ?

SOFIA. — Et si tu avais eu une fille ? *(Il hausse les épaules)*. Suppose que le fils d'un *autre* ait reçu de l'argent pour « louer » ta fille...

MASTACAN. — Ceux qui ont des filles, c'est leur affaire ! *(Un temps)* Que diable ! Il a 17 ans !

SOFIA. — Oui. Lui, pas toi. Aujourd'hui... *(Geste : « il y a longtemps que tu ne les as plus »)*. Bien des choses ont changé, depuis que tu as eu 17 ans...

MASTACAN. — Je sais, va... « Les géants », « Les indépendants ! » « La nouvelle famille à deux ! » Et puis il y a aussi un sacré « fond » de... d'araignées au plafond !

SOFIA, *plutôt pour elle-même.* — Tout le monde s'en fichait alors : des jeunes filles, des femmes, il y en avait, en veux-tu en voilà ! avec ou sans voile de mariée... pour la vie... et à l'année... au mois... à l'heure ... d'un côté, les parents à galette... de l'autre, les parents sans le sou... et entre eux l'étalage, la marchandise — les enfants, la jeunesse, l'amour... *(Un temps)* Eux, ils grandissent ensemble... ils se connaissent depuis qu'ils étaient tout petits... ils étudient ensemble, ils travaillent ensemble... Ils vont vers autre chose : quelque chose de beaucoup plus beau, plus honnête, plus... *(Concluant)* Les parents qui ne peuvent pas aider leurs enfants à trouver ce qu'il leur faut, devraient... au moins ne pas les empêcher de chercher.

MASTACAN. — Ils n'ont qu'à chercher tant qu'ils veulent ! Dis-moi, Sofia, que fait-il ? Où est-il allé ?

SOFIA. — Sur un chantier...

MASTACAN. — Grand bien lui fasse ! *(Il n'en continue pas moins de l'interroger)* Quel chantier ?

SOFIA. — Il en trouvera bien un !... Ils ont grandi ensemble, lui et Pix. Comment as-tu pu... cet argent...

MASTACAN. — Pix ? Qu'est-ce que tu me chantes-là ? Il n'y a aucune Pix... Il s'est bel et bien collé avec une petite poule. Elle travaille chez moi. Une... mam'zelle Cojocaru... une... une gosse, le diable l'emporte !

SOFIA. — Oui, c'est elle, Pix : Mihaela Cojocaru.

MASTACAN. — Quoi ? Ça alors !... Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit, que c'était Pix ! Je ne l'ai plus vue depuis qu'elle était... *(Geste : « haute comme ça »)*. Pourquoi me cachez-vous toutes ces choses ? On est une famille, oui ou non ? *(De la gauche, le jeune couple de tout à l'heure passe lentement sous la fenêtre de Daniela, en direction du square)*.

SOFIA, *comme pour elle-même.* — Une famille ? Peut-être bien qu'on ne l'a jamais été. Sans quoi, nous n'aurions pas un fils qui... *(A Mastacan)* tu as bien vu : à 17 ans, il en vient à réaliser qu'il n'a pas de parents.

MASTACAN, *au bout du square, le dos tourné vers Sofia, jette la réplique au nez des deux jeunes gens.* — Eh bien, si les parents sont une calamité, une peste, finissez-en avec, nom de Dieu ! *(Les jeunes gens, effrayés, battent précipitamment en retraite. Il crie derrière eux)* Zigouillez-les ! *(Revenant à Sofia)* « On n'a pas été une famille ! » Eh bien, bravo ! Pendant plus de vingt ans, ces mains-là se sont fait des ampoules à... Enfin, qu'est-ce que tu peux bien savoir ! J'ai peut-être fait aussi quelques petites saletés, je ne dis pas : mais c'est toujours pour la famille, pour que vous ayez une petite oasis à vous : une oasis dans un désert où sifflait la... Tu n'as pas idée, Sofia ! J'ai lutté tout seul : oui, seul contre tous ! Et tout ça, pour vous ! Résultat : tu me dis qu'« on n'est pas une famille », et ce petit monsieur me disqualifie, m'enlève la qualité de père !... Et je ne sais même pas sur quel chantier il est ! Où est-tu allée le cacher ?

SOFIA. — Je ne l'ai caché nulle part... C'est plutôt lui qui aurait eu envie de me cacher, de m'emmener avec lui... de me faire obtenir un transfert... un emploi quelque part...

MASTACAN, *au comble de l'indignation.* — Parfait ! Il fallait t'enfuir, toi aussi ! *(Avec un geste qui contredit de manière flagrante ses dires, il la prend par les épaules)*. Ça m'aurait épargné un second mauvais moment à passer : deux départs d'un seul coup. Pourquoi es-tu restée ? Tu as eu tort...

SOFIA. — Je ne sais pas pourquoi je suis restée... au fond, je ne sais même pas si je suis vraiment restée...

MASTACAN. — Vous parlez tous par paraboles aujourd'hui !... Vous faites tous les malins ! Vous récoltez ce que vous avez semé, voilà tout !

SOFIA. — Moi, si j'ai semé quelque chose... je ne l'ai pas fait pour moi, mais pour lui...

MASTACAN. — Parfait ! Qu'il récolte, alors ! Et quoi ? Une fille à... J'en ai parlé avec lui, il m'a tout dit : elle a une mère qui vit à ses crochets et qui n'attend que de pouvoir monter, avec sa fille et tout le bataclan, sur le dos de son gendre... Jolie « récolte », il n'y a pas à dire ! Et ça à 17 ans ! Bravo, belles semailles !

SOFIA. — Je ne sais pas ce que sa mère attend d'elle ; mais j'ai vu ce que son père attend de lui... Tu ne veux donc pas comprendre ? Elevés comme ils l'ont été, il ne peut tout de même pas se conduire avec Pix... ou avec n'importe quelle autre fille... comme toi, tu l'aurais fait à sa place... ou qu'il le ferait lui-même, avec une quelconque de tes « amies », par exemple.

MASTACAN. — Tu veux peut-être dire que je suis un satyre, hein ?... *(Sur un ton faussement jovial au milicien qui passe)* Dieu ! ce qu'il fait chaud, cette nuit ! *(Le milicien semble assez perplexe)*. Ben oui, quoi, je disais à ma femme qu'il fait chaud ! *(Le milicien passe son chemin. Mastacan, à Sofia)* J'en arrive à me rendre ridicule !

SOFIA. — Pourquoi ne veux-tu pas réfléchir un peu ? Quand on a eu la chance, dans son jeune âge, d'avoir été amis comme ils l'ont été, on ne va pas, plus tard, se fourvoyer dans un amour... comme le nôtre.

MASTACAN. — C'est le comble ! Tu trouves qu'entre nous, il y a... ou il y a eu quelque chose de vilain, de sale ? *(Sofia a un geste équivoque)*. Je n'ai rien à me reprocher; j'ai eu soin de la maison, je t'ai respectée, je n'ai pas couru les jupons... *(Le regard qu'elle lance vers la maison de Daniela le désarçonne un instant)*. Je ne dis pas... enfin... que je n'ai jamais regardé une autre femme. Mais je n'ai jamais placé une aventure sentimentale avant la famille.

SOFIA, *frissonne ; elle voit qu'il est en bras de chemise, et lui fait endosser sa veste.* — Tes aventures, tu ne les as placées ni avant la famille... ni après: tu les a placées dans la famille... Oh ! je ne te fais pas de reproches... Seulement, vois-tu, nous avons laissé trop de vide, dans notre famille. S'il nous faut vivre encore vingt ans... toi sans aventures... et moi sans Paul... chacun avec ses vieux jours ... ça nous sera bien difficile... tout seuls dans cette fameuse « oasis ». Quand tu lui a donné cet argent, il aurait été plus sage... et plus honnête... de lui dire la vérité: beaucoup d'amourettes, peu d'amour !... *(Un temps. Ils se dévisagent)* Il faut tout de même qu'on aille se reposer un peu: demain... à six heures ! *(Elle se dirige vers la maison. Le jeune couple se retire, pris de panique.)*

MASTACAN, *lui emboîtant le pas.* — Bon, mais... je ne comprends pas: tu l'as vu, tu lui as parlé. Où l'as-tu laissé ? Il couche quelque part, à la belle étoile ? *(Il part à l'aveuglette. Sofia lui prend la main, le tire vers leur maison. Les fenêtres s'éclairent, chez les Mastacan. Paul apparaît, de la gauche. Il scrute la place, les rues avoisinantes)*.

PAUL, *criant doucement, au hasard.* — Mihaela !... *(Le jeune couple s'éloigne)*.

DANIELA, *apparaissant à la fenêtre.* — Alors tout le monde a la bougeote, ce soir ?

PAUL. — Non... Paraît que Mihaela...

DANIELA. — Elle était par là, en effet... Qui est-ce qui te l'a dit ? Petre Tică ?... *(Il fait oui du geste)* Tu te réveilles tous les jours si tôt que ça ?

PAUL. — Je ne me suis pas couché, cette nuit. Où disiez-vous que... ?

DANIELA. — T'as été faire la noce, hein ? Ton père est furibond !

PAUL. — J'ai manqué un train, j'ai écrit quelques lettres... Il n'y en a pas d'autre, avant six heures... Dans quelle direction disiez-vous que Mihaela...

DANIELA. — Aucune idée. Qui sait ? Elle est peut-être allée retrouver un petit amoureux.

PAUL. — Un « amoureux » ? *(Daniela a un geste équivoque)*. Şoimu, ou comment qu'il s'appelle ?...

DANIELA. — Tu vois bien que tu es au courant !

PAUL. — Il n'y a pas d'« amoureux ». C'est elle, ce matin... pour venger Silvia... qui a fait semblant de... suivant votre exemple. Mais elle n'a pas d'« amoureux », non !

DANIELA. — Peut-être bien. Mais c'est quand même *avec lui* qu'elle est partie. Chez lui. Elle ne t'a rien dit ? *(Paul est éberlué)*. Tu ne vas pas t'évanouir, hein ?... Du moment qu'elle ne t'a rien dit... *(Paul, livide, s'appuie contre le mur. Daniela descend de la fenêtre et se met à le caresser comme un gosse)* Oui, ça veut dire qu'elle t'aime. Non, vraiment, tu vas pas pleurer ? *(Elle le soutient et l'emmène vers le square)* Que veux-tu, c'est ça, les filles !...

PAUL. — Ce n'est pas vrai. Vous mentez !

DANIELA. — Après tout, quelle importance cela peut-il avoir ?

PAUL, *s'éloignant d'elle.* — Qu'est-ce que vous voulez, à la fin ? Qu'est-ce que vous voulez ?

DANIELA. — Là-bas, à Bucarest... tu m'as fait au moins l'impression d'être bien élevé...

PAUL. — Vous êtes tous devenus cinglés, bon sang ? Vous parlez pour de bon, ou quoi ?... Répondez, à la fin !

DANIELA. — C'est drôle comme tu lui ressembles... quand tu cries comme ça !

PAUL. — Je me fiche pas mal de savoir à qui je ressemble ! Vous mentez, je vous dis que vous mentez !

DANIELA, *tendre.* — Ça me fait de la peine de voir que tu souffres... Tu sais à qui tu ressembles ? Je ne fais pas la sainte nitouche, moi. Oui, tu ressembles à un ami à moi... un ancien ami, très très intime... Tu comprends ?

PAUL. — Vous êtes folle ! Folle à lier !

DANIELA. — Ne crie pas comme ça... Ça te fait mal, je sais. Mais ça te passera, crois-moi... Que veux-tu, c'est ça, les filles. Vous vous faites trop d'illusions sur leur compte, vous autres...

PAUL. — Vous êtes folle, folle !

DANIELA. — « Folle ! » Ah, mon Dieu ! Petit corbeau va !... Petit corbeau parlant !

PAUL. — Quoi ? *(Il se dégage et la regarde, intrigué)*.

DANIELA, *avec un regard épouvanté vers la place.* — Le flic ! *(Elle l'entraîne vivement vers un banc et se pelotonne contre lui)* S'il me voit en pyjama, il est fichu de croire que ... *(Elle lui murmure le reste à l'oreille)* Tu crois pas ? Dieu, quelles mains de bois ! Tu étais plus gentil que ça, ce matin...

PAUL. — Il n'y a aucun flic...

DANIELA. — Il m'avait semblé... Dieu, comme mon cœur bat ! *(Elle lui met de force sa main sur son coeur)*. Tu vois ? Viens, on ne peut plus rester ici: le flic... *(Elle le remorque)*.

PAUL, *résiste, éberlué par ce qui lui arrive.* — Je... m'en vais aller à la gare... le train part à six heures et...

DANIELA, *sous la fenêtre.* — T'as tout le temps... *(Elle s'agrippe au rebord de la fenêtre)* Tu ne veux pas m'aider? *(Il la lance comme un sac).* Comme tu es fort ! Petit ours, va ! *(Lui tendant la main, par la fenêtre).* Alors tu veux te faire prier?... T'as peur de tomber, Roméo?... Bon, je m'en vais t'ouvrir la porte, petit père... *(Piqué en son amour-propre de sportif, Paul accepte le défi, saute sur le rebord de la fenêtre et reste là, les jambes ballantes. Daniela lui murmure quelque chose à l'oreille en l'étreignant).*

PAUL. — Quoi? *(Elle répète ce qu'elle lui a dit)* Pourquoi?

DANIELA. — Je ne sais pas... Mais il le faut... parce que tu pars pour la gare... parce que je ne peux pas fermer l'œil... parce que cette petite garce est chez son amoureux... et parce que chez moi il n'y a personne... *(Elle l'entraîne dans la chambre. Andrei, Silvia, Mihaela apparaissent de la gauche. Entendant le bruit des pas, Paul se précipite pour voir ce qui se passe. Mais Daniela plus rapide que lui, voyant de quoi il retourne, baisse les stores, tandis que l'on entend encore):* C'est le flic, mon chéri... Petit corbeau muet va...

MIHAELA, *en passant sous la fenêtre, à Silvia.* — Quoi?

SILVIA. — Je n'ai rien dit...

MIHAELA. — J'ai eu l'impression que tu disais quelque chose... Petit corbeau muet ou...

SILVIA. — Tu as des lubies... Il faut aller te coucher, tu es fatiguée... *(Ils passent leur chemin et, malgré eux, surprennent le jeune couple qui s'embrasse: le premier baiser probablement, esquissé seulement, interrompu de façon intempestive par le sifflet du milicien, qu'on entend au loin).*

RIDEAU

ACTE III

Excursion dans la montagne. La forêt. A gauche, éventuellement, le car: on n'en voit que l'arrière. Sacs de camping, vêtements, etc. L'angle d'un rocher forme sur la droite un petit espace (que nous appellerons « au pied du rocher ») isolé, comme optique et acoustique, du reste du paysage, mais communiquant tant avec la forêt qu'avec l'avant-scène. On devine la route quelque part, à proximité.

Près du car, Cujbă et Petre Tică (habillés comme aux actes précédents), Carol et Sofia (équipés pour la circonstance) et 7 à 8 autres excursionnistes, dont le jeune couple de la bibliothèque. Un autre couple prêt à prendre un bain de soleil, siffle en duo, la « perinitza » [1]*. Echange d'appels avec les excursionnistes partis à l'assaut des crêtes. Assis à la turque, Carol répare un phono portatif.*

Petre Tică examine quelques disques fourrés dans une sacoche et dissimule 'un d'eus dans l'échancrure de son blouson. Cujbă et Sofia achèvent de sortir du car les provisions communes.

---

[1]) Ronde populaire roumaine, où les danseurs embrassent à tour de rôle le ou la partenaire qu'ils choisissent en lui mettant un mouchoir autour du cou.

CUJBĂ, *à Petre Tică.* — Quelle organisation ! Pas de sel, le beurre est rance; rien à boire... la charcuterie sent l'essence... A part ça !

PETRE TICĂ. — On ne va pas en excursion pour s'en mettre plein la panse mais pour se détendre un peu, admirer le paysage...

CAROL. — ...et respecter le règlement... *(De la droite, Mastacan fait son apparition, au pied du rocher : costume de chasse, le fusil à l'épaule. Il est suivi par Şoimu, très élégant).*

PETRE TICĂ, *au couple amateur de soleil.* — Fichez-nous donc la paix, avec votre musique à bécots ! On n'est pas venu ici pour s'embrasser ! Ni pour se promener tous nus, comme des singes ! *(Les deux jeunes s'éloignent dans la forêt. Les autres excursionnistes suivent leur exemple).*

MASTACAN. — Vous vous en prenez à tout le monde !

PETRE TICĂ. — Ça n'a pas un brin de conscience ! Ils sont pires que...

MASTACAN. — Vous n'avez qu'à leur en donner, s'il n'en ont pas; mais laissez les décalogues !

PETRE TICĂ. — Quelle conscience, quels décalogues ! On a un règlement, et... du moment qu'on est venus, il faut le respecter ! *(Il suit Mastacan, qui l'ignore).*

MASTACAN, *à Sofia.* — Tu attendais ton petit trésor, non ?

SOFIA. — Bah... je n'ai fait qu'attendre, toute ma vie... Des fois ce qu'on attend arrive, d'autres fois non... *(Mastacan, fâché, s'éloigne dans la forêt).*

CAROL *a terminé de bricoler et a mis sur le phono un disque de danse. Le phono dans ses bras et nanti de la sacoche à disques, il s'en va en criant vers la forêt.* — Les amateurs de danse, par ici, s'il vous plaît ! *(Des excursionnistes arrivent en trombe de toute part ; ils entourent Carol).*

PETRE TICĂ, *entraîné par le remous, essaye de s'y opposer.* — Allons, laissez-moi, bon sang ! On n'est pas venus ici pour danser ! *(Ils disparaissent dans la forêt : vacarme, cris de protestation, puis un chœur traînant vient remplacer la musique de danse).*

CUJBĂ. — Flûte ! La marche de Petre Tică ! *(On entend s'approcher une moto).*

SOFIA. — Les voilà ! *(Ils dressent tous deux l'oreille. La moto s'arrête près du car. On voit l'attache, des paquets, puis Andrei, Silvia et Mihaela).*

ANDREI, *à Sofia.* — Mes hommages. *(A Cujbă)* Salut ! *(Les autres lui répondent).*

SILVIA. — Il n'a pas d'imagination pour deux sous ce Petre Tică ! Il vous a amenés exactement au même endroit que l'année dernière.

CUJBĂ. — Ça fait cinq ans qu'on vient ici. Il ne nous ferait pas bouger d'un millimètre à droite, ou à gauche...

PETRE TICĂ, *surgissant, hors d'haleine.* — Oh, camarades ! *(Il prend leur sac de camping, les repousse et cherche à les séparer)* Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Attendez qu'on ait jugé votre cas... Je vous ai pourtant retiré vos invitations et rendu l'argent, non ?

ANDREI. — Tu as peut-être retiré la tienne...

SILVIA. — Mais nous, la nôtre, on ne l'a pas retirée !

PETRE TICĂ. — Qu'est-ce que ça veut dire, « la vôtre » ?

SILVIA. — Ça veut dire qu'on a invité tout le monde à... *(A Andrei, en désignant Petre Tică)* Regarde la tête qu'il fait ! Dis-le-lui toi !

ANDREI. — A un petit prologue de noce. Tu piges?... *(Enthousiasme général, embrassades, félicitations. Petre Tică entraîne Silvia et Andrei au pied du rocher, pour une conversation secrète).*

MIHAELA, *à Sofia.* — Paul... n'est pas encore arrivé?

SOFIA. — Je croyais... qu'il devait venir avec vous.

MIHAELA. — Non. Andrei lui a prêté son vélo...

SOFIA. — Est-ce que tu l'as revu, toi? *(Mihaela fait « non » de la tête).*

MIHAELA. — Il est à Roșioara...

SOFIA. — Je sais...

MIHAELA. — Il travaille comme maçon. Il est vigoureux, vous savez...

SOFIA, *plutôt pour elle-même.* — Il ne m'a jamais rien caché jusqu'ici. J'ai bien peur... qu'il n'ait fait quelque sottise par là-bas... ou bien avant de partir...

MIHAELA. — Paul? Sûrement pas... Je vais au-devant de lui. Vous ne voulez pas venir aussi?

SOFIA, *renonçant.* — Non, vas-y... et revenez ensemble... Moi, tu sais, mes pauvres jambes... et puis j'ai aussi quelques petites tâches à remplir par ici... *(Mihaela s'éloigne par la gauche. Sofia, à Cujbă).* Viens, on va aller chercher du bois; dans la forêt, si on fait un bon feu on ne se rend pas compte que le manger laisse à désirer... *(Ils s'éloignent tous les deux).*

PETRE TICĂ, *poursuivant la discussion avec Andrei et Silvia au pied du rocher.* — ...Et par-dessus le marché, vous avez amené avec vous cette... créature !

ANDREI, *à Silvia.* — Tu vois, il est objectif: il reconnaît que Mihaela est une créature ! *(A Petre Tică)* Bravo, tu fais des progrès !

PETRE TICĂ, *à Silvia.* — Je ne reconnais rien du tout... Tu connais son cas?

SILVIA, *à Andrei.* — Tiens, Mihaela aussi est devenue un cas. *(A Petre Tică)* Tu lui as retiré son invitation, à elle aussi?

PETRE TICĂ. — Oui. Elle court les rues la nuit ! Disons-le carrément: Mihaela est une...

ANDREI. — Mais qu'est-ce que tu lui veux donc, à Mihaela?... Allons, rends-moi l'extrait et... *(L'imitant)* détends-toi un peu, prends un peu l'air, admire le paysage... Alors tu l'as apporté? *(La danse et l'entrain ont repris dans la forêt).*

PETRE TICĂ, *jaloux de les voir ainsi ensemble.* — Tu crois que je n'ai rien d'autre à faire toute la journée que chercher ton extrait? *(Il se met à crier en direction de la forêt)* Camarade Carol, cessez tout de suite ! *(A Andrei et à Silvia)* Attendez-moi, je reviens à l'instant ! *(Il s'éloigne. Dans la forêt, c'est à nouveau le vacarme, puis la « Marche de Petre Tică ». Andrei et Silvia courent à la moto, s'emparent d'une radio portative — Bucarest transmet de la musique de danse — et s'enfoncent dans la forêt avec leur appareil qui hurle. Bientôt la danse reprend. Paul arrive de la gauche. Il dépose son vélo et s'assied sur une souche — ou, éventuellement, sur un plaid posé à terre. Daniela, en costume d'alpiniste très voyant s'approche de la gauche).*

DANIELA. — Tiens, tiens... A quoi médite donc... notre petit amoureux? *(Elle prend place à ses côtés, d'un air tendre)* Il paraît que tu as déguerpi de chez toi, que tu t'es fait maçon ou... cordonnier... ou quelque chose comme ça... Dis donc, qu'est-ce tu deviens?

PAUL, *abattu.* — Dingo! Voilà ce que je deviens!

DANIELA. — Hum! Ma présence n'a pas l'air... de te faire grand plaisir...

PAUL. — Non...

DANIELA. — Qu'est-ce qui ne va pas? Tu cherches quelqu'un d'autre?

PAUL. — Oui.

DANIELA. — Mihaela, bien sûr! *(Paul, geste équivoque)* Ma « rivale »... Elle folâtrait sur la route, tout à l'heure... Tu ne l'as pas rencontrée?

PAUL. — J'ai fait un détour pour l'éviter. *(Il s'éloigne d'elle le plus possible).*

DANIELA. — Si tu l'as évitée, c'est que tu ne la cherches pas.

PAUL. — Je la cherche... je la fuis... Je n'en sais rien moi-même. *(On entend Mihaela crier au loin: Paul!).*

DANIELA. — Pourquoi ne lui réponds-tu pas?... Tu prétends que c'est ton amie!

PAUL. — Vous m'avez dit l'autre jour... qu'elle a un amoureux.

DANIELA, *sincère.* — J'ai dit ça? Je ne m'en souviens plus. Elles en ont toutes, tu sais.

PAUL. — Vous m'avez même dit que c'était Şoimu..

DANIELA. — Dieu, comme c'est stupide! C'est *toi* qui a parlé de Şoimu, pas moi! *(On entend Mihaela crier à nouveau: Pau-aul! Daniela vient s'installer à coté de Paul).*

PAUL, *bondit et s'écrie, comme s'il appelait au secours.* — Mihaela!

DANIELA. — Pourquoi cries-tu comme ça? Elle n'est pas sourde.

PAUL. — Vous lui avez dit que nous deux?...

DANIELA. — Et toi... tu as l'intention de le lui dire?

PAUL, *s'apprêtant à partir.* — Oui. C'est mon amie. Avec qui d'autre voulez-vous que je discute?...

DANIELA. — Hein? *(Pour elle-même)* Ce qu'ils peuvent faire de toi, tout de même! *(Elle s'éloigne et tombe sur Mastacan au pied du rocher).*

MASTACAN. — J'ai eu l'impression d'entendre la voix de mon fils...

DANIELA. — Il appelait Mihaela... Comment vas-tu?

MASTACAN. — Tu l'as vu?

DANIELA. — Oui... Un fameux don Juan, ton petiot! Tel père...

MASTACAN. — Il est seulement ami avec... cette enfant.

DANIELA. — Ta « bru », hein?...

MASTACAN. — Ma « bru »! *(Il pousse un profond soupir).*

DANIELA. — Ouais... Viens, allons danser... A moins que tu ne veuilles pas t'afficher avec moi?

MASTACAN, *tout à ses pensées.* — Peut-être que... si je me remettais à être jeune, moi aussi, avec lui, avec eux...

DANIELA, *toute à ce qui l'intéresse.* — De l'autre côté du disque, il y a une samba...

MASTACAN. — Hein?... Oui, peut-être que je serais autrement, autre chose...

DANIELA. — Une samba, je connais le disque... Tu serais toujours *mon ami*... l'« ex », quoi.

MASTACAN. — Qu'est-ce que tu me chantes-là ?

DANIELA. — Rien. C'est la vérité. Moi aussi je suis un peu... ta « bru », ton ex-bru...

MASTACAN. — Quoi ? Tu veux dire que mon fils... et toi...

DANIELA. — Oh ! n'exagérons rien ! Comme ça... en passant...

MASTACAN. — Tais-toi !... *(Daniela, quelque peu effrayée, court vers la forêt)* Garce ! *(Pour ne pas la gifler, il s'éloigne comme un possédé. Paul et Mihaela viennent du coté opposé. Daniela reparaît, elle cherche Mastacan, puis voyant les deux jeunes gens se met à les épier).*

MIHAELA. — ...Je ne comprends pas, Paul...

PAUL. — Ça ne m'étonne pas, va ! C'est à vous rendre fou ! *(Il gesticule comme s'il voulait se donner un coup sur la tête avec la pompe à air de son vélo).*

MIHAELA. — Mais que s'est-il donc passé ?

PAUL. — Je n'en sais rien. Une idiotie !

DANIELA, *sortant de sa cachette, à Mihaela.* — Il veut se vanter d'avoir eu... je ne sais quelle aventure avec moi...

MIHAELA. — C'est vrai, Paul ? *(Paul confirme le fait)* Tu... es tombé amoureux d'elle ? *(Il nie violemment. Mihaela à Daniela)* Toi alors ?

DANIELA. — Tu te fiches de moi ! *(A un excursionniste qui passe)* Tu ne m'invites pas à danser ? *(Ils s'éloignent tous les deux. Mihaela et Paul passent au pied du rocher. Explications difficiles, à voix basse. Silvia vient du coté opposé, suivie de près par Șoimu. Elle tient une fleur à la main. Elle sort un thermos de son sac de camping. Șoimu veut l'aider : posture de soupirant).*

SILVIA. — Je peux le porter toute seule... Qu'est-ce que tu as à me suivre comme ça ? *(Comprenant)* Tu voudrais me faire une déclaration, des fois ?

ȘOIMU. — Silvia, j'ai l'impression que c'est la première fois que je te vois ! Dis-moi, la nature n'a donc aucune influence sur toi ? Elle ne t'aide pas à voir clair en toi-même ? Vois-tu, Silvia, les sentiments, les instincts, les passions que la société, les convenances... Tiens, admire un peu ces frondaisons...

SILVIA. — Allons, ça ne te va pas, le genre langoureux...

ȘOIMU. — Tu es cruelle, Silvia...

SILVIA. — Venturiano disait « cruellissime ». *(L'écartant, elle crie)* Pătrățică !

ȘOIMU. — Qu'est-ce qui te prend ?... C'est de la blague, non ?

PETRE TICĂ, *apparaissant.* — Qu'est-ce qu'il y a ? Je m'appelle Petre Tică, pas...

ȘOIMU. — Rien, une blague... *(Carol et Cujbă viennent de la forêt, avec des brassées de bois mort).*

SILVIA, *à Petre Tică.* — Il paraît que les médecins combattent certaines douleurs *(désignant Șoimu avec la fleur)* avec du venin de cobra... dilué. *(Désignant Petre Tică)* Expliquez-vous mutuellement... *(Elle s'éloigne, jette la fleur, et tombe sur Mastacan, qui s'approche).*

MASTACAN, *à Silvia, en parlant des deux autres.* — Ils ne savent que ça: des commandements, des décalogues... Ils gâchent tout. Au fond, qu'est-ce qu'ils sont ces gens-là, du point de vue... marxiste... enfin, de votre point de vue... *(Ils s'éloignent dans la forêt).*

PETRE TICĂ, *s'éloigne en grommelant.* — Comme si on était venu ici pour blaguer. On est venu pour se détendre un peu... admirer le paysage !

ŞOIMU, *ramasse la fleur, d'un air radieux, comme si elle avait été laissée là à son intention. De la forêt, on entend Sofia crier : Paul !... Paul répond « oui ! » Il s'éloigne du pied du rocher. Mihaela reste seule sur la souche.*

CAROL, *disposant le bois mort, et s'adressant à Şoimu.* — Il s'en est fallu d'un rien, hein, que Silvia ne te fiche une claque ! *(On entend Petre Tică crier dans la forêt : Camarade Cecilia Arămitza ! Camarade Dron Mardare ! Qui est-ce qui vous a autorisés à apporter de la bière ? Vous savez bien que votre cas... Şoimu, vexé, s'est retiré dans la forêt. Andrei apparaît du côté opposé, portant une brassée de bois mort).*

CAROL, *à Andrei.* — T'as pas un somnifère ?

ANDREI. — Tu es venu en excursion pour faire une cure de sommeil ?

CAROL. — Tout, plutôt que d'entendre ce type-là... *(Geste dans la direction de Petre Tică).*

ANDREI, *émettant un sifflement.* — Attends voir, j'ai une idée... Faites venir Silvia aussi. *(Il va jusqu'à la moto et en revient avec une bouteille. Andrei, Carol, Cujbă préparent le complot : le texte, le plaid, la bouteille, et tout l'attirail nécessaire pour ce qui va suivre. Après quoi, Andrei et Cujbă partiront « en mission ». Entre temps, au pied du rocher, Şoimu est arrivé derrière Mihaela. Il prend la fleur entre ses dents et lui couvre les yeux).*

ŞOIMU. — Coucou ! *(Il s'installe auprès d'elle, sur la souche)* Alors, notre petite fifille a le cafard ? Elle ne veut pas danser ? *(Lui offrant la fleur)* Une fleurette pour une fleur... Une fleur pour une fleurette... pour un bourgeon... la femme dans la nature... *(Il la caresse, entreprenant).*

MIHAELA, *bondissant sur ses jambes et s'emparant d'une pierre.* — Quelle peste ! *(Elle s'écrie) :* Paul ! *(Elle s'enfuit).*

ŞOIMU, *qui est tombé à terre, se lève, revenu de sa frayeur.* — Eh bien, elle est jolie, leur éducation !... aux gosses d'aujourd'hui ! C'est capable de vous jeter une pierre à la tête ! Des assassins, quoi !

MASTACAN, *qui s'approche et n'a perçu que les derniers mots.* — Où est-il ?

ŞOIMU. — Qui ça ?

MASTACAN. — Mon fils... *(Şoimu ne comprend pas)* Ce n'est pas lui que vous appeliez « assassin » ?

CUJBĂ, *venant de la forêt.* — Camarade Mastacan ! J'ai vu une bête sauvage ! Passez-moi votre fusil !... *(Il le prend).*

PETRE TICĂ, *arrive en criant.* — Qu'est-ce que c'est que ces vociférations ? Une bête sauvage ! Il ne manquait plus que ça ! *(Apercevant Mastacan)* C'est ici que vous étiez ? Quelqu'un crie après votre fils. Mais vous savez, ça ne se fait pas en excursion !

CUJBĂ, *à Petre Tică.* — Chut ! Une bête sauvage ! *(Geste : quelque chose d'« énorme ». Il tourne l'arme et examine les cartouches. A Mastacan) :* Vous n'en avez pas des plombs un peu plus gros ? *(A Petre Tică) :* Faut la voir !... *(Il répète le geste : quelque chose d'énorme ! Puis il se dirige vers Carol et décharge l'arme. Le joyeux complot continue).*

MASTACAN, *à Petre Tică.* — Mon fils, où est-il donc ? *(Andrei et Silvia apparaissent. Mastacan, s'adressant à eux)* Où est-il, le misérable ? *(A Andrei)* J'ai entendu dire que tu l'as amené. Où est-il ?

ANDREI. — Dans la forêt... mais vous avez tort de dire ça. Ce n'est pas un « misérable ». *(Mastacan s'éloigne par la droite. Șoimu lui emboîte le pas. Andrei chuchote quelque chose à Silvia, qui lui tend un fichu. Les « comploteurs » se regroupent).*

PETRE TICĂ, *demeuré seul au pied du rocher, se met à hurler à la ronde.* — Camarade Dron Mardare !... Camarade Cecilia Arămitza ! On n'est pas venus ici pour...

LES « COMPLOTEURS », *de l'autre côté.* — Eh, Pătrățică ! *(Andrei seulement)* Viens voir un cas ici ! *(Il murmure à Carol qui a saisi le fusil)* Place-toi derrière lui ! *(A Cujbă)* Et vous devant ! Silvia, attention !

PETRE TICĂ, *s'approchant.* — Que me voulez-vous ? Quel cas ? *(Les trois autres l'entourent. Carol lui plante le fusil dans la nuque. Andrei a la bouteille à la main, le tire-bouchon enfoncé dans la bouteille)* Qu'est-ce que vous voulez, bon sang ? *(A Carol, en écartant le fusil du revers de la main).* Trêve de blagues ! Il est chargé ! *(A Cujbă)* Pas vrai ? *(A Silvia)* Je l'ai vu faire: il l'a chargé ! *(A Cujbă)* Non ?

CUJBĂ, *le retournant, pour l'obliger à faire face au fusil.* — Restez là... comme ça... *(A Andrei)* On lui bande les yeux ou bien... ?

SILVIA, *avec une imploration ironique.* — Mais non ! Laissez-le tout voir...

ANDREI. — La sentence dans le cas Pătrățică ! *(Un claquement des mains évoquant un gong).*

CAROL, *tendant à Petre Tică la feuille de papier écrite par eux.* — Lis !

ANDREI. — Tout haut !

SILVIA. — C'est à vous fendre le cœur ! Faites vite au moins !

PETRE TICĂ, *éberlué.* — Mais qu'est-ce que vous voulez, bon sang ? *(Il se met à lire)* « Nous... le haut tribunal... excursionniste...

CAROL. — Allons vas-y ! Lis ! *(Il manie l'arme d'un geste menaçant).*

PETRE TICĂ, *les jambes flageolantes.* — « Nous... le haut tribunal excursionniste, ayant constaté à l'unanimité que le nommé Petre Tică surnommé ... surnommé... ». Qu'est-ce que vous me voulez, à la fin ?

ANDREI, *prenant la feuille de papier et poursuivant la lecture.* — « ... surnommé Pătrățică, primo a attenté à la bonne humeur collective *(le chœur, dirigé par Andrei, d'un ton réprobateur : « Hou ! »)*, secondo, a conçu et exécuté des actes de sabotage contre la jeunesse et la gaîté *(le chœur avec étonnement : « Tiens ! Tiens ! »)*, tertio a dérobé le disque de la « Perinitza » *(le chœur, réprobateur : «Hou !»)*. Condamnons le nommé Petre Tică à boire cinq doigts de cognac, forcé par jour. *(Le chœur : « Cinq »)*. La sentence est sans appel *(le chœur, approbateur : « Sans appel »)* et sera exécutée le ventre creux *(le chœur, fermement : « Creux ! »)* après quoi l'exécuté sera déposé en

bonne et due forme sous l'autocar »... *(le chœur, fermement : « Sous l'autocar ». La bouteille est débouchée... Petre Tică est contraint de boire. Caché « sous le rocher » Șoimu suit la scène et s'amuse sur le compte de son ami).*

PETRE TICĂ. — Fichez-moi la paix ! Je refuse de boire ! *(Du chœur, des voix isolées : « Allons, vas-y ! Avale ! »)* Je... *(Humant prudemment la bouteille)* Sous menace de mort, hein ?... Lâchez-moi ! Eh bien, je vais boire ! A vos risques et périls ! *(On entend la « Perinitza » dans la forêt).* Par la terreur, hein ? *(Il se met à boire).* Ça vous coûtera cher ! *(Il continue à boire)* Attention au fusil ! *(Il continue à boire un bon coup, par peur ou par gourmandise, jetant un dernier regard assassin au couple Andrei-Silvia).*

CUJBĂ, *surpris.* — Tiens, tiens ! Il a l'air de s'y connaître !

PETRE TICĂ. — Si je m'y connais ? *(La boisson commence à faire son effet)* Ne tire pas, bon sang, il est chargé que je te dis ! *(Il écoute la « Perinitza » et grogne en signe d'approbation, sans cesser d'ingurgiter).*

SILVIA. — Ça suffit !

ANDREI, *veut lui prendre la bouteille.* — Ça suffit !

PETRE TICĂ, *protégeant la bouteille.* — J'en ai encore ! Au moins deux doigts ! La sentence est la sentence ! *(A tous)* N'essayez pas de me rouler ! *(Il boit).*

CUJBĂ, *qui a levé les yeux à mesure que la bouteille se vidait, a aperçu un aigle. A Carol.* — Un aigle !

PETRE TICĂ, *se rengorgeant.* — Un aigle, mon vieux, oui je suis un aigle ! *(Il boit. S'emparant du fusil que tenait Carol, Cujbă l'a chargé et a mis en joue ; lorsqu'il tire, il se trouve juste derrière Petre Tică)* Vous m'avez tiré dessus ! Vous m'avez assommé... *(Il s'écroule).*

CUJBĂ, *parlant de l'aigle.* — Zut ! Je l'ai raté ! *(Les danseurs font irruption de la forêt. Danse roumaine. Tous se précipitent autour de Petre Tică. « Mon Dieu » ! « Qu'est-ce qu'il y a ? » « Il est mort ; » « Ivre-mort » !... « Hourra ! » « Vive le mort ! » Silvia lit à tous la « sentence ». La ronde des danseurs se reforme et s'éloigne. Pendant le vacarme, Carol, Andrei et Cujbă ont transporté Petre Tică sur le plaid préparé d'avance. Il n'y a plus qu'eux en scène. Cujbă est agenouillé auprès de Petre Tică)* Il s'est trouvé mal ? *(Il lui défait le blouson et en sort un disque en morceaux. Il déchiffre sur un fragment) :* « La Perinitza ». *(Il jette les morceaux. Petre Tică, à quatre pattes, en ramasse quelques-uns, les fourre dans sa poche, puis retombe à terre. Cujbă et Carol s'en vont dans la forêt. Mastacan apparaît).*

MASTACAN, *parlant de Petre Tică, tout en prenant son fusil.* — Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai entendu dire que vous l'avez soûlé !...

ANDREI. — Dans l'intérêt public ! *(Il va à la moto, affairé, hors du champ visuel).*

MASTACAN. — « Public » !... *(Il s'assied. Un temps).*

ANDREI, *apparaissant pour un instant.* — Il y a du neuf ?

MASTACAN. — Non, rien... Je suis devenu gâteux. Je n'ai plus aucune autorité sur ce petit monsieur. Si jamais je le retrouve sur mon chemin... Seulement sais-tu où est le hic ? C'est qu'il me le dira lui-

même ! C'est même la première chose qu'il me dira: « que je n'ai pas d'autorité morale » ! Et moi je le giflerai ! Et après ? Je serai bien avancé !

PETRE TICĂ, *qui les a épiés, allongé à terre.*—Et après ? *(Il commence à ânonner la « Perinitza » cependant que la musique se rapproche ; il se met debout ; Mastacan lui adresse un geste menaçant et s'éloigne. Petre Tică s'efforce de rester digne dans son ivresse. La ronde des danseurs apparaît de la droite, avec la radio. Daniela, qui tient le mouchoir, jette son dévolu sur Petre Tică. Celui-ci transforme le baiser en une véritable étreinte. Quelqu'un lui arrache le mouchoir et les danseurs s'éloignent. Silvia part aussi emmenant Andrei).*

DANIELA. — Ça suffit comme ça.

PETRE TICĂ. — Ça suffit ? Eh, eh ! Moi quand je m'y mets... un aigle quoi ! *(Il sort de sa poche son propre mouchoir, en même temps qu'un amas de papiers qui s'éparpillent sur le sol, et continue la « danse »).*

DANIELA, *froidement.* — Dis voir, t'as quelque chose à la Caisse d'Epargne ? *(Entrecoupant son ânonnement, il lui glisse le chiffre à l'oreille)* Et à la campagne, qu'est-ce que tu as ? *(Même jeu, à l'oreille)* Et de la terre ? *(Même jeu)* Ta dot de base n'en reste pas moins l'imbécilité. Un point c'est tout ! *(Fermement)* Tu te maries avec moi. J'ai dit ! *(Apercevant une photo tombée à terre, elle la ramasse).*

DANIELA, *regardant la photo.* — Silvia ! Alors toi aussi, espèce de ballot ! *(Petre Tică, pour soi-même : « Qu'est-ce qui m'arrive ? Moi... »)* C'est dans ta poche qu'elle était.

PETRE TICĂ, *voulant reprendre la photo.* — Eh, elle n'est pas mal du tout...

DANIELA, *déchirant la photo.* — Au diable ! *(Elle jette les bouts de photo).*

PETRE TICĂ. — Pourquoi ça ? Moi, c'est avec elle que je me marie. Oui, avec Silvia.

DANIELA. — Si tu essaies d'être drôle !...

PETRE TICĂ. — Toi, marie-toi avec Andrei ! Il y a assez longtemps que tu lui cours après !... je le sais bien, moi...

DANIELA. — Silvia, mon cher, Andrei te l'a soufflée !

PETRE TICĂ. — Ouais ?... Tu veux me la faire, mais ça ne prend pas... Impossible ! Il n'a pas d'extrait de naissance. Son extrait... *(Il fouille dans ses poches, éparpillant d'autres papiers)* Tu crois que je ne sais pas m'y prendre ? J'suis un aigle, quoi ! Son extrait... eh bien, il peut toujours courir après. Il ne le verra plus. Je l'ai retrouvé mais du moment qu'il s'obstine avec Silvia... Amen ! Je ne le lui rendrai que s'il se marie avec toi !

DANIELA. — Idiot ! Ce que j'ai décidé reste décidé ! *(Elle le fait asseoir sur une souche, et humectant son mouchoir, elle se met en devoir d'effacer le rouge à lèvres qu'il a sur les joues. Paul et Mihaela arrivent de la gauche)*

MIHAELA. — Daniela !

DANIELA. — Comment ça va, les tourtereaux ? *(A Mihaela)* Tu disais que tu ne voulais plus me parler...

MIHAELA, *désignant Paul.* — C'est lui qui a à te parler.

PAUL. — Oui, moi !

PETRE TICĂ. — Oui, il a à te parler ! *(Il étreint la taille de Daniela, en riant).*

DANIELA. — Il est soûl. Ce n'est pas le premier pochard que vous voyez, non ? *(A Paul)* Vas-y ! Qu'est-ce que t'as à faire la grimace ?

MIHAELA. — Rien qu'à toi Daniela...

DANIELA, *parlant de Petre Tică.* — Vous pouvez y aller ! Je n'ai pas de secrets envers mon mari.

PETRE TICĂ. — Quoi ? Quel mari ?

PAUL. — Moi... C'est Mihaela que j'aime. Je n'ai rien à voir avec vous !

MIHAELA. — Et moi... c'est lui que j'aime.

PAUL. — Rien ne me lie à vous. Absolument rien !

PETRE TICĂ. — Lier quoi ? Quelle « liaison » ?

DANIELA. — Alors pourquoi viens-tu à confesse ? *(A Mihaela)* Aime-le tant que tu voudras. Ce n'est pas moi qui t'en empêcherai ! *(Parlant de Petre Tică)* Lui non plus !

PETRE TICĂ. — Moi ? Eh, eh, quand je me réveillerai... tous ces cas...

DANIELA, *en secouant Petre Tică.* — Quand tu seras dessoûlé, on se marie. Les cas, on verra après ! *(A Mihaela et Paul)* Tant de chichis pour... Et, puis, fichez-moi la paix *(Daniela suivie par Petre Tică s'éloigne dans la forêt. Paul et Mihaela se dirigent vers le vélo).*

MIHAELA, *pendant que Paul prend son vélo.* — Elle se fiche donc de tout... *(Paul confirme de la tête)* Elle est très méchante, tu sais... et très malheureuse aussi... La femme de Pătrățică ! En être arrivée là !

PAUL. — Comme il serait bon, Pix... de fermer les yeux tous les deux... et de laisser cinq ans s'écouler comme ça... d'un seul coup... ou au moins quatre... Hein ? Tout le monde serait autrement: toi... et moi... et ta mère...

MIHAELA. — Et ton père... *(Ils ont fermé les yeux. Paul est le premier à les rouvrir — il baise délicatement la joue de Mihaela, puis s'en va. Il fait quelques pas, s'arrête, attend. Lorsque Mihaela ouvre les yeux, il lui fait leur petit signe d'adieu. Elle lui répond par le même signe. Paul est parti. Mihaela s'attarde un instant, la main sur la joue, là où il l'a embrassée, puis se penche pour cueillir une fleur, se dirige vers la forêt, mais tombe sur Mastacan. Celui-ci fait mine de la fuir. Mihaela veut également l'éviter).*

MASTACAN. — Eh, où cours-tu ?... Viens voir ici. Pourquoi as-tu voulu fuir, hein ?

MIHAELA. — Vous aussi, vous avez voulu...

MASTACAN. — Moi ? *(S'amadouant)* Peut-être, oui. Eh bien, maintenant je ne veux plus, et voilà...

MIHAELA. — Moi non plus maintenant...

MASTACAN, *lui caressant gauchement les cheveux.* — Pix !... Je ne savais pas que c'était toi, Pix...

MIHAELA. — Moi non plus je ne savais pas que vous étiez... le père de Paul. *(Brusque décision. Elle lui offre la fleur. Un temps. Lui, confus, maladroit, prend la fleur, renifle son parfum).*

MASTACAN. — Allons, dis-moi la vérité: qu'y a-t-il entre toi et mon fils ?

MIHAELA. — Moi et Paul... Je vous l'ai dit... on est amis depuis longtemps...

MASTACAN. — Ce qu'il y a eu « il y a longtemps »... au jardin d'enfants, à l'école... ça ne m'intéresse pas. Je te demande ce qu'il y a entre vous à présent.

MIHAELA. — A présent... moi... vous savez, j'ai commencé à l'aimer.

MASTACAN. — Dieu, ce qu'il m'est donné d'entendre ! Tu es prête à t'occuper de tout le monde, mais il ne s'est trouvé personne sans doute pour s'occuper de toi... *(Il gesticule, la fleur dans sa main).*

MIHAELA. — Mais vous savez, Paul il m'aime aussi.

MASTACAN. — Voyons, ça n'est pas une chose qu'on crie sur les toits, ça... De mon temps, du moins, ça ne se faisait pas !

MIHAELA. — Pourquoi ? Du moment que c'est vrai ?

MASTACAN. — Est-ce que tu sais au moins ce que c'est, l'amour ? Aimer ?

MIHAELA. — Enfin... je ne sais pas tout, absolument tout *(Geste de dénégation)* je m'embrouille encore un peu dans tous ces machins-là... l'école de la vie... la féminité... les conquêtes. J'ai bien essayé seulement... après tout, ce n'est pas si nécessaire !

MASTACAN. — Ce n'est pas ça que je veux dire. Mais... dis-moi, les petits chats... les fleurs *(il lui désigne la fleur)*, enfin les hommes, quoi... les enfants... qu'est-ce que tu crois de tout ça, hein ? Qu'ils viennent au monde, comme ça, dans des choux ?... Est-ce que tu sais ou pas ?

MIHAELA. — Bien sûr que je sais... On a eu à l'école comme maîtresse d'étude... la camarade Georgesco... professeur de sciences naturelles...

MASTACAN. — Ah ! De sciences naturelles... Tu sais donc... Je croyais que tu ne savais rien... de l'amour.

MIHAELA. — Ah, non ! Je parlais seulement de... enfin de ce que vous avez demandé. Bien sûr qu'ils viennent pas au monde dans des choux !

MASTACAN. — Bon, bon... Du moment que tu sais tout, alors...

MIHAELA. — Comment « tout » ?

MASTACAN. — Le reste c'est de la foutaise, ma fille: de la poudre aux yeux, des bobards... *(Il déambule, cherchant le mot juste).*

MIHAELA. — Ce n'est pas vrai ! *(Elle ne le lâche pas d'une semelle)* Comment, vous ne savez vraiment rien, vous, rien de rien ?

MASTACAN, *brusque arrêt.* — Tu deviens insolente, dis donc !

MIHAELA. — Je n'ai pas voulu vous fâcher...

MASTACAN. — Même si tu en sais long là-dessus... pour toi, il est encore trop tôt pour donner des leçons... et pour moi, il est trop tard pour en prendre...

MIHAELA. — Je regrette de vous avoir fâché... Je croyais que vous m'aviez interrogée sur... l'amour.

MASTACAN. — Moi aussi, je regrette, ma petite, non pas que *tu* m'aies fâché... mais que ce soit *moi* qui vais te fâcher...

MIHAELA. — Vous ? ! *(Elle le regarde avec des yeux pleins de confiance).*

MASTACAN. — J'ai voulu prendre des gants... mais je vois que je ne m'y entends pas. Il faut que je te dise quelque chose... enfin... à propos de mon fils et de Daniela...

MIHAELA, *comme assommée.* — Je sais...
MASTACAN, *étonné.* — Qu'est-ce que tu sais?
MIHAELA. — On me l'a dit.
MASTACAN. — Qui ça, Daniela?
MIHAELA. — Non, Paul.
MASTACAN. — Le misérable! Il a osé te dire ça!...
MIHAELA. — Mais puisque je suis son amie...

Ştefan Ciubotăraşu (Mastacan) et Vasilica Tastaman (Mihaela)

MASTACAN. — Et toi... puisque tu prétends que... enfin... que tu es « son amie », tu ne lui as pas crevé les yeux?
MIHAELA, *confidentiellement.* — Un instant, c'est vrai, j'en ai eu l'envie... au début... mais quand j'ai compris, je n'ai plus été aussi fâchée que ça... C'est-à dire... *(conclusion)* enfin je suis fâchée maintenant encore... mais lui... Paul... il est encore *beaucoup* plus fâché que moi.
MASTACAN. — Pauvre petiot! C'est ça! Plains-le maintenant! Il le mérite bien! Dieu vous comprenne!... Moi, à sa place, j'aurais préféré avaler ma langue plutôt que de...
MIHAELA. — Mais puisqu'on est amis...
MASTACAN. — Ecoute-moi, ma petite! J'ai des cheveux blancs, je m'y connais tout de même un peu! Reprends tes esprits! Ne serait-ce qu'à la onzième heure: si ce qu'il a fait avec toi, c'est de « l'amitié »... et même... enfin, de l'amour, alors ce qu'il a fait avec cette garce, c'est quoi? Du sport? Tu n'as pas toute ta tête!...

MIHAELA. — Mais voyons... avec Daniela... ça a été... une malchance, quoi ! Vous savez pourtant bien comment elle est, Daniela ! Ou plutôt non... vous ne pouvez pas savoir...

MASTACAN. — Si, j'en sais assez ! J'en sais même trop !...

MIHAELA. — C'est Paul qui vous l'a dit ? *(Elle se tait brusquement, interdite par sa mine écœurée).*

MASTACAN. — Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas. En tout cas si ça ne te fait rien que ça recommence, cette malchance-là, alors...

MIHAELA. — Que ça recommence ? Mais ça ne peut plus recommencer !

MASTACAN. — C'est lui qui te l'a dit ?

MIHAELA. — Non... Mais je le sais...

MASTACAN. — Tu t'es fait tirer les cartes ?

MIHAELA. — Je le connais bien, Paul, depuis longtemps...

MASTACAN. — Moi, je suis son père... Mais je vois que je ne le connais pas encore.

MIHAELA. — Bien sûr que vous ne le connaissez pas... du moment que vous parlez comme vous le faites !

MASTACAN. — Ça, c'est le comble !... *(Un temps)* Et lui, le misérable, où est-il ? Appelle-le. Amène-le ici !... C'est moi qui m'en vais lui parler, ma petite. Tu n'en es pas capable, toi ! Je m'en vais lui passer un de ces savons, dont il me dira des nouvelles. Où est-il ?

MIHAELA. — Il est parti... A Roșioara...

MASTACAN. — Comment ça... « parti » ?

MIHAELA. — Oui... au chantier... vous savez... il travaille demain... il doit se lever de bonne heure...

MASTACAN. — Ah, c'est comme ça ! Il décampe de la maison... avec Dieu sait qui, il va Dieu sait où... il vient ici... il cause avec toi... avec sa mère... avec Andrei... avec Silvia... avec une garce comme Daniela... et moi, son père, il m'évite !

MIHAELA. — Il ne vous a pas évité... Il...

MASTACAN. — Si, il m'a évité !... Le misérable ! De mon temps,quand un garçon avait un ennui, quand il lui arrivait une tuile, c'est son père qu'il venait trouver en premier lieu... Après tout, je ne suis pas un monstre, tout de même, je suis encore capable de comprendre certaines choses. N'est-ce pas ? Et c'est peut-être bien pour lui, après tout, que je suis venu ici, pas pour... *(Geste vague).*

MIHAELA. — Mais il ne vous a pas évité... Il ne vous a pas évité du tout... Il vous... a... oublié...

MASTACAN, *recevant le coup de grâce.* — Hein ?

MIHAELA. — Je vous jure, il ne vous a pas évité. Il vous a oublié. Moi aussi je vous ai oublié... On vous a tous oublié... *(Elle ne comprend pas pourquoi il est comme anéanti. Sofia apparaît de la droite portant un panier de champignons. Elle aperçoit à terre une feuille de papier froissée et la ramasse).*

SOFIA. — Vous faisiez la causette ?... *(Déposant le panier)* J'étais allée chercher des brindilles... et je reviens avec des champignons. *(Dépliant la feuille de papier)* C'est Cujbă qui m'a entraînée... *(Elle jette un regard à Mastacan et à Mihaela)* On s'est disputés

par ici ? *(Elle n'insiste pas et se met à lire)* Andrei... Sava... *(A Mihaela)* C'est à Andrei; son extrait de naissance...

MIHAELA. — Je vais le lui porter ! *(Elle le prend, intriguée, prend une mine soucieuse, se met à courir et à crier d'une voix de fausset, tout en se retournant de temps en temps vers Mastacan, effondré)* Camarade Andrei ! Camarade Andrei !

MASTACAN, *désemparé et s'efforçant vainement de rester lui-même.* — Il paraît que ton fils t'a accordé une entrevue... Peut-être t'a-t-il dit, tout de même, où... son père pourrait le retrouver ?

SOFIA. — Au chantier... A Roșioara... Mais qu'est-ce qu'il y a ? Tu te sens mal ?

MASTACAN, *quelque chose en lui s'est effondré.* — Sofia ! *(Il s'approche d'elle)* Sofia !... S'il m'avait évité, passe encore ! Mais il ne m'a pas évité. *(Il lui prend la main, en quête d'un appui)* Il ne m'a pas évité, Sofia, tu m'entends, il m'a oublié, tout simplement... il a oublié que je suis, que j'existe... *(Un temps. Les échos d'une musique entraînante parviennent de la forêt)* Alors, ma vieille, qu'est-ce qu'on va faire à présent ?... *(Il s'éloigne de quelques pas)* Où est Andrei ? *(Criant)* Andrei !

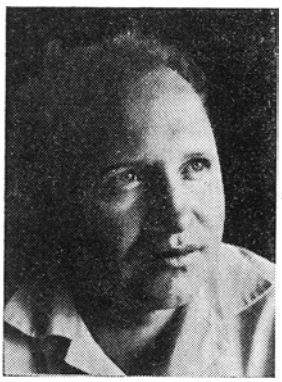
ANDREI, *de la forêt.* — Ohé !...

MASTACAN, *à Sofia.* — Il faut qu'on lui demande son avis, hein ?... Il faut que... *(Criant)* Andrei ! Viens un peu par ici ! *(Il part au-devant d'Andrei, emmenant Sofia avec lui).*

RIDEAU

IOAN GRIGORESCO

Là où le vent sent le pétrole...



Ioan Grigoresco, né à Ploieşti le 20 octobre 1930, appartient à la jeune génération de nos écrivains, œuvrant sur le vaste front de la littérature roumaine. Ses études secondaires achevées, il suivit les cours de l'Institut de Littérature « Maxime Gorki» à Moscou. Après un séjour à Varsovie en qualité de correspondant de l'Agence roumaine de presse *Agerpres*, Grigoresco fut nommé rédacteur en chef adjoint de la revue *Contemporanul*. Il est actuellement rédacteur en chef au centre de production cinématographique. Son premier livre, *Lettre de Moscou*, a paru en 1954, au temps où l'auteur était encore étudiant à Moscou. Il lui était inspiré par son admiration pour les réalisations sans précédent de l'U.R.S.S. et pour l'homme soviétique. Dans ce premier recueil de reportages, l'enthousiasme du journaliste n'était encore qu'insuffisamment étayé par sa transposition artistique des faits et des riches impressions recueillies par l'auteur pendant son séjour en Union Soviétique. Le reportage s'y dilue trop souvent en un lyrisme juvénile, les personnages manquent de relief, le paysage est évoqué en couleurs assez ternes, inexpressives. Les défauts de ce premier livre sont évités en bonne partie dans le suivant, *Le vaincu Terek*, notes d'un voyage en Transcaucasie, paru en 1956. Un an plus tard Ioan Grigoresco publie le recueil de nouvelles *Cinéma Madagascar* où il se révèle comme l'un des jeunes prosateurs roumains les mieux doués. Les récits réunis sous ce titre abordent des thèmes variés: lutte des communistes roumains dans la clandestinité *(l'Harmonica)*, aspects de la vie des travailleurs du pétrole de la vallée de la Prahova *(Le Puits du Roi, Béatrice No. 3, Les yeux du loup, En route vers la maison)* scènes de la vie d'autrefois dans les quartiers populaires des petites villes de province *(Cinéma Madagascar)* etc. Tout le livre atteste un talent remarquable. La tendance aux digressions littéraires superflues, le penchant pour un lyrisme facile dont étaient entachés les deux volumes antérieurs ont disparu; l'on constate chez l'écrivain un effort constant pour atteindre à la profondeur et à la sobriété. Près de cinq ans plus tard, Ioan Grigoresco offre au public deux autres volumes de reportages, *l'Obsession* et *l'Oiseau Phénix*, inspirés par la vie d'hier et d'aujourd'hui du peuple polonais et par la tragédie des millions d'hommes bestialement assassinés dans les camps de concentration hitlériens. L'idée centrale des deux livres est celle de l'invincibilité de l'homme. Ioan Grigoresco a l'esprit inventif, il sait éveiller et captiver l'intérêt du lecteur par une originale formule de reportage-narration qui comporte le fil conducteur d'une intrigue bien menée. Cet amalgame des procédés de la nouvelle et du reportage imprime une note à part tant aux récits littéraires qu'aux reportages de l'écrivain. C'est le cas, notamment, pour la nouvelle *Là où le vent sent le pétrole*, dont la lecture permettra de vérifier le bien-fondé de cette assertion. Les éléments qui tiennent du reportage y sont partout présents, et

le style laconique révèle à ceux-là même qui ne connaîtraient pas l'activité de reporter de Grigoresco, les préférences de l'écrivain pour une narration dépouillée des faits, sa prédilection constante pour le fait « tout chaud» encore, fraîchement détaché de la réalité.

Elle avait froid. Un froid intérieur pareil au frisson insinuant, subtil, du doute . . . Elle avait essayé de se faire illusion, se disant que c'était le froid du dehors, ce froid livide de l'hiver qui, à perte de vue, étendait sa cuirasse glacée sur les coteaux des champs de pétrole.

Par endroits les taches noires qui rompaient la blancheur de la neige fumaient, donnant l'illusion de collines de cendres sous lesquelles le feu couvait encore. Une forêt métallique de derricks avait remplacé les antiques bois de chênes, dont les feuilles mortes avaient disparu sous une croûte durcie de terre imbibée de pétrole. La voiture était chauffée, mais l'ingénieur qu'Ana accompagnait au cimetière de derricks de l'ancienne exploitation de Runcou Vechi faisait stopper à tout instant, et, chaque fois, ouvrait la portière ou baissait la glace pour parler aux hommes de quelque chantier, laissant entrer le froid de l'extérieur.

Alors Ana grelottait et s'enveloppait plus étroitement dans sa pelisse, mais ces peaux de mouton semblaient avoir perdu leurs qualités naturelles, n'offrant pas plus de défense qu'une feuille de papier. Elle n'osait se plaindre à l'ingénieur, car c'était à cause de lui qu'elle avait entrepris ce voyage. Il avait brusquement surgi dans l'existence d'Ana, tel un météore, en un de ces moments de rayonnement personnel et de réceptivité totale au milieu ambiant, où elle réussissait sans effort à captiver l'intérêt de tous et à se faire écouter.

Cela s'était passé six mois auparavant, dans un rapide qui sillonnait la vallée de la Prahova. Sur la route en lacet que leur auto gravissait en grondant sous l'effort, Ana revivait maintenant dans ses moindres détails l'atmosphère de ce jour-là. Elle était alors dans un compartiment de seconde où voyageait une équipe de jeunes ingénieurs frais émoulus de l'Institut des Mines et du Pétrole, qui rentraient d'un stage au nord du bassin pétrolier de la Prahova. L'homme (elle devait apprendre plus tard qu'il se nommait Andrei Rădulesco, ingénieur au trust de prospections et de forages pétroliers de Ploești) était monté à Băïcoï, et leur avait demandé la permission d'occuper l'unique place libre de leur compartiment. La conversation animée qui s'était engagée entre les collègues d'Ana languit d'abord quelques minutes, gênée par la présence du nouveau-venu, mais elle reprit bientôt, car celui-ci s'était sagement installé à sa place, gardant sur ses genoux son unique bagage, une serviette de cuir marron aux boucles brillantes, qu'il semblait préserver avec soin de tout choc imprévu.

Ana était radieuse. Elle avait réussi dans ses recherches sur les causes de la dégradation des couches pétrolifères dans les anciens puits ayant autrefois appartenu aux sociétés capitalistes, et expliquait avec brio à ses collègues le processus physique qui avait tari les nappes de pétrole.

— C'est simple comme bonjour ! proclamait-elle. Il faut qu'ici notre grand arc pétrolifère ferme la parenthèse. La Roumanie pétrolifère d'au-

jourd'hui s'est fort heureusement découverte d'elle-même au delà du *losange bogzien* (elle avait forgé ce terme après une lecture du *Monde du Pétrole* de Geo Bogza), entre Ploeşti, Gura Ocnitzei, Ceptura et Cîmpina. Aux sommets de ce losange on devrait planter des poteaux indicateurs avec le mot PASSÉ en lettres majuscules. Et ailleurs — au nord et à l'est, en Moldavie, à l'ouest, en Olténie subcarpatique, les poteaux porteraient le mot AVENIR. Je pense à l'étrange spectacle que le cimetière pétrolier de Buştenari offrirait à un œil capable de percer les ères géologiques; un cimetière de derricks au-dessus d'un autre cimetière, celui des gigantesques quadrupèdes préhistoriques dont les corps ont fourni les gisements . . .

L'ingénieur n'avait pas l'air d'écouter, ne marquant ni approbation ni désapprobation. La tête appuyée au dossier de la banquette, les yeux mi-clos, le regard vague, il semblait somnoler ou s'absorber dans quelque vision lointaine. C'était un homme d'une trentaine d'années, au visage allongé et pâle. Son beau profil au menton légèrement proéminent avait une expression sévère: il était rasé de frais et répandait autour de lui un léger parfum de lavande. L'homme portait un complet gris de bonne coupe, une chemise d'une blancheur immaculée et une cravate marron à rayures. Il avait pendu à un crochet son imperméable à boutons revêtus de cuir et sa casquette de gabardine sombre, couleur pétrole.

Pendant qu'elle pérorait, les yeux d'Ana s'étaient plusieurs fois arrêtés sur le visage du nouveau-venu. Si elle l'avait regardé plus attentivement, elle aurait constaté qu'en dépit des apparences l'homme suivait avec un vif intérêt la conversation de ses jeunes compagnons. Elle aurait remarqué aussi que, lorsqu'elle avait parlé du *losange bogzien* et du double cimetière — celui des mammifères préhistoriques et celui des derricks abandonnés de Buştenari — un sourire presque imperceptible avait effleuré le visage de l'inconnu et qu'une brève lueur, aiguë comme une lame, s'était allumée dans ses yeux à peine entr'ouverts, — des yeux où veillait une énergie latente qui ne devait se révéler pleinement qu'à celui qui pouvait surprendre leur regard vif et métallique, dissimulé pour l'instant sous les paupières.

Peu avant Bucarest, l'homme ouvrit sa serviette et en tira deux flacons carrés de laboratoire. Il les examina par transparence, à bout de bras, les agita, et attendit le retrait du liquide brun qui s'était déposé sur la paroi de verre dans l'espace vide sous le bouchon, après quoi, s'adressant à Ana sur un ton où la jeune fille sentit une légère ironie:

— Chère collègue, dit-il, ces flacons-là réfutent au moins deux de vos aphorismes; celui des poteaux indicateurs et celui du . . . losange bogzien, si j'ai bien retenu.

— C'est possible . . . mais permettez-moi de vous demander ce que vous avez là?

— Sentez . . . De plus près. Allez-y ! Soyez sans crainte, vous n'allez pas vous tacher . . . Ça sent quoi?

— Le pétrole . . . Vous permettez?

Ana lui prit des mains l'un des flacons et en laissa tomber une goutte sur le coin d'un journal, après quoi, du bout du doigt, elle étala la tache.

— Il est fameux ! Léger, volatile . . . Il doit avoir une forte teneur en benzènes ? De quel puits est-ce ?

— D'un de ces cimetières précisément, qui ne révèlent leur secret qu'aux yeux capables de percer les ères géologiques, comme vous dites . . . C'est bien ça ?

— Vous êtes ironique . . . Et moi qui vous croyais endormi ! A mon tour de vous taquiner ; à la façon dont vous teniez votre précieuse serviette j'ai cru qu'elle contenait le bilan de quelque entreprise : je vous prenais pour un comptable consciencieux qui passe les nuits penché sur ses chiffres . . . Et pourrait-on savoir d'où il vient, votre pétrole ? C'est un secret ?

— Nullement. D'autant moins (ceci à propos de ce que vous disiez tout à l'heure), que ces flacons-là prouvent que nous en savons plus long, nous autres, et que nous gérons mieux nos biens que les anciens patrons. Vous voyez là du pétrole brut de Runcou Vechi, provenant d'un puits envahi par le lierre et les ronces. Un cimetière des plus romantiques, comme vous voyez.

— De Runcou ? Mais . . . c'est que vous êtes sorcier alors ? J'ai passé trois mois là-bas !

— Je le sais.

— Vous m'avez vue ?

— Une fois, oui. Vous disiez des choses formidables, tout comme aujourd'hui.

— Dites, êtes-vous toujours aussi plein d'ironie ?

— D'habitude je n'en sais rien, mais je vous jure qu'en ce moment je ne veux être ni ironique, ni même sorcier.

— Vous êtes sans doute ingénieur. J'aurais dû m'en douter.

— C'est exact, ou pour être tout à fait précis, l'opposé des fossoyeurs de sondes. Ma spécialité est de remettre en service les anciens puits de pétrole et, pour cela, de fouiller les cimetières géologiques, comme vous dites.

— Je vous avoue que moi, j'aimerais mieux explorer des terrains inconnus, où personne ne s'attend à trouver quelque chose . . . Oui, créer des chantiers, savoir que derrière moi des villes surgiront de terre et repartir sans cesse à la recherche de nouveaux gisements . . .

— La réalité est moins romanesque . . . Mais non, je ne voudrais pas couper votre élan. Quand retournez-vous au chantier ?

— A Runcou ? Je ne peux pas le savoir : on m'enverra peut-être ailleurs. Je vous dirai même franchement que je préfère la Moldavie ou l'Olténie, bien que dans la vallée de la Prahova on ait l'avantage d'être près de Bucarest.

— C'est vrai . . . Tenez, nous y sommes déjà. Le temps a vite passé. Mon flacon, s'il vous plaît ! Ça me donne des émotions de vous le voir tenir ainsi. Il suffirait que le mécanicien freine un peu brusquement . . . Pensez donc ! c'est le premier pétrole extrait d'un puits de Runcou Vechi, après une interruption de trente ans !

— Et vous trouvez ça plus romanesque?

— Pas du tout. Enfin, d'une certaine manière, oui . . . Ce qui compte, c'est qu'il est là ! conclut l'ingénieur en faisant cliqueter la fermeture de sa serviette.

Ils s'étaient séparés sur le quai, comme deux étrangers, après quelques paroles banales.

Plus tard, Ana comprit que l'homme rencontré dans le train la préoccupait plus qu'une connaissance accidentelle. Elle reconnaissait en son for intérieur qu'elle s'était hasardée ce jour-là dans des assertions aisément réfutables et, bien qu'elle n'en eût rien laissé paraître, son élan oratoire avait été tranché net par l'intervention de cet homme, avec ses flacons qu'il portait sans doute à quelque personnage important de Bucarest. Loin de s'effacer de la mémoire d'Ana, submergées par les événements de la vie quotidienne, l'image et les paroles de l'ingénieur y persistaient obstinément.

Lorsque, six mois plus tard, ils se rencontrèrent pour la seconde fois, l'ingénieur dut faire un effort de mémoire pour situer Ana dans ses souvenirs, se rappelant l'avoir déjà rencontrée, sans toutefois pouvoir préciser dans quelles circonstances.

Ce jour-là, Andrei Rădulesco était venu demander au chef du laboratoire de carottage radioactif de mettre à sa disposition un spécialiste et une installation détectrice pour reconnaître l'état de certaines couches où l'on avait autrefois foré un puits, depuis longtemps tari.

Ana fut désignée et, agréablement surprise de cette rencontre, la jeune fille accepta de partir sur-le-champ.

Dans la voiture qui les emmenait vers l'extrême limite de Runcou où se trouvait le puits abandonné depuis quelque dizaines d'années que l'ingénieur tentait de faire revivre, Ana se sentait incapable de lier conversation avec son compagnon. Elle était transie de froid, énervée par la monotonie de la route qui serpentait sans fin entre de vieux derricks, autour desquels la neige était maculée de boue et de pétrole et, comme l'ingénieur ne lui prêtait pas la moindre attention, elle se sentait insignifiante et inutile. Il était assis sur le siège de devant et Ana n'entrevoyait son profil que lorsque son compagnon tournait la tête pour parler au chauffeur. C'était le même profil énergique avec, pourtant, une flamme plus vive dans le regard. Il n'était pas rasé, et les piquants d'une barbe d'un jour hérissaient le menton volontaire. Ana essayait vainement de deviner le caractère de cet homme. Etait-ce un impulsif? Etait-il capable de tendresse? Elle l'imaginait tour à tour avec chacun de ces traits de caractère, mais tous deux s'adaptaient mal au personnage qui apparaissait ainsi incomplet, étranger à l'homme qu'elle avait connu dans le wagon de chemin de fer avec son fin sourire ironique, et ce regard étincelant dans la fente des paupières.

Elle fut sur le point de lui demander quelque chose, n'importe quoi, uniquement pour rompre ce silence obsédant, aussi obsédant que le grondement de la voiture aux prises avec le verglas et que le cliquetis des chaînes antidérapantes fixées aux pneus arrière, mais, comme elle allait parler, l'ingénieur fit stopper une fois de plus et, ouvrant la portière,

interpella un homme qui non loin d'eux s'affairait au pied d'un derrick.

— Hé ! camarade Victor ! Victor ! Vous m'entendez? Et ces tiges? Sont-elles parties pour Runcou?

— Elles sont parties hier soir, camarade ingénieur, répondit l'homme.

La voiture démarra, labourant de ses chaînes la boue gelée.

Bientôt un autre puits apparut sur le bord de la route et Ana vit la main de l'ingénieur se poser sur le bras du chauffeur, qui aussitôt freina.

Ana ferma les yeux. Encore la neige ! encore le froid, le froid qui s'engouffrait par la portière ouverte ! Grelottante, elle entendit l'ingénieur appeler;

— Holà ! Y a-t-il quelqu'un?

— Salut, camarade ingénieur !

— Bonjour, Trofin ! Avez-vous vu passer les camions du carottage radioactif?

— Il y a bien une heure qu'ils ont passé.

Ils repartirent. Ana se sentait incapable de protester. Ce froid glacial, tranchant, qui l'envahissait de plus en plus la plongeait dans une étrange somnolence. Au bout de quelques centaines de mètres, l'ingénieur se retourna et, par-dessus le dossier, lui serra le bras avec force:

— Avez-vous entendu, camarade Ana? Ils ont déjà commencé, là-haut. Avec « l'œil atomique » nous percerons le cimetière géologique et nous verrons quelle sorte de mammouths s'y cachent. Pourrez-vous déchiffrer les signaux sur place?

— Si ma mémoire n'est pas gelée, je pense que oui... Je n'ai encore jamais eu l'occasion de le faire ainsi, directement, et d'ailleurs je ne me fie qu'aux calculs concrets et au déchiffrage du laboratoire. Mais, puisque vous êtes tellement impatient, j'essaierai...

— Je brûle d'impatience, croyez-le ! Pas vous?

Ana ne répondit pas, et ils ne se parlèrent plus pendant le reste du trajet.

Près du derrick tous les regards étaient fixés sur un homme au torse d'haltérophile, vêtu d'un pantalon rembourré et d'une veste fourrée: il était nu-tête et des mèches de cheveux roux collaient à son front humide de sueur. L'homme portait d'épais gants de caoutchouc, sous lesquels on devinait des mains larges et puissantes. Avec autant de soins que s'il se fût agi d'une bombe prête à exploser, il transportait un tube d'aluminium étincelant de près de deux mètres de long, muni d'un câble de caoutchouc qui, tel un reptile sombre, serpentait derrière lui jusqu'au camion du carottage radioactif. L'homme avançait avec circonspection en tâtonnant le sol du pied, attentif à ne pas glisser ou trébucher. Il arriva ainsi à l'orifice du vieux puits délabré, préparé en vue du « traitement radioactif» et, avec l'aide de ses coéquipiers, fixa le tube au crochet qui pendait au-dessus de l'ouverture. Il retenait son haleine, comme s'il craignait de voir s'envoler un papillon posé sur sa grosse main. Quand tout fut prêt et qu'avec des mouvements caressants il eut arrêté le balancement du tube, il respira profondément et leva le bras pour annoncer qu'on pouvait commencer.

Ça y est !... En avant le treuil ! cria par la portière du camion un jeune garçon au long cou maigre entortillé dans un cache-nez de laine grise aux multiples tours.

Entre-temps quelques-uns des hommes rassemblés autour du puits s'étaient rapprochés d'Ana et, sous différents prétextes, s'affairaient dans son voisinage. Agés pour la plupart de moins de trente ans, c'étaient les sondeurs d'une brigade d'intervention, que leur travail appelait tantôt ci, tantôt là. Ils portaient des vêtements graisseux, noircis par le pétrole, des bonnets fourrés dont les oreillons leur pendaient sur les joues et des gants en loques. L'un d'eux, en passant près d'Ana, la toisa avec un sourire canaille en fredonnant une rengaine à la mode. Ana feignit de ne pas remarquer le regard insolent du gars.

Dans tout ce va-et-vient autour du puits mort, que l'on avait nettoyé, dont on avait désobstrué le tubing et abondamment graissé la tuyauterie, la jeune fille sentait disparaître peu à peu le froid intérieur qui l'avait envahie. Elle voyait Andrei s'agiter, courant de l'un à l'autre, contrôlant le déroulement du câble à l'intérieur du puits et interrogeant le garçon au cou fluet sur la profondeur atteinte par la sonde radioactive.

— 1.200 mètres, camarade ingénieur... 1.280 mètres... 1.300... 1.540 ! on approche du fond...

— Freine le treuil, mon vieux ! Je t'ai dit d'aller le plus lentement possible au-dessous de 1.500 ! cria Andrei au chauffeur du second camion, où était installée la gigantesque bobine avec son câble d'acier. Stoppez à 1.590 !

Le grondement du moteur, embrayé en première vitesse, se fit plus pesant. Le câble s'enfonçait dans l'ouverture du puits, dévidé par la bobine de fer qui tournait lentement. Ana monta dans le camion aux appareils enregistreurs — celui du garçon au long cou — et, dans la cabine, s'installa sur un tabouret métallique devant l'oscillographe. Andrei la rejoignit aussitôt et, debout derrière elle, lui posa la main sur l'épaule:

— Tout est prêt. Nous pouvons commencer.

La jeune fille tourna la tête et leva les yeux vers lui. Elle vit son visage tourmenté et son regard impatient, en même temps qu'elle sentait la chaleur de la main qui lui étreignait l'épaule. Un frisson chaud la parcourut — le premier de la journée — et, sans savoir pourquoi, elle sourit. Andrei continuait à la dévisager tandis que le jeune homme au cou fluet manœuvrait avec un cliquetis métallique les boutons du tableau de commande. Devant Ana, l'écran rond de l'oscillographe s'éclaira, avec, en son milieu, une ligne brisée de couleur verte qui tremblotait en un zigzag continuel.

— On commence? demanda Andrei.

Au timbre de sa voix Ana comprit que cet homme comptait sur elle, qu'il attendait d'elle une réponse de nature à justifier tous les efforts qu'il se donnait depuis pas mal de temps. S'il avait tenu à l'emmener sur le chantier c'était — elle s'en rendait compte — pour connaître quelques heures plus tôt le résultat si longtemps attendu.

Sans répondre, Ana se retourna avec calme vers l'écran et déclencha sans se presser l'appareil enregistreur des signaux émis par la sonde

radioactive pendant son retour vers la surface. Ceci fait, elle pressa le bouton du klaxon pour signaliser la remontée.

Dehors, le câble noir tendu entre le puits et le second camion commença à surgir du puits pour s'enrouler lentement autour du treuil. Les gens s'étaient rassemblés dans une attente silencieuse près du camion d'Ana.

L'homme qui avait transporté le tube d'aluminium et qui dépassait les autres d'une coudée, s'efforçait d'apercevoir par-dessus les têtes l'écran lumineux. Un vieux contremaître du nom de Gavrilă (Ana avait entendu les hommes l'appeler ainsi) se tenait près du puits avec trois jeunes ouvriers de son équipe, chargés de surveiller l'opération.

Andrei, toujours debout derrière Ana, était obligé de pencher la tête pour ne pas heurter le plafond de la cabine. Les minutes s'écoulaient. Les zigzags de la ligne verte qui tremblotait sur l'écran de l'oscillographe changeaient sans cesse de forme et de place, les signaux s'inscrivant en même temps sur un rouleau de papier blanc gradué qui tournait lentement

au-dessous de l'écran. On n'entendait que le ronflement du moteur au dehors et le cliquetis ininterrompu des appareils d'enregistrement.

La ligne verte ayant soudain changé d'aspect, Andrei se pencha par-dessus l'épaule d'Ana. Souriant, gênée par sa précipitation, la jeune fille déchiffra le diagramme mouvant:

— Non... ce n'est pas du pétrole... Ce sont les signaux caractéristiques des radiations gamma de la marne avec de faibles traces de gaz.

Ayant levé les yeux vers Andrei, elle lui vit ce regard méchant et déçu qui l'avait déjà glacée en route lorsque, peu après leur départ de Ploeşti, elle lui avait déclaré qu'elle ne se fiait qu'aux calculs de laboratoire.

Pendant quelque temps les signaux demeurèrent inchangés, puis de nouveau Ana sentit qu'Andrei se penchait vers l'écran. Elle se crut obligée d'expliquer et dit d'une voix sans timbre:

— Du sable...

Nouveau silence. La sonde radioactive explorait lentement le puits à une profondeur de 1.500 mètres et transmettait au camion les investigations de ce que les gens appelaient romantiquement l'« œil atomique».

A côté d'Andrei, Ana suivait les signaux verts du petit écran, dont le tremblotement lui semblait traduire l'inquiétude de l'homme qui avait sacrifié des jours et des nuits sans nombre à ce puits, mort depuis tant d'années. Elle essayait d'expliquer par cette préoccupation majeure et absorbante la rudesse et l'indifférence qu'il lui avait témoignées ce matin.

— De la marne... traduisit-elle machinalement, comme Andrei se penchait encore par-dessus son épaule.

Elle tourna la tête et vit son visage crispé d'impatience. Mais aussitôt une main pesante lui étreignit l'épaule, la forçant de se retourner face à l'écran où apparaissaient maintenant les signaux caractéristiques d'une couche de sel qui, à un millier de mètres sous terre, formait une masse compacte pareille à une cuirasse blanche.

— Sulfate de sodium ! annonça-t-elle, machinalement.

— Ça, je le sais aussi, fit Andrei sur un ton qui semblait sous-entendre: « ce n'est pas pour ça que je t'ai amenée ici».

Elle se tut, mortifiée, se faisant toute petite sous sa pelisse et ne quitta plus des yeux l'écran. Derrière elle, dehors, les gens causaient et, tout en suivant les signaux lumineux, elle écoutait involontairement leur conversation.

— Pas du tout, mon garçon ! disait le contremaître Gavrilă, qui avait quitté le puits pour rejoindre les autres. Tu penses si je connais l'affaire ! Ça se passait vers 1920, juste au moment où je partais pour le service... Je suis du pays, vous savez bien. Ce terrain-là appartenait à un certain Tzoncou. Quelle fortune on a fait là ! Ma parole !

— Avec ce magot-là dans son enclos, il n'a pas dû mourir pauvre, je suppose?

Ana reconnut la voix de Stan, leur chauffeur, qui s'était approché du groupe.

— C'est ce qui te trompe ! répliqua Gavrilă. Vers 1920 il a concessionné ce bout de terre à un Grec — un certain Margulis — qui lui a

versé mille lei et lui a signé un papier où il s'engageait à lui payer, chaque fois qu'il trouverait du pétrole, une redevance de mille deux cents *vedre* [1]) de pétrole par an pour chaque puits.

— Et il en a trouvé, du pétrole? s'enquit Stan.

— Non... Mais attends voir. Au bout de trois ans ce Margulis a sous-loué le terrain de Tzoncou à un commerçant de Cîmpina pour cinq mille lei et mille cinq cents *vedre* pour chaque puits qu'il forerait.

— Et il a trouvé du pétrole, celui-là?

— Non plus. Il a fait tellement de trous qu'à la fin il s'est ruiné. Alors le Grec est venu le trouver et lui a proposé de « reconcessionner » le terrain — à lui, Margulis, vous comprenez?

— Sacré Grec! s'émerveilla Stan. En voilà un qui s'y entendait à faire de l'argent avec rien!

— Attends un peu, ce n'est pas encore fini. Au bout de deux ans, une société allemande, la *Steaua Romînă* s'est mise à acquérir à tour de bras les terres de la région. Alors le Grec, convaincu à la fin que le terrain de Tzoncou était aussi stérile que du sable sec, a sous-loué la concession une dernière fois, pour deux mille lei sans aucune redevance. Les Allemands lui avaient dit qu'ils ne songeaient même pas à chercher du pétrole de ce côté et qu'ils n'avaient besoin de ce terrain que pour y faire passer une route vers d'autres puits.

— Je parie que la *Steaua* en a trouvé, du pétrole!

— Comment le sais-tu?

— Ben! Y a qu'à voir le puits!

— Tu l'as dit! Sur les cinq arpents sous-loués par le Grec, onze puits ont fait éruption l'un après l'autre, et le plus pauvre donnait dans les cent-cinquante mille *vedre* par jour!

— Et qu'est-ce qu'il a fait Margulis, qui s'était engagé à payer à Tzoncou une redevance sur le pétrole « éventuel »?

— Que pouvait-il faire? Il s'est pendu.

— Tiens, tiens! Comme qui dirait, un puits qui a des morts dans sa famille...

— Oui, fiston. Et pourquoi pas? Chaque vieux puits ici a ses morts.

Ana ne put s'abstenir de se retourner vers les gens qui devisaient au dehors. Devinant sa pensée, Andrei railla;

— Ça, c'est une autre sorte de cimetière, qui n'a rien à voir avec les ères géologiques.

Et, prenant Ana par les épaules, il la tourna presque de force vers l'écran.

— Toujours du sulfate de sodium... oui, vous le savez, j'ai compris — dit-elle avec un sourire glacial, tout en simulant une attention exagérée.

— Et ceci? demanda Andrei au bout d'un instant sur un ton conciliant.

— De l'eau.

— Tenez! s'écria-t-il soudain. L'intensité des radiations augmente. C'est... Hein? qu'en pensez-vous?

— Ça se pourrait...

---

[1]) *Vadra*, pl. *vedre:* ancienne mesure de capacité équivalant à environ 15 litres.

— Du pétrole !... Vous en êtes sûre ?

— J'ai dit: ça se pourrait. Le laboratoire...

Andrei ne la laissa pas achever.

— Alors c'en est sûrement !

— Stoppez le treuil ! commanda Ana au garçon au cou mince, tout en rythmant le signal d'arrêt sur le bouton du klaxon.

— Stoppez le treuil !

— Stoppez le treuil ! lança l'autre par la portière au chauffeur du second camion.

— Cinquante mètres plus bas !

— Cinquante mètres plus bas !

— Stop ! Remontez doucement.

— Remontez doucement !

— Voyez ! les signaux se répètent, c'est clair ! fit Andrei, qui s'était approché au point que son visage touchait presque celui d'Ana, tout rose de froid et d'émotion.

Elle désirait tellement prolonger cet instant que, sans s'en rendre compte, elle approuva résolument.

— Du pétrole ! du pétrole ! jubila Andrei, étreignant les épaules d'Ana et martelant des pieds le plancher du camion.

Les gens qui attendaient dehors firent irruption dans la cabine et, se bousculant, essayèrent d'apercevoir quelque chose sur le petit écran lumineux.

— Où voient-ils du pétrole ? demanda l'un d'eux, perplexe, en jouant des coudes pour s'approcher du tabouret où Ana avait grand-peine à se maintenir.

Personne ne prit la peine de répondre. Andrei trépignait de joie, le camion oscillait sur ses ressorts, tandis qu'Ana essayait vainement de tempérer l'enthousiasme de l'ingénieur.

— Je vous en prie ! Vous empêchez mon enregistrement ! On dirait un enfant...

— Ce que je l'ai attendu, cet instant ! Je savais bien ce qu'il y avait là-dedans ! Voyez l'épaisseur de cette couche que nous sommes en train de traverser !

Les hommes jubilaient bruyamment. Ana les entendait sauter l'un après l'autre du camion, tandis que Gavril s'exclamait:

— Bon Dieu ! Si Margulis pouvait voir quel terrain il a laissé lui échapper, il se pendrait pour la seconde fois !

Un quart d'heure plus tard, lorsque la sonde radioactive eut dépassé les couches inconnues, Andrei arracha le rouleau de l'appareil enregistreur et se précipita dehors. Surprise, Ana se leva vivement pour l'avertir que le sondage n'était pas achevé, mais elle comprit la raison de son geste insolite en le voyant parler avec animation au chauffeur Stan:

— A toute vitesse, vous entendez ? Et qu'ils me téléphonent chez moi dès qu'ils auront fini de déchiffrer. Dis-leur au laboratoire que si je n'ai pas le résultat d'urgence, je viendrai les secouer !

— Mais comment ferez-vous pour rentrer, camarade ingénieur ? Il vaudrait peut-être mieux que je vous attende ?

— Non ! Nous en avons encore pour plus d'une heure et le déchiffrage du diagramme ne souffre aucun retard. Allez ! On se débrouillera. Dites-leur surtout de faire vite !

...Ils repartirent deux heures plus tard sur une jeep couverte à demi par une vieille bâche, dont les bords battaient au vent telles des ailes rognées. La bise qui soufflait avec violence leur fouettait le visage d'un tourbillon d'aiguilles glacées, mais Ana sentait moins le froid que dans la limousine confortable et chauffée qui les avait amenés.

— Et ce fameux « passé », où le mettra-t-on ? lui demanda Andrei quand ils eurent laissé derrière eux le chantier abandonné.

— Quel passé ? fit-elle.

— Ne parliez-vous pas, un jour, de certains poteaux indicateurs qu'il faudrait installer par ici ?

— Vous vous souvenez encore de ces sottises ?

— C'est que vous les énonciez comme des vérités terrifiantes. Vous étiez délicieuse ! J'évitais de vous regarder, de peur de vous intimider et de perdre la suite. C'est bien ce qui serait arrivé ?

— C'est possible, je ne sais plus. J'ai froid.

— Nous n'en avons plus pour longtemps. Dites... je tiens beaucoup à ce que vous ne me gardiez pas rancune.

— Et pourquoi donc ?

— Je me suis mal conduit ce matin.

— Vous le reconnaissez ?

— Je n'ai encore rien reconnu, je constatais simplement ; je me suis conduit comme un goujat. Mais, croyez-moi, j'avais la tête ailleurs, vous savez où...

— Et vous avez changé depuis ?

— Je crains de ne pas y réussir... Après toutes ces émotions je ne sens plus le froid...

— Moi non plus. J'ai bien moins froid que ce matin.

— Permettez-moi de serrer ce cache-nez autour de votre cou. Je ne voudrais pas que vous preniez froid par ma faute.

— Merci. . je suis mieux. Il ne faut pas croire que je me suis sentie obligée de venir sur le chantier. J'étais curieuse tout simplement.

— Venez donc plus près, vous serez mieux abritée. Là... Et relevez bien votre col.

Ana s'était blottie contre Andrei qui, non sans gaucherie, lui avait passé le bras autour des épaules. Elle sentait la chaleur de son corps et respirait l'odeur d'essence dont était imprégnée sa canadienne et, bien qu'elle n'eût guère vu cet homme que quelques heures en tout et pour tout, il lui semblait le connaître depuis toujours.

— J'ai chez moi un citronnier... dit Andrei.

— Un citronnier ? s'étonna-t-elle.

Cette confidence inattendue jurait singulièrement avec l'idée qu'elle se faisait de la vie intime d'Andrei et de son intérieur.

— Mais oui, un citronnier... assez grand déjà, et qui porte même un fruit mûr. C'est ma mère qui l'a fait pousser, elle avait planté un petit

pépin, et je le garde en souvenir d'elle. J'ai peur qu'il ait froid. Et vous, vous n'avez pas froid, dites?

— Plus du tout maintenant. Et votre citronnier ne gèlera pas non plus, j'espère. Pourquoi êtes-vous ainsi?

— Comment donc?

— Tout autre qu'en venant. Ce matin je vous détestais.

— Plus maintenant?

— Vous êtes bizarre, je ne vous comprends pas.

— C'est que j'ai réussi ! Est-ce donc si difficile à comprendre?

— Bon ! Mais pas plus tard que ce matin...

— Je ne savais encore rien, ce matin. J'étais incapable de parler à qui que ce soit, je ne me rendais même pas compte de ce que je faisais. Toutes mes pensées étaient là-bas.

— Elles n'y sont plus maintenant?

— Oh, si ! mais je me sens comme après une victoire.

— Et... avez-vous beaucoup de victoires à votre actif?

— J'ai subi des défaites aussi, mais dans ce cas-là je ne suis pas intéressant du tout.

— Vous vous jugez intéressant, en ce moment?

— Je vous dirai que ça m'est bien égal. Ce qui compte, c'est qu'en de pareils instants tout prend soudain de l'intérêt pour moi.

Lorsqu'ils arrivèrent en bas, au nouveau chantier, il faisait déjà nuit. La neige ne tombait plus. Autour d'eux la forêt de derricks qui couvrait les pentes et descendait jusqu'au fond des vallées avait allumé ses milliers de lumières. Devant le bureau de l'ingénieur en chef, le chauffeur Stan les attendait avec sa voiture.

— J'allais justement repartir pour Runcou.

— Pourquoi êtes-vous revenu de Ploeşti?

— Je ne savais pas si vous aviez trouvé une auto pour rentrer.

— Avez-vous remis le diagramme au laboratoire?

— Oui.

— Vous leur avez tout expliqué?...

— Ils m'ont dit qu'ils auraient le résultat dans cinq ou six heures.

— Bon, rentrons. En route !

Ils montèrent, et cette fois Andrei, au lieu de s'installer près du chauffeur, prit place près d'Ana.

A la sortie du chantier, comme ils débouchaient sur la route goudronnée, Andrei se pencha vers Ana et lui chuchota à l'oreille;

— Vous êtes un trésor !

— Vous vous moquez de moi?

— Je vous admire !

— Vous dites ça comme si vous veniez de découvrir la vie...

— Je la découvre après chaque victoire !

— Et après une défaite?

— Alors je lui en veux. Nous avons réussi là-haut, n'est-ce pas? Je connais bien les indices du pétrole, et pas seulement ceux que l'on voit sur l'écran de l'oscillographe: il y en a d'autres plus subtiles, plus

mystérieux. Je devine toujours où le vent sent le pétrole. On dirait bien que cette fois encore je suis tombé juste, hein?

— Je regretterais qu'il n'en soit pas ainsi, parce que... parce que vous êtes un tout autre homme à présent.

— En effet, je me sens tout autre. Pas toi? Excusez-moi, je vous tutoie! Vous ne vous sentez pas tout autre, vous?

— Je vous permets de me tutoyer quand vous êtes comme en ce moment.

— Je pourrais l'être tous les jours... avec toi!

— Rien qu'avec moi? J'en doute.

— Comment tu en doutes!

— Tu as aussi besoin de moments comme ceux d'aujourd'hui, là-haut, lorsque tu trépignais de joie devant l'écran.

— Tu as peut-être raison... Mais ne pourrions-nous pas les vivre ensemble?

— Tu crois? je crains d'être jalouse. Tant que tu n'étais qu'avec moi tu t'es montré indifférent et grognon. Après la réussite, comme tu dis, tu es tout autre... plus réussi, mettons. Je t'envie, tu es plein de courage... Comment pourrais-je t'offrir chaque jour une joie de ce genre? Je serais jalouse de toutes tes joies passées. Ou bien est-ce la première, aujourd'hui?

— J'en ai eu d'autres.

— Quand?

— Je ne te connaissais pas encore. Ou plutôt... en voici une dont tu dois te souvenir, puisque c'était le jour où nous nous sommes rencontrés dans le train; je transportais, dans deux flacons de laboratoire, le premier pétrole de Runcou!

— Et comment consommais-tu tes joies en ce temps-là?

— Tout seul. Ou, qui sait, avec toi peut-être? Je te connaissais sans te connaître et j'étais heureux pour nous deux.

— Comme dans ces parties d'échecs à un, où c'est le même qui joue pour les deux partenaires? De cette façon il y a toujours un accord parfait. Pas mal!...

— En ce qui te concerne ce n'était même pas mal du tout. Tu te grisais de tes propres paroles: je vois encore tes collègues qui t'écoutaient bouche bée...

— Ne sois pas méchant. Dis-moi plutôt ce que tu faisais alors, dans cette période de victoires solitaires, si tu me permets de la nommer ainsi.

—« Période des victoires solitaires», « losange bogzien» ... je vois que tu aimes classer les choses par catégories. Ce que je faisais? Je chantais!

— Et tu voudrais qu'on chante ensemble? Je te préviens que je n'ai pas de voix.

— Ce n'est pas indispensable.

— Par contre j'ai de l'oreille, et c'est une catastrophe, parce que je n'ose pas ouvrir la bouche.

— A dire vrai je n'ai ni l'une ni l'autre, et pourtant j'adore chanter. Je ne me soucie de personne, et si par impossible quelque chose m'en

empêche, eh bien ! je chante intérieurement. Veux-tu qu'on essaie tous les deux ?

— Qu'est-ce qu'on chantera ?

— Aucune importance. Chacun peut choisir ce qu'il veut, puisqu'on ne s'entend pas.

— C'est justement ce que je regrette.

— On tâchera de deviner ensuite, si tu veux.

Quelques minutes encore s'écoulèrent en silence. On n'entendait plus que le ronflement du moteur et le crissement des roues sur la route recouverte d'une couche de neige durcie. Ana contemplait le profil de l'homme assis près d'elle et n'arrivait pas à fixer sa pensée. Elle aimait à le voir ainsi, calé sur les coussins de la voiture, la nuque appuyée au dossier, les yeux mi-clos. Elle ne discernait ses traits que lorsqu'ils croisaient une autre voiture dont les phares illuminaient la route et l'intérieur de leur auto. Alors, dans l'éblouissante clarté reflétée par la blancheur de la neige elle distinguait nettement tous les détails de ce visage, s'étonnant de lui trouver chaque fois une expression différente, et les minutes s'égrenaient ainsi dans un silence apaisant et qui n'avait plus rien d'oppressant.

Bientôt le chantier de Băicoï déploya sur leur gauche son paysage frémissant d'activité, et Andrei se pencha pour mieux voir. A la clarté des phares d'un tracteur qui avançait lentement sur la route, jetant sur la blancheur neigeuse des faisceaux lumineux, Ana surprit le regard d'Andrei filtrant entre les paupières. Un regard vif, éveillé, tranchant, comme une lame d'acier au reflet bleuâtre. Et elle comprit que jamais, en aucune circonstance, cet homme ne se départait de sa lucidité, que surtout dans ce monde où l'air même était imprégné de l'âpre odeur du pétrole, il demeurait constamment en éveil et réceptif. Ana eut peur. De nouveau elle se sentit transie et, frissonnante, se pressa contre Andrei.

— Tu chantes toujours ? lui demanda-t-il.

— Non . . . Et toi ?

— Moi non plus. Eh bien ! qu'est-ce que tu as chanté ?

— Rien. Je te regardais.

— Et moi je me demandais ce que tu me répondrais si je te proposais de venir chez moi.

— Et quand tu as deviné ma réponse, tu as sans doute renoncé à m'interroger ?

— Au contraire, je me suis occupé à préparer mon argumentation.

— Des arguments irréfutables, je suppose ?

— Primo : tu pourras cueillir toi-même ton citron.

— Ce n'est pas un argument. A moins qu'il ne s'agisse de la dernière récolte ?

— Secundo : il faut que nous fêtions notre succès.

— En ce cas je te souhaite bon amusement.

— Rien qu'une petite heure, en attendant la réponse du laboratoire !

— Pourquoi n'irait-on pas directement au laboratoire ?

— C'est une idée. . . Alors, après ?

— Ce sera trop tard . . .

— Ce n'est donc pas un refus catégorique. Il me reste à obtenir qu'ils se dépêchent au labo.

— Je préfère avant. Le temps de cueillir mon citron et je file. D'accord?

Ils entraient dans Ploiești. Lorsqu'ils furent au cœur de la ville, Andrei dit quelques mots au chauffeur, qui arrêta devant un magasin d'alimentation.

— Un petit instant s'il te plaît . . . j'ai à organiser le côté technique de notre festin. Ne la laissez pas se sauver, Stan, vous m'entendez?

Ces derniers mots réveillèrent les pensées de la jeune fille. Elle s'étonna elle-même de la promptitude avec laquelle elle avait accepté d'aller chez Andrei.

Restée seule avec Stan elle entendit le chauffeur marmonner quelque chose et, devinant qu'il voulait bavarder, l'interrogea.

— Je disais que mon canasson n'a pas rechigné à la besogne aujourd'hui, camarade Ana. Et par quels chemins, vous vous rendez compte ! Y a pas à dire, on a eu une sacrée veine. Vous avez vu comme il était content, hein? Je ne parle pas de la bagnole, parce qu'elle a eu plus de peine que de plaisir, elle . . . Avec elle c'est moins compliqué; suffit de soulever le capot pour qu'elle vous montre ses tripes, et vous voyez du premier coup la vis qu'il faut serrer ou relâcher . . .

Il médita un instant et reprit;

— J'ai une fille à peu près de votre âge. Je serais bien content qu'elle trouve un homme tout d'une pièce, le cœur sur la main. On a souvent roulé ensemble lui et moi . . . Seulement voilà ! on ne sait pas toujours éviter à temps le clou qui vous guette sur la route.

Inquiète de ces propos décousus, Ana demanda;

— Est-ce de la voiture que vous parlez, camarade Stan, ou bien? . . .

— Comment vous dire, camarade Ana? Depuis trois ans qu'on se connaît, j'ai pu me rendre compte . . .

Les hésitations du chauffeur, qu'elle interprétait d'une certaine façon, alarmèrent Ana. Elle fut un instant tentée de descendre et de s'enfuir, de chercher une cachette où personne ne pût la découvrir et qu'elle ne quitterait que pour reprendre son existence au point où elle l'avait laissée ce matin avant leur départ. Elle allait mettre son projet à exécution, quand Andrei reparut, les bras encombrés d'une multitude de paquets qu'il déposa sur les coussins de la voiture. Il choisit dans le tas une bouteille enveloppée de papier et la tendit au chauffeur.

— Ça c'est pour vous, camarade Stan. De l'extra-vieille de Pitești . . . Bien chaude, avec du sucre et du serpolet, ça fait du bien par un temps pareil. Et maintenant vous allez nous conduire à la maison.

Andrei était monté tout en parlant et avait pris place près d'Ana. Il avait l'air préoccupé d'un homme qui, ayant préparé une entreprise importante, attend quelque heureuse inspiration pour engager l'action. Ana se rendait compte qu'il était maître de la situation et se sentait désarmée et incapable de protester. Elle essaya néanmoins de se ressaisir.

— Je t'en prie . . . il vaudrait mieux . . .

Mais déjà la voiture avait démarré.

Andrei caressait la main qu'elle avait laissé retomber sur ses genoux et se pencha tendrement vers elle:

— Je t'en supplie ! C'est un mot que je ne dis pas souvent. Tiens, elles aussi elles t'implorent...

Entr'ouvrant sa canadienne, il en tira un petit bouquet de violettes. Ana ne desserra pas la main sur laquelle Andrei avait posé le bouquet. Mais de son autre main elle le couvrit comme pour le protéger contre le froid, puis le porta à ses lèvres et en respira le suave parfum.

— Je disais bien que tu étais sorcier...

— Je proteste. Ce n'est pas moi le sorcier, c'est l'architecte qui a prévu une sortie latérale, près de la boutique d'un fleuriste.

Côte à côte ils montèrent en silence à l'appartement d'Andrei, au second étage d'un grand immeuble aux fenêtres brillamment éclairées. Andrei marchait à pas feutrés, comme un conspirateur. Ana aurait voulu faire du bruit — rire tout haut ou laisser tomber l'un des paquets qu'elle tenait pendant qu'Andrei cherchait ses clefs — mais elle en était incapable, se rendant compte avec dépit qu'instinctivement elle aussi avait adopté l'allure conspiratrice de son compagnon.

Comme elle avait froid ! — elle s'en rendait compte maintenant. Ses dents s'entrechoquaient avec un bruit menu, ses paupières même étaient gelées et du tréfonds de sa poitrine un étrange frisson, tel un souffle glacé, lui montait aux tempes et jusqu'à la racine des cheveux. Ses joues étaient brûlantes et sa pelisse lui pesait comme une chape de plomb. Visiblement ému Andrei se démenait gauchement, se trompant de clef et ne trouvant rien à dire. Ce n'est qu'en tournant le commutateur, qu'il lança dans l'appartement vide un « Bonsoir !» aussi absurde qu'enfantin.

Ayant délivré Ana de ses paquets, il la contempla calmement et dit avec un sourire d'excuse:

— Débarrasse-toi de ton manteau et permets-moi d'emporter tout ça.

Mais Ana s'était dirigée vers la fenêtre devant laquelle un citronnier se dressait dans une caisse de bois noire remplie de terre. Il avait le tronc très droit, bien plus droit que tous les citronniers qu'elle avait vus auparavant, et dans son feuillage arrondi brillait le jaune vif d'un citron mûr. Cette plante mettait dans la pièce une note de grâce et de pureté, comme pour attester que les choses les plus fragiles pouvaient vivre sans dommage auprès d'un être aussi fougueux qu'Andrei, d'un homme qui traversait la vie comme un ouragan. Le froid intérieur qui faisait frissonner la jeune fille se retirait d'elle peu à peu comme un reflux glacé. Debout devant la cheminée elle ôta sa pelisse et sa toque fourrée et répandit sur ses épaules son abondante chevelure châtain aux reflets cuivrés.

En même temps elle examinait avidement l'intérieur d'Andrei, cet intérieur qu'elle n'avait pas réussi à se représenter en imagination et que pour rien au monde, en ce moment, elle n'aurait quitté.

Andrei était passé dans la chambre attenante, où Ana l'entendait déposer ses emplettes sur la table.

— Mets-toi à l'aise, Ana ! lui cria-t-il. Si tu veux faire un brin de toilette, viens par ici, la salle de bain est à côté.

Mais Ana n'avait pas encore tout regardé. Elle demanda un verre d'eau pour y mettre ses violettes, puis s'assit sur le divan, sous le

feuilage arrondi du citronnier dont elle admira la verdure pleine de sève. C'est ainsi qu'il la trouva en revenant de la chambre voisine. Il avait quitté sa canadienne qui sentait l'essence.

— Ne préfères-tu pas passer à côté? Il y fait plus chaud. Ici je n'ouvre jamais entièrement le radiateur, à cause du citronnier. Laisse-moi te déchausser, tu dois avoir les pieds gelés.

Il se pencha pour dénouer ses brodequins. Ana protesta, le repoussant malgré son insistance, qui ne fit que l'obstiner dans son refus, car elle l'offusquait comme un excès d'intimité. Elle se leva et passa dans l'autre pièce. C'était la chambre à coucher, meublée simplement d'un divan, d'une coiffeuse dont le miroir inégal lui renvoya son image déformée et grimaçante, d'un guéridon supportant un poste de radio avec pick-up, d'une armoire dont le bois avait perdu son lustre et d'une petite discothèque ouverte à deux battants. Elle remarqua un radiateur électrique qu'Andrei venait de brancher et dont les spirales incandescentes lui envoyaient d'agréables bouffées de chaleur.

Ana entra dans la salle de bain, se lava les mains, se recoiffa, lissa ses joues gercées par la bise, puis, sur son sweater bleu de grosse laine, elle rabattit le col blanc de sa blouse bordée d'une fine dentelle. Se mirant dans la glace, elle lut dans ses yeux une expression inquiète, à laquelle les fatigues et les émotions de la journée n'étaient sans doute pas étrangères.

En rentrant dans le cabinet de travail d'Andrei, elle y trouva ce dernier en train de rassembler hâtivement les papiers répandus sur son bureau.

— Y a-t-il ici une prise de courant pour le radiateur électrique? lui demanda-t-elle.

Il s'empressa d'aller chercher le radiateur.

Ana, pour s'occuper, feuilleta les papiers entassés sur la table. C'était, presque entièrement écrit à la main — de la main d'Andrei peut-être — le dossier du puits qu'ils avaient visité ensemble.

Andrei installa le radiateur devant Ana et, se penchant, lui retira un brodequin, puis l'autre. Elle se laissa faire et offrit ses pieds déchaussés à la chaleur bienfaisante, éprouvant un plaisir presque douloureux à la sentir envahir son corps, des orteils engourdis jusqu'à la racine des cheveux, tandis qu'Andrei lui massait doucement la plante des pieds et les chevilles avec tant de candeur et de timidité, qu'Ana n'osa plus protester.

— C'est notre puits que tu as là? demanda-t-elle.

— Oui, confirma-t-il. Dans ces cas-là, avant toute intervention, je commence par procéder à une enquête aussi complète que possible sur le passé du puits Il m'arrive ainsi de découvrir des choses tout à fait révélatrices, qui renforcent ma certitude de réussir. Je déteste tâtonner dans le noir. L'inconnu me fascine, mais il m'irrite.

— Ce qui veut dire que je t'irrite...

— Non, parce que toi je te connais. Du moins je me le figure.

— Et où prends-tu tous ces renseignements?

— Dans les archives, dans les dépôts de carottage, chez les gens...

Ana feuilleta distraitement le dossier; contrat de concession entre Margulis et le villageois Tzoncou, dont avaient parlé les gens auprès du camion, contrats de sous-location, croquis du puits, plans du terrain, graphiques de production datant d'une vingtaine d'années, etc. Elle tomba en arrêt devant une mince feuille dactylographiée, presque illisible — une copie tapée au papier carbone.

Ana se leva vivement et approchant le papier jauni d'une lampe à pied de métal, elle y déchiffra;

« Je soussignée Maria Tzoncou, veuve de Stefan Tzoncou, domiciliée à Buștenari, département de Prahova, déclare avoir reçu de la société *Steaua Romînă* à Cîmpina, département de Prahova, la somme de lei 600 (six cents) à titre de dédommagements pour l'accident mortel dont a été victime mon époux Stefan Tzoncou, décédé à la suite des brûlures souffertes lors de l'incendie du puits 184 de Valea Stîlpilor, somme dont je me déclare pleinement satisfaite, renonçant à toute prétention présente ou future envers la société *Steaua Romînă*, ses préposés et ses représentants.»

— C'est bien le paysan sur le terrain duquel la *Steaua Romînă* a foré ce puits?

— Exactement. Il fallait que le circuit se referme et c'était la seule solution possible en ce temps-là.

— Et tu es en train d'essayer de le rouvrir?

— Oui, mais pas sous son aspect tragique. Allons, ne parlons plus de ça ! Ne veux-tu pas cueillir ton citron?

— Il est tellement seul... On dirait que ce citronnier n'a donné qu'une fleur, parce qu'il a concentré toutes ses forces pour en faire un beau fruit. Non, je préfère ne pas le cueillir.

Ana reposa le dossier sur la table et s'approcha de l'arbrisseau dont le feuillage brillait doucement, comme enduit d'une couche de cire. Elle pressa le fruit contre sa joue et en respira l'arôme, tentée de mordre à pleines dents l'écorce luisante, à travers les pores de laquelle elle croyait sentir le suc acide et rafraîchissant. Fermant les yeux il lui semblait entendre circuler la sève dans les nervures des feuilles. Elle vit la main d'Andrei se faufiler entre les branches fragiles, mais ne se doutant pas de son intention, elle n'ouvrit pas les yeux. Il y eut un craquement de branche brisée et aussitôt Ana sentit le poids du fruit dans sa paume.

— Oh ! pourquoi as-tu fait ça? s'écria-t-elle.

— Il est tombé tout seul. Je t'ai bien dit qu'il t'attendait. Je l'ai gardé pour toi.

— Méchant ! Je n'ose pas te demander si tu as encore gardé d'autres choses pour moi.

— Peut-être bien. Trois mots, que je n'ai encore dits à personne.

Ana ignorait s'il badinait ou s'il parlait sérieusement. Elle eut voulu pouvoir scruter ses yeux pour s'en convaincre, mais le courage lui manquait. Quelque chose de plus fort qu'elle l'immobilisait, la tête inclinée et le visage entre les mains, serrant toujours le fruit lisse et frais, attendant qu'Andrei continuât, dépitée de se sentir incapable de toute initiative pour s'arracher à cette attente et chasser son trouble.

Elle se disait qu'Andrei se préparait peut-être à l'embrasser et c'est par un geste de défense qu'elle pressait le fruit contre sa bouche, consciente toutefois que si Andrei essayait d'écarter ses mains elle ne lui résisterait pas.

Mais Ana l'entendit se diriger vers la chambre voisine. Elle resta longtemps sans bouger, jusqu'au moment où la musique d'un disque la tira de sa prostration. Prêtant l'oreille aux mouvements d'Andrei, elle comprit qu'il était en train de déballer ses emplettes. S'étant rechaussée elle se leva, passa dans le vestibule et endossa sa pelisse dont elle eut peine à enfiler la manche à cause du citron qu'elle n'avait pas lâché. Comme elle rentrait pour prendre son bouquet de violettes, la sonnerie du téléphone retentit.

De la chambre venaient les accords d'un concerto pour piano et orchestre qui allaient s'amplifiant en un allégro majestueux. Se rendant compte qu'Andrei ne pouvait entendre la sonnerie du téléphone, elle souleva le récepteur.

— Je suis bien chez l'ingénieur Andrei Rădulesco? fit une voix de femme qu'Ana crut reconnaître comme celle de sa collègue de laboratoire du service de nuit.

— Oui. Qui désire lui parler?

— Le laboratoire de carottage radioactif. Pouvez-vous me le passer à l'appareil?

— Vous avez le résultat? Il vient de sortir et m'a chargée de recevoir la communication.

— Résultat négatif, bien qu'il subsiste un certain doute.

— Comment? Le puits est entièrement tari?

— Le diagramme ne confirme pas la présence du pétrole. Nous rappelerons un peu plus tard...

Ana reposa lentement le récepteur, tellement éberluée qu'elle ne réalisait pas encore la gravité de la nouvelle. Au même instant Andrei entra, portant un plateau chargé de victuailles, d'une bouteille de vin et de deux verres.

— Les préparatifs techniques sont terminés ! annonça-t-il en riant, mais il s'assombrit brusquement en apercevant Ana vêtue de sa pelisse.

— Qu'est-ce qui te prend? Tu t'en vas? demanda-t-il.

— Oui, je me suis dit qu'il était déjà tard...

— Et tu t'en allais vraiment?

— J'ai pensé...

— Je m'en voudrais éternellement de te laisser partir en ce moment !.. En quoi ai-je bien pu te fâcher?

— Mais, en rien, voyons...

— Allons, sois raisonnable, laisse-moi te débarrasser de ce manteau... Je n'y entends pas grand-chose en matière de ménage, mais tu fermeras les yeux. Il faut absolument que nous trinquions en l'honneur de ce grand jour.

— Et en l'honneur du puits?

— En son honneur aussi, évidemment. Il le mérite bien, car sans lui... Ana, tu seras la reine d'un million de puits, de la Moldavie à l'Olté-

nie ! Mais commençons par réveiller celui de Runcou Vechi. Alors ? On trinque ?

— Et si par hasard... il n'y avait plus rien à réanimer, à Runcou Vechi ?

— Eh bien ! on recommencerait ailleurs. Pourquoi dis-tu ça ?

— Pour rien, ce n'est qu'une éventualité que j'envisage... Une éventualité que tu sembles avoir complètement éliminée.

— Non, pas tout à fait... Mais ne parlons plus de tout ça. Le laboratoire doit téléphoner d'un instant à l'autre et tu verras que j'ai eu raison. A la tienne ! Buvons à notre succès !

— Et au citronnier ! Et pour toi aussi, parce que tu sais être gentil... comme en ce moment.

Elle regarda boire Andrei, puis porta son verre aux lèvres et demeura ainsi quelques instants, essayant d'imaginer comment l'ingénieur réagirait en apprenant la mauvaise nouvelle. Elle souhaitait même qu'il l'apprît au plus vite pour constater la promptitude de son changement d'humeur, mais un sentiment plus fort — la crainte de ce revirement, de l'exaspération qu'il lui avait avoué ressentir après chaque défaite, le désir de retarder l'inévitable désillusion — l'empêcha de lui dire ce qu'elle savait déjà.

— On dansera ensuite ! dit-il. J'ai quelques bons disques de danse. Que préfères-tu ?

— Dans cette tenue ?

— Quelle petite coquette tu fais ! Je te vois déjà mettre ta plus belle robe pour danser avec moi ! Sers-toi, il y a un bon bout de temps que nous avons quitté le chantier et j'ai une faim de loup.

— Ne te gêne pas, j'aime te voir manger. Tu ne t'es guère nourri que de joies aujourd'hui.

— C'est toi qui me les a données.

— Si j'étais sûre que moi seule...

— Qui d'autre?

— Ne m'as-tu pas dit que lorsqu'une chose te réussit tu te sens « plus réussi» toi-même? Sans cela, je n'aurais sans doute pas pu te supporter cinq minutes. Tout est venu de là.

— Tout ira bien! Dans une quinzaine tout au plus j'aurai mis le puits en service et nous passerons au suivant, toujours à Runcou... Je suis sûr qu'il y a encore beaucoup de pétrole là-bas.

Eludant une réponse, Ana commença à manger et dès les premières bouchées se rendit compte qu'elle était affamée.

Après un autre verre de vin elle accepta de danser, se disant qu'elle le faisait surtout pour éloigner Andrei du téléphone et que le désir de le sentir près d'elle n'y était pour rien.

— Je suis éreintée, dit-elle. Je crois que je dormirai comme une bûche. Laisse-moi rentrer.

— Quoi! Tu pourrais dormir après une journée comme celle-là? Je serais capable, moi, de vadrouiller toute la nuit... avec toi.

— Quelle exubérance!

— C'est que je crois avoir enfin trouvé ce que je cherchais.

— Où ça? A Runcou?

— A Runcou et partout! Je n'ai pas laissé le moindre coin inexploré, sur terre, sur l'eau et dans les airs!

— Et même sous terre...

— Tout juste; même sous terre.

Ils furent interrompus par la sonnerie du téléphone et Andrei se précipita sur le récepteur. Ana eut tellement peur de ce qu'elle prévoyait, qu'elle courut au vestiaire et enfila sa pelisse. La voix d'Andrei lui parvenait, interrompue par les répliques de son interlocutrice et elle comprit avec terreur qu'elle n'aurait pas le temps de s'éclipser avant la fin de la conversation. Elle entendit Andrei reposer violemment le récepteur et courir au vestiaire pour la rattraper.

— Ana! Pourquoi te sauves-tu?

Son visage trahissait une telle déception, il y avait tant de tristesse dans sa voix, qu'Ana resta silencieuse.

— Tu savais donc?

— Je l'ai appris pendant que tu étais à côté.

— Ils t'ont prise pour ma femme et s'étonnaient que tu ne m'aies rien dit. Tu le savais dès ce matin, n'est-ce pas?

— Je le soupçonnais, mais je te voyais tellement heureux que... Je suis désolée. Ç'eut été trop beau, tant de bonheur en un seul jour...

— Il y avait de la place, tu sais...

— Tu dis ça si tristement...

— Dis plutôt que je suis furieux. Ils prétendent pourtant au laboratoire, qu'ils ne sont pas encore tout à fait sûrs.

— Pour l'instant, il faut que tu te reposes. Nous vérifierons demain.

— Je ne peux pas me figurer que nous nous soyons trompés tous les deux... Pas toi, bien sûr, puisque tu dis que tu t'en doutais...

— Oh ! très vaguement... A ce moment-là j'aurais juré que je ne me trompais pas.

Ana revécut jusqu'aux moindres détails tous les instants qu'ils avaient passés ensemble, là-bas, dans le camion de carottage, croyant sentir encore sur ses épaules l'étreinte vigoureuse des mains d'Andrei. Elle le regarda assis sur le divan près du citronnier, l'air abattu, préoccupé, avec cette expression dure qu'elle lui avait vue pendant les premières heures d'incertitude de ce matin, et de nouveau Ana sentit en elle ce froid intérieur pareil au frisson insinuant et subtil du doute.

Elle resta quelque temps ainsi, fixant Andrei et ne sachant quelle décision prendre. Elle eût voulu s'approcher de lui pour le consoler, mais n'en trouvait pas le courage, craignant ses reproches et prête à tout pour se disculper à ses yeux.

Elle le vit se dresser brusquement, tout aussi soucieux mais visiblement ranimé par une idée soudaine et prêt à agir.

— Que veux-tu faire, Andrei? demanda-t-elle tout bas.

— Ils ont dit qu'il subsistait encore un certain doute, n'est-ce pas? Eh bien ! Je vais les tirer du lit et les emmener au laboratoire pour vérifier encore une fois. Et toi?... Toi, tu rentres?

Ana fut tellement surprise de sa question qu'elle répondit presque sans hésiter;

— Moi? Je reste autant qu'il faudra, jusqu'à ce que vous ayez terminé. Je t'attendrai.

A peine eut-elle achevé, que deux bras vigoureux l'étreignirent avec force. Elle sentit contre le sien le visage rude d'André et, sur sa bouche, des lèvres charnues et avides, pendant qu'elle respirait un mâle parfum de lavande auquel se mêlait faiblement l'odeur amère du pétrole. Lorsqu'elle se ressaisit, Andrei dévalait l'escalier quatre à quatre.

Illustrations de Mihu Vulcănesco

A travers le pays

Encore Bucarest...

par **TUDOR ARGHEZI**
Membre de l'Académie de la R. P. Roumaine

Il est malaisé d'expliquer l'apparition des langues et la naissance des peuples qui, toutes deux, nous semblent tenir du mystère. L'histoire enregistre soudain l'existence, dans telle ou telle partie du monde, d'un peuple inconnu et d'un nouvel idiome, sans doute dérivé d'un autre et apparenté à lui, mais qui n'en constitue pas moins une langue nouvelle. Pourquoi, quand, et comment ce phénomène s'est-il produit? La science l'ignore et se contente de conjectures. Ici, autour des Carpates, les gens ont, un beau jour, parlé *le roumain.* Pour quelles raisons? Ne s'entendaient-ils donc pas assez bien en dace, en slavon et en latin? D'où leur venait ce besoin d'une nouvelle langue en un temps d'ignorance où leur manquait la faculté de choisir et de préférer? Et pourtant voici que, sans rien d'artificiel, un autre langage était né, que tous parlèrent désormais entre les frontières du pays.

Un autre mystère semble présider à la naissance d'une ville. Pourquoi se trouve-t-elle là où elle est, et non pas à cent kilomètres plus haut, plus à droite ou plus à gauche et dans un site plus confortable et plus aéré? Les raisons d'ordre économique ne suffisent pas à expliquer la chose dans une région où l'on n'a même pas tenu compte de l'élément stratégique.

C'est le cas de la ville de Bucarest, aussi mal située que possible pour la capitale d'un pays assez étendu et disposant de régions infiniment plus propices, plus agréables et plus pittoresques pour une population de près de 2 millions d'habitants. Et c'est un autre mystère encore que, dans une Europe où les routes goudronnées sont devenues indispensables pour accéder rapidement aux sites caractéristiques, la Roumanie soit considérée sinon comme la plus belle, du moins comme l'une des plus belles contrées du continent. La variété du sol, des paysages et du climat y est surprenante, et la population même, bien qu'homogène par la race, l'aspect et l'intelligence, offre une diversité insoupçonnée de goûts et de costumes. Et ce magnifique pays est habité par un peuple d'une beauté exceptionnelle; on le constate partout, dès l'arrivée en Roumanie, qu'on y entre par les Portes-de-Fer, par Careïi Mari, par la Bucovine ou la Dobroudja.

C'est à un berger du nom de Bucur que la légende attribue la fondation de la capitale — légende sympathique sans doute, mais à coup sûr fantaisiste. Quelles raisons pouvaient pousser un pasteur nomade à fonder une localité et à choisir un endroit aussi impropre pour un habitat prospère? Plus intéressant que cette origine hypothétique est le nom de *Bucur* dont dériverait celui de *București* (nom roumain de Bucarest). Il existe encore, en effet, sur l'une des berges de la Dîmbovitza une minuscule et primitive église, improvisée plus que construite, recouverte d'échandoles, à une seule tour en champignon, forme inusitée dans les églises orthodoxes, et qui porte le nom du pasteur légendaire. C'est sans doute par respect pour la légende que nos édiles, uniquement préoccupés par ailleurs de l'embellissement et du confort de la capitale, conservent avec soin le squelette de cette antiquaille sans style et dépourvue de toute signification historique certaine.

Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans le domaine de l'histoire pour rappeler les changements de domicile successifs de notre capitale, en fonction de la division administrative du pays en principautés.

« Placée sur la route de tous les maux», selon l'expression d'un vieux chroniqueur, la Roumanie a vécu bien des formes d'aventure. Sa capitale fut parfois mieux placée par rapport aux incessantes invasions étrangères qui obligeaient la population à se réfugier dans les forêts et les montagnes pour échapper à la fureur des envahisseurs. Cîmpulung, par exemple, fut une capitale plus proche de ces lieux de refuge, dans une région unique par sa végétation luxuriante où croissent les plus belles fleurs aux plus vives couleurs.

Bucarest fut de tout temps le point le plus vulnérable de la Valachie, à la portée de l'envahisseur turc qui, pour passer le temps, franchissait constamment le Danube pour attaquer la ville et la piller.

Au nord du fleuve s'étendait la forêt de Vlăsia de sinistre mémoire, et le brigandage précédait les invasions. Lorsqu'elle eut été progressivement abattue pour satisfaire aux besoins de combustible et de bois de construction, il ne resta plus qu'un territoire aride, desséché et hostile, que traversait un ruisseau charriant plus de vase que d'eau pendant la majeure partie de l'année.

Dans ces conditions, les pires que l'on puisse imaginer, pourquoi est-ce ici précisément — se demande-t-on — que fut établi le centre commercial, culturel et politique de la province méridionale, appelée à devenir le foyer d'un pays de près de 20 millions d'habitants?

Il y a là, sans aucun doute, quelque charme secret et mystérieux qui de la façon la plus réelle attire ici jusqu'aux étrangers et les attache à la ville. Les chansons ne naissent pas sans raison, et Bucarest a la sienne:

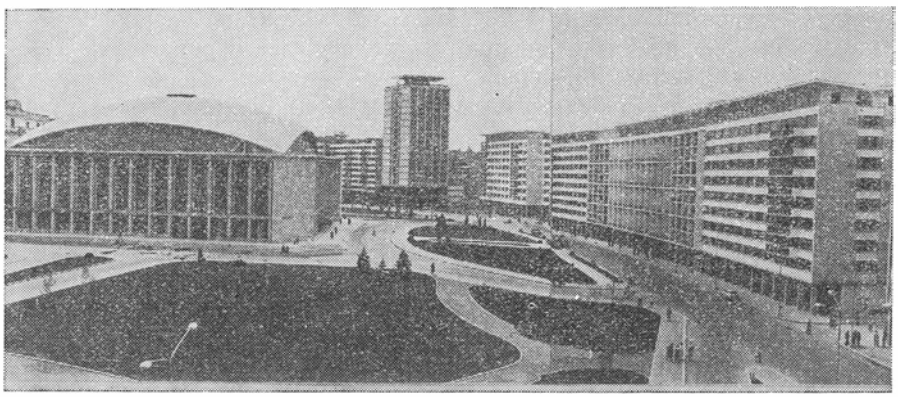
Dîmboviţa apă dulce
Cin-te bea nu se mai duce... [1])

---

[1]) *Dîmbovitza à l'eau douce*
Qui te boit ne s'en va plus...

A l'époque où naquit ce chant, cette eau « douce» était déjà bien trouble et vaseuse. Aujourd'hui la rivière qui traverse la capitale, élargie et endiguée selon les règles de la technique, sert de déversoir à tous les égouts de la ville et son eau « douce» n'est plus transportée dans les *sacale* [1]) de jadis. Ce sont des pompes monumentales qui extraient aujourd'hui l'eau des profondeurs de la terre.

Bref, bonnes ou mauvaises, telles furent les circonstances et il n'y a pas à y revenir. La capitale est définitivement fixée, et ce que ne lui ont pas octroyé la nature et la fatalité, est créé par l'intelligence de l'homme qui les force de collaborer avec lui.



La Place du Palais de la République

En fait, une saine raison prescrit d'employer les matériaux que l'on a à portée de la main, tout comme le moineau qui bâtit son nid sous les toits des maisons avec des pelotons de duvet et des brins d'herbe. Les tentatives d'abandonner la ville, œuvre des siècles, pour transférer la capitale du pays dans une région plus adéquate, sont demeurées à l'état de projets enfouis dans les archives. Nul élixir ne saurait rajeunir un vieillard. Les édiles, qui ne se laissent pas entraîner par l'esprit d'aventure, ont compris que le problème consistait à découvrir d'autres méthodes mieux conçues pour triompher de l'hostilités de la nature.

L'album consacré à notre capitale [2]) atteste la victoire de l'homme, fermement résolu à ne pas se laisser vaincre par la sécheresse et la poussière qui, depuis des dizaines et des centaines de millénaires, rongent et ensevelissent les civilisations successives. Jusqu'ici seuls le Sphinx et les Pyramides ont résisté à ce travail d'érosion par lequel le centimilligramme de poussière rappelle à l'homme, victorieux en tant d'autres domaines, que c'est d'elle qu'il sort et à elle qu'il retournera.

---

[1]) *Saca*, pl. *sacale:* tonneau sur roues, à l'aide duquel on transportait autrefois l'eau à domicile.

[2]) Il s'agit de l'album *Bucarest*, paru en 1957 aux Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art.

Bucarest est aujourd'hui un jardin, un immense jardin de quelque vingt-cinq kilomètres de diamètre. Il suffit de transplanter une racine et de la multiplier pour faire d'un arbre une forêt. Les habitants de Bucarest ont eu la patience qu'il fallait pour désenvoûter le sol aride et le fertiliser. Voici une soixantaine d'années — et mon âge a largement dépassé leur nombre — il y avait ici une végétation embryonnaire, de rares îlots de verdure. Tout autour, sur les crêtes des collines environnantes, on voyait se dresser par endroits quelque monastère, et les pentes formaient une ceinture continue de vignobles. Les raisins les plus exquis, pouvant rivaliser avec ceux de Malaga, Madère ou de Chio, dévalaient en torrents les parois de ce gigantesque entonnoir. Puis brusquement le phylloxera fit son apparition, anéantissant d'un coup le fruit d'un siècle de viticulture et dénudant les pentes des coteaux. Quelque ancien cellier, veuf de ses pressoirs, de ses cuves immenses et de ses fûts, jadis vraie fourmilière d'hommes vaquant à leurs travaux, demeure suspendu, carié dirait-on, dans le lointain d'une crête effondrée. Le plus pittoresque et le plus haut placé s'est écroulé récemment dans un ravin abrupt.

L'image de la capitale monumentale d'aujourd'hui, qui ne cesse de s'embellir grâce à l'infatigable labeur de nos édiles actuels, est aussi riche que diverse.

Car ces édiles n'y tolèrent plus le moindre coin laissé à l'abandon, et de chaque terrain vague ils ont fait un jardin, refuge de fraîcheur et de repos. Les parcs couvrant des dizaines de kilomètres carrés, et à peine surgis de terre, semblent exister depuis des siècles. Au milieu des nouvelles forêts, les lacs que sillonnent les embarcations et que rident les rames, ajoutent à la ville une autre parure, où la nature collabore de la plus heureuse façon avec les architectes, les ingénieurs et les sylviculteurs. Et là où elle ne se déploie pas en miroirs d'ondes, l'eau jaillit joyeusement de terre et des bassins.

Suceava

par **GEO BOGZA**
Membre de l'Académie de la R. P. Roumaine

I

Du retour des mammouths dans la Vallée de la Suceava. Voyage en compagnie du camarade Popic jusqu'à la citadelle d'Etienne le Grand.

II

De la gloire d'antan de Suceava et du long laps de temps durant lequel elle ne fut plus qu'une « sorte de bourg d'intérêt plutôt local ».

III

Suceava devient le chef-lieu de la région de Suceava. Une rotative fait son apparition auprès de la tour d'Alexandru Lăpuşneanu. Brève évocation du spectre de Despot Vodă. Aube Nouvelle. Suceava renaît peu à peu.

IV

La physionomie, la force et les puissants battements de cœur de la Moldavie socialiste. Chant à la gloire de la Bistriţa. Trois messagers du sud viennent insuffler une vie nouvelle à Suceava.

V

Ici s'achève notre voyage dans l'histoire, de la Suceava des voïvodes à la Suceava socialiste.

I

A Suceava se déroule actuellement, à un rythme impétueux et sur des fronts multiples la construction d'un grand combinat industriel. C'est là un géant dont la vie changera radicalement la vie de cette ville du nord du pays, l'embellissant et lui conférant une incontestable grandeur.

Suceava a connu d'autres géants, mais il y a de cela bien longtemps. Lorsque furent donnés les premiers coups de pioche aux fondations du combinat, sur la plaine qui s'étend au pied de la ville baignée par les eaux de la Suceava, et que l'on eut pénétré plus en profondeur, deux vestiges d'époques révolues ont été mis au jour: un crâne d'aurochs, large et puissant, et une colossale mâchoire de mammouth. De par la force qu'ils exprimaient, de par les dimensions qu'ils laissaient présumer, ces vestiges semblaient être la semence même de ce qui est entrepris à

présent dans la vallée de la Suceava, une semence qui a longtemps attendu de pouvoir germer, mais qui finalement a germé.

Oui, il y a longtemps, bien longtemps que les mammouths ont disparu des forêts de la Bukovine, et après leur disparition, il n'y avait plus rien eu de gigantesque en ces lieux. Or voici qu'après une bien longue attente, ils s'en reviennent de nos jours, infiniment plus puissants et dotés des dernières perfections de la technique.

Les gens qui, dans la vallée de la Suceava, ont découvert cette mâchoire de mammouth et l'ont contemplée un instant, saisis par les proportions de ce colosse, se trouvent là pour construire eux-mêmes et mettre en marche, avec toute sa force inimaginable, un géant. Cependant le combinat pour l'industrialisation complexe du bois, en cours de construction à Suceava, se distingue de ses ancêtres zoologiques non seulement par sa force, mais aussi par son intelligence. Ce mammouth de nos jours, entièrement automatisé, sera en même temps un sage; il ne laissera rien perdre de chaque stère de bois, et en fera l'usage le plus rationnel.

Au regard des gigantesques montagnes de sciure que les fours des fabriques d'antan n'arrivaient pas à brûler,c'est là une révolution et l'aube d'une ère nouvelle dans l'industrie du bois de notre pays.

J'ai visité récemment le vaste chantier de la vallée de la Suceava. La plante des pieds, les genoux, les jambes, la colonne vertébrale et les mâchoires du mammouth avaient, comme on pouvait s'y attendre, les dimensions voulues. L'acier, le béton, les briques et le verre qui serviront à sa construction couvrent une superficie de 4 hectares et l'édifice atteindra par endroits une hauteur de 36 mètres. Il a fallu attendre bien longtemps pour que les mammouths s'en retournent à Suceava, mais voilà qu'ils y reviennent enfin !

Pendant que je contournais les jambes encore molles du colosse, enveloppées dans un gigantesque échafaudage de coffrages, je laissais à tout instant mes regards glisser au-delà des eaux de la Suceava, vers les confins sud de la ville, pour m'assurer de quelque chose. Un grondement de chaînes et de roues m'obligeait à renverser la tête, pour pouvoir suivre les manœuvres étourdissantes des deux grues-tourelles. Elles transportaient dans les airs, en dessinant de larges demi-cercles, de massifs morceaux de la colonne vertébrale du mammouth, qu'elles allaient installer à leur place. Je suivais leur évolution, les lèvres allongées dans un sifflement admiratif, pour ramener ensuite mes regards vers le sud de la ville, on ne peut plus satisfait de tout ce qu'il m'était donné de voir.

Cet après-midi là, tandis que je m'acheminais vers le combinat avec un ami à moi de Suceava, le camarade Lazăr Popic — qui avait passé deux années comme organisateur du parti sur le chantier de la fabrique de sucre de Bucecea et qui, passionné au plus haut point de son travail était venu à présent avec la même mission et la même passion sur le chantier de la vallée de la Suceava —, une idée me trottait par la tête et je la laissai finalement franchir mes lèvres:

— Camarade Popic, dites-moi, est-ce que du combinat on aperçoit la citadelle?

— Mais comment donc !

— Vous en êtes sûr ?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr !

Force m'est d'avouer que j'avais comme une crainte. Le fait est qu'en ces jours où je méditais sur le destin de Suceava, sur ce qu'elle avait été autrefois et ce qu'elle s'apprêtait à devenir, j'avais grand besoin que l'on pût apercevoir la citadelle du faîte du combinat.

Eh bien oui, on la voyait ! La citadelle d'Etienne le Grand était bien là, sur le plateau déployé au sud de la ville, et on la voyait. Je la contemplais avec la plus grande satisfaction dont était capable mon mécanisme psychique, synchronisé en ces instants avec le mécanisme des gigantesques grues mécaniques travaillant dans la vallée de la Suceava.

J'appris entre-temps que les dents du mammouth broieraient et transformeraient en cellulose toute une armée de billots dont jusqu'ici on ne pouvait rien faire, si ce n'est du feu. Désormais, on en fera 150 millions de sacs et de sachets par an, soit près de 500.000 par jour. Des sacs à ciment, à double et triple enveloppe, jusqu'à ces sachets élégants où l'on vend de nos jours tant d'articles de large consommation, aux lignes et aux couleurs si bien assorties aux nouvelles villes et aux nouveaux quartiers de notre pays.

Alors que, partant de ces réalités génératrices de nouvelles perspectives, je songeais à une foule de choses, une autre question a commencé à me travailler et mes lèvres s'en firent derechef l'écho :

— Mais dites, camarade Popic, est-ce que le combinat se voit tout aussi bien de la citadelle ?

Le camarade Popic, qui est beaucoup plus jeune que moi, m'a assuré comme s'il s'adressait à un enfant :

— Mais bien sûr !

Je n'ai pu m'empêcher d'insister — cela arrive même aux personnes aux cheveux grisonnants — toujours comme un enfant :

— Camarade Popic, je crois quand même qu'on ferait mieux de pousser jusque-là, pour nous en convaincre.

J'achevais justement de visiter — émerveillé une fois de plus par la force, la complexité et la sagesse de ce géant — la typographie du combinat, appelée à imprimer sur toutes sortes de sacs et de sachets, en un tirage de 500.000 exemplaires par jour, toutes sortes de figures et d'inscriptions indiquant le contenu et la marque de la fabrique. L'esprit rempli du bruissement que j'imaginais ici à l'avenir et de la vision des encres multicolores de cette section, je suis monté en voiture, auprès de mon compagnon, et nous avons pris la route.

Le soleil avait disparu depuis peu derrière les tours des églises de Suceava et la nuit commençait à tomber. Nous avons traversé les rues de la ville, elle-même un vaste chantier par endroits, et, débouchant en rase campagne, nous avons pris un chemin de terre battue ; puis nous nous sommes arrêtés et sommes descendus plus ou moins à l'aveuglette dans un fossé profond pour entreprendre l'ascension de la forteresse. D'entre ses murs noirs, le combinat se distinguait en contre-bas, illuminé par les réflecteurs, vaste construction pleine de rumeurs. Je me suis approché du camarade

Popic, et, le prenant par l'épaule, je lui ai dit; « C'est bien, c'est très bien !»

Au nom de tant d'hommes et de femmes, de tant de générations qui, venus à Suceava l'esprit rempli des souvenirs de sa gloire d'antan, s'étaient retrouvés dans les ruelles d'un pauvre bourg de province, j'avais grand besoin de voir face à face la forteresse d'autrefois et le combinat déployé dans la vallée.

J'étais rassuré, désormais. Le symbole de la grandeur d'antan de Suceava faisait face au symbole de sa grandeur présente.

Entre eux s'était écoulée une longue période, dépourvue de toute grandeur.

II

L'Encyclopédie Roumaine de 1938 présentait la situation de Suceava de la manière qui suit: « Aujourd'hui, Suceava est une sorte de bourg d'intérêt plutôt local, qui ne conserve de son passé que les églises et les ruines de la citadelle».

Depuis combien de temps Suceava était-elle une « sorte de bourg d'intérêt plutôt local? Depuis quelque cent, deux cents, trois cents ans. Depuis 1564, année ou Alexandru Lăpușneanu transféra à Jassy la capitale de la Moldavie et depuis le jour où sur l'ordre des Turcs, il emplit la citadelle de bois et y mit le feu, la transformant en un gigantesque bûcher. C'est depuis lors que Suceava commença à déchoir et elle ne cessa de déchoir jusqu'à devenir — selon une formule qui se devait d'être aussi pudique que possible — une sorte de bourg d'intérêt plutôt local.

Un siècle s'écoula, puis un autre encore, sans pouvoir rappeler la ville à sa vie d'antan. Pour 100.000 habitants dont parlait encore Dimitrie Cantemir, les statistiques de notre siècle n'en ont plus consigné qu'une vingtaine de mille. Entre-temps, alors que de grandes transformations avaient lieu de par le monde, Suceava recevait quant à elle en partage une gare, à Iţcani, et, en son cœur même, une fort solide prison autrichienne !

Et l'empire des Habsbourg s'écroula, sans que cessât la décadence de Suceava, puisque l'encyclopédie apologétique de 1938 ne put la présenter que par une formule s'évertuant à voiler une bien triste réalité.

Sans doute, nombre d'autres villes de notre pays étaient-elles aussi, à cette époque, une sorte de bourgs ou des bourgs purement et simplement, mais nulle part cet état de choses ne se révélait aussi douloureux qu'à Suceava. Car toutes les autres villes étaient érigées sur les huttes de terre du néolithique ou auprès des ruines de cités qui évoquaient le souvenir de l'existence d'autres peuples, alors que Suceava avait été jadis Suceava, le premier et le plus éclatant témoignage de notre valeur.

Certes, c'était une chose que d'arriver à Urziceni ou à Zimnicea et de trouver là une ville aux rues plongées dans la boue, avec un hôtel de piètre mine, quelques fiacres déglingués, un commissaire de police corrompu et des subalternes abrutis, mais tout autre chose que de retrouver

cette même situation, oui cette même situation et rien de plus, en cette Suceava glorifiée par l'âme même de tout notre peuple.

Depuis que les Roumains ont affirmé leur existence à la lumière de l'histoire, édifiant un pays et des villes auxquelles ils ont donné un nom, peu de leurs cités ont eu au long des siècles autant de résonance que Suceava. Quand nos aïeux prononçaient le nom de Suceava le ciel s'ouvrait soudain, semblait-il, l'air du pays s'emplissait d'un chant de gloire. Suceava signifiait la lumière même du soleil, entremêlée un instant — par le génie d'Etienne le Grand — à la chair même du pays et aux exploits de notre peuple.

Ainsi qu'un navire chargé du trésor le plus précieux de l'histoire, Suceava s'en venait de son siècle vers nos jours, avec des ponts dorés, des voilures et des mâts d'or.

Et parmi ceux qui remontaient la vallée du Siret jusque dans ses murs, au temps jadis ou durant l'entre-deux-guerres, il en est peu qui n'aient pas eu le cœur serré. L'ancienne capitale de la Moldavie, où avaient régné Petru Muşat, Alexandre le Bon, Etienne le Grand et Petru Rareş, était, aussi bien avant qu'après la formule de l'encyclopédie, un bourg d'intérêt plutôt local. Ce qui signifiait, sans illusion aucune, tout ce que cela pouvait signifier: des rues bourbeuses, des hôtels minables, de rapaces commerçants. Dans l'ancienne capitale de tant de voïvodes célèbres, la vie se traînait sous les formes les plus mesquines et sans la moindre trace de grandeur.

Certes, il existait aussi d'autres villes du pays où la vie se traînait sans aucune grandeur, mais la grandeur n'avait jamais habité entre leurs murs. Alors qu'à Suceava . . . Notre peuple avait à peine entrepris d'ébaucher son histoire que déjà, de ses mains qui d'emblée se révélaient industrieuses, Suceava surgissait aux yeux du monde, telle une jouvencelle aux épaules et aux hanches sculptées par le ciseau d'un maître. Elle était grande et belle, et tenait le front haut: dans sa citadelle aux sept tours, l'une — la plus massive — s'appelait *Ne boe se*, c'est-à-dire « N'aie point peur». Et Suceava n'avait pas eu peur. Sous Etienne le Grand, de grandes armées venues du sud et commandées par Mahomet II lui-même la cernèrent d'étendards verts, de longues piques et de regards féroces, mais des vaillants tels que les *pîrcalabi* Şendrea et Luca Arbore surent la défendre.

En ce temps, le nom de Suceava résonnait ainsi qu'une cloche d'or, non seulement entre les frontières du pays, mais aussi jusqu'aux mers et aux peuples du nord et du sud et des deux autres points cardinaux. Tout au long des deux siècles où elle fut la capitale de la Moldavie, des messagers des peuples les plus divers s'en vinrent jusqu'à ses portes, dans l'apparat le plus brillant. Puis ce fut le déclin . . .

Certes, il existait aussi dans le pays d'autres bourgs d'intérêt plutôt local, qui avaient connu dans le temps une autre vie. Il y avait, au bord de la mer surtout, de petites villes, insignifiantes, dont les huttes en argile recouvraient, enfouis dans les entrailles de la terre, des colonnes et des chapiteaux de marbre. Mais ces cités avaient appartenu à d'autres peuples et s'étaient éteintes avec eux.

Seule Suceava était apparue telle qu'elle était en ces lieux, avait levé le front jusqu'aux nues et l'avait ensuite plongé dans la terre, sous les regards de ce même peuple qui l'avait enfantée. Ceci pouvait glisser au cœur la crainte — en rien justifiée — que nos ancêtres avaient été gens laborieux et industrieux, cependant que leurs descendants se révélaient de moins en moins capables. Le contraste entre l'évidente grandeur des temps jadis et le manque de grandeur tout aussi évidente de leur présent fut, pour maintes générations, surtout depuis que notre âme s'est enrichie de la vibration éminescienne, matière à un grave examen de conscience.

Mais le peuple qui avait forgé Suceava de ses mains n'était nullement moins capable qu'il ne l'avait été du temps d'Etienne le Grand. Aussitôt qu'une révolution profonde l'eut libéré d'un régime qui était, lui, véritablement mesquin et dépourvu de grandeur, le peuple est passé sur toute l'étendue du pays à l'édification d'une nouvelle ère, pleine d'éclat. Ses lignes hardies, imposantes, d'un irrésistible élan, donnent la réplique — une vigoureuse et satisfaisante réplique — à n'importe quelle époque de la grandeur d'antan.

C'est pourquoi, en cet après-midi où j'ai compris ce que signifierait dans la vie de Suceava, dans la vie de ce bourg d'intérêt plutôt local, le gigantesque combinat en cours de construction, j'ai aussitôt songé à la citadelle d'Etienne le Grand, dont les murailles, si longtemps, avaient semblé receler toute la gloire de ces lieux, toute la vaillance de notre peuple. Quel bonheur, me disais-je avec l'espoir d'une profonde satisfaction, si ces murs évoquant une Moldavie qui eut dans ses armoiries un aurochs, pouvaient contempler le gigantesque mammouth éveillé aujourd'hui à la vie dans la vallée de la Suceava.

Et le fait est qu'ils le contemplaient. Ils le contemplaient, les yeux grands ouverts, plus ouverts qu'ils ne l'avaient jamais été.

A partir de cette année, quiconque viendra à Suceava, avant même d'être impressionné par la grandeur du passé, avant même d'avoir eu le temps de méditer sur ce qui fut jadis en ces lieux, se trouvera emporté dans un tourbillon d'impressions et de sentiments, et projeté vers l'avenir, par la force du géant œuvrant dans la vallée. Telle est la réplique que notre époque, libérant l'immense énergie du peuple, donne aujourd'hui à la citadelle d'Etienne le Grand.

III

Il est, dans l'histoire de Suceava, quelques dates importantes qui reviennent sans cesse sous la plume des chroniqueurs:

1388, année où, pour la première fois, la ville est mentionnée comme la capitale de la Moldavie,

1400, année de l'accession au trône d'Alexandre le Bon,

1504, année de la mort d'Etienne le Grand,

1564, année où la ville cessa d'être la capitale de la Moldavie...

Après ces années de son histoire d'antan, aucune autre, peut-être, n'est aussi importante, de par les profondes et durables conséquences qu'elle a entraînées dans l'existence de la ville, que l'année 1952. Il est

vrai, qu'en 1600 Michel le Brave y passa comme l'éclair, qu'en 1775 les Autrichiens s'y installèrent pour ne plus repartir qu'en 1918, avec l'écroulement de l'empire des Habsbourg, mais ces événements fort importants de l'histoire n'ont eu aucune suite pour les destinées mêmes de la ville en déclin et n'en ont guère modifié l'aspect.

Pour en arriver, de ces grandes dates dont font état les chroniqueurs, à une autre date constituant vraiment un tournant radical dans la vie de Suceava, une intervention décisive dans son existence, à même de changer le rythme des battements de son cœur et de vivifier ses artères par un nouveau flux de sang, il nous faut pousser jusqu'à nos jours, jusqu'en 1952. Cette année-là, le 19 septembre, Suceava est devenue le chef-lieu de la région de Suceava et ceci a constitué les prémisses de sa renaissance.

Les chroniqueurs nous disent, lorsqu'ils entreprennent de consigner les premiers témoignages de la gloire de Suceava:

En 1375, Petru Muşat, accédant au trône de la Moldavie, quitta le Siret et s'en vint s'établir à Suceava...

Quant à nous, si nous voulons parler de sa vie d'aujourd'hui et de son nouvel essor, il nous faudra dire:

Le 19 septembre 1952, le Comité Central du Parti Ouvrier Roumain et le gouvernement de la République Populaire Roumaine décidèrent de faire de Suceava le chef-lieu de la région de ce nom.

Ainsi a commencé l'histoire nouvelle de cette ville. Si le régime démocratique populaire n'avait pas existé, Suceava ne serait pas devenue chef-lieu de région, la citadelle en ruines d'Etienne le Grand serait restée longtemps encore l'édifice le plus imposant de la ville et qui sait dans combien d'années une rotative serait apparue là.

Car, l'une des conséquences les plus significatives des nouvelles destinées de Suceava fut en effet l'apparition d'une rotative entre ses vieux murs. Je dois avouer que lorsque j'ai eu vent du fait, il y a quelques années, j'ai craint que mon interlocuteur n'allât étendre, par ignorance ou par enthousiasme, la notion de rotative à qui sait quelle machine. Car, une rotative n'est pas mince chose et son apparition dans une ville de province est aussi saisissante, aussi impressionnante que celle d'un transatlantique qui irait jeter l'ancre dans un petit port de pêche. A mes yeux tout au moins, la rotative est une notion prestigieuse, auréolée même d'un certain mirage. Quiconque a connu la vie des imprimeries de jadis, avec la rumeur monotone et le lent va-et-vient des presses à bras, ne peut pas ne point tressaillir en entendant parler de rotative.

Une rotative à Suceava? La même ardeur, la même fébrilité qui m'ont poussé à aller visiter la citadelle, pour me convaincre si d'entre ses murs il est possible d'apercevoir le combinat, m'avaient déterminé alors à aller voir la rotative. J'avais donc remonté la rue principale pour me diriger vers cette plate-forme de Suceava d'où s'élancent l'église Saint-Démètre, élevée par Petru Rareş, et la haute, l'imposante tour d'Alexandru Lăpuşneanu, où une tête d'aurochs est gravée dans la pierre. Non loin de cette vaste place, qui aère tout d'un coup le centre aggloméré et tortueux de la ville, se trouve la rédaction du journal *Zori Noi* (Aube Nouvelle). La rotative — la machine est de petites proportions, mais c'est bien une

rotative — est installée là, au rez-de-chaussée d'une vieille maison. Ses cylindres recevaient justement leur portion d'encre pour l'édition du lendemain. Le cœur étreint de la même émotion, toujours aussi vive en dépit des années écoulées, j'ai contemplé le labeur nocturne des linotypistes; leurs doigts couraient sur les claviers, transformant en files de lettres ardentes le plomb fondu, à la surface duquel dansaient des flammettes verdâtres.

✧

En ce temps-là, Suceava commençait à peine à dégager ses jambes de la boue qui lui enlisait les chevilles. Le socialisme signifiait alors là-bas le pavage de la route de la gare à la ville, dans la bourbe de laquelle tant de voyageurs — après s'être laissés un instant séduire par l'éclat des tours hissées sur la colline — avaient reçu au point du jour la douche brutale de la réalité. Mais à part cette première réussite, nul autre signe de transformation. Aux visiteurs toujours plus nombreux qui commençaient à avoir à faire là-bas et n'y trouvaient plus place, Suceava apparaissait comme une ville qu'il est bon de quitter au plus tôt, à croire que le spectre de Despot Vodă continuait à errer dans ses rues.

Ce Despot Vodă, de son vrai nom Iacob Heraclid, était un aventurier qui avait usurpé le trône de Moldavie. Entiché de son origine grecque, il s'était forgé une généalogie qui remontait — ni plus ni moins — à Hercule. Mais cet illustre ancêtre ne put lui être d'aucun secours aux heures d'adversité. Soumis dans la citadelle de Succeava à un siège impitoyable par le *hatman* Ştefan Tomşa, prétendant au trône de Moldavie, qui avait reçu de Transylvanie des renforts en troupes et en canons, Despot Vodă se vit contraint — au terme de péripéties dramatiques, après avoir imploré à genoux la garnison insurgée de lui demeurer fidèle, arrachant les bagues de ses doigts et les distribuant aus soldats — de capituler. Alors, certain matin d'automne, dont les habitants de Suceava furent longtemps à se souvenir, il sortit de la citadelle avec les restes de pompe qu'il avait pu amasser, vêtu de ses habits les plus riches, et se présenta — le souvenir d'Hercule peut-être encore présent à l'esprit — devant Ştefan Tomşa. Celui-ci après lui avoir reproché ses torts devant la multitude réunie là, le frappa de sa masse d'armes jusqu'à ce que son ennemi s'écroulât. Finalement, son corps fut empalé et hissé au faîte des murs de la citadelle.

Même s'ils ne croyaient plus au spectre de Despot Vodă, de quelle crainte devaient être envahis ceux qui voyaient la brume des forêts septentrionales descendre sur la ville, alors qu'ils ignoraient où ils allaient passer la nuit ! Il semblait à cette heure que Suceava, lasse et ployant sous le faix des ans, ne fût plus capable de supporter sa nouvelle et mince gloire de chef-lieu de région. Mais le mal d'alors était tout à la fois la rançon, le début et la condition de sa renaissance future.

Au cours de l'un de ces soirs où l'on pouvait voir maintes âmes en peine errer par les rues, je me suis attardé à contempler le labeur nocturne des linotypistes, les files de lettres ardentes et les flammettes verdâtres qui dansaient à la surface du plomb fondu, et je me suis dit: «Il est impossible

que ne se cache pas ici une semence d'où germeront les destinées nouvelles de Suceava».

Car, voyez-vous, une rotative est tout à la fois moins et davantage qu'un transatlantique. Après avoir émerveillé, l'espace d'une journée et d'une nuit, les humbles pêcheurs, un transatlantique disparaît au large, sans laisser de trace. Mais une rotative est un miracle d'une autre nature: solidement fixée dans ses fondations de béton, elle multiplie et propage des idées, jour après jour, jusqu'au moment où toute la réalité sur laquelle elle agit en vient à lever l'ancre...

Une rotative à Suceava, cela signifiait que ce bourg d'intérêt plutôt local serait finalement entraîné dans le grand courant d'idées et de faits modifiant l'aspect du pays. Ainsi donc, cette nuit-là, il m'était possible de la saluer comme la semence la plus sûre, la plus pleine de vitalité d'entre toutes celles d'où allait germer la physionomie future de Suceava.

Et c'est comme telle que je l'ai saluée. De ses cylindres mis en branle, le journal tombait à une cadence vertigineuse, avec ses pages pleines de comptes rendus, de graphiques, d'appels et surtout de noms, noms de gens, de toutes sortes de gens que l'on pourrait rencontrer le lendemain dans la rue ou dans les villages de la région.

Longtemps, le seul événement de la vie de Suceava qui parvenait jadis à se voir imprimer fut le décès des personnes bien situées. Le jour de... un tel a rendu l'âme... Ornés d'un large cadre noir, les faire-part mortuaires étaient collés aux fenêtres, sur les murs, sur les portails des églises. Jusqu'au soir, la boue qui giclait de sous les roues des voitures les recouvrait de longues traînées de terre larmoyante.

On imprimait aussi des cartes de visite et des faire-part de mariage. Madame et Monsieur... ont l'honneur de vous annoncer le mariage de leur fille...

Il en était ainsi à Suceava depuis l'invention de l'imprimerie, lorsque soudain, un beau matin, un cri ébranla l'air: *l'Aube Nouvelle* ! Organe du Comité régional de Suceava du Parti Ouvrier Roumain et du Conseil populaire régional. Et c'est ainsi que Suceava en vint peu à peu à être éveillée à une vie nouvelle.

Son renom d'antan, elle le devait à quelques voïvodes, et son essor économique, au fait qu'elle se trouvait située au carrefour des grandes routes du nord et du midi, du couchant et du levant. Les caravanes des négociants remontaient, par la vallée du Siret, des bouches du Danube vers les villes du nord, et, en ce temps-là, il n'existait pas en cette partie du monde de voie plus accessible entre l'Occident et l'Orient que la large et lumineuse vallée de la Moldova. Sise sur un plateau, près du confluent des deux cours d'eau, Suceava avait gardé, du gigantesque va-et-vient des personnes et des biens qui remontaient ou descendaient leurs lits, les 16.000 maisons et les 100.000 habitants de l'heure de son apogée.

Mais, par la suite, la capitale de la Moldavie fut transférée, et les échanges de marchandises entre les peuples, revêtant d'autres formes et suivant d'autres itinéraires que ceux des caravanes de l'époque, servirent l'épanouissement d'autres villes, cependant que Suceava entrait dans un déclin dont il lui était impossible de se relever.

Ce n'est qu'aujourd'hui, après des siècles de décadence, que l'on voit renaître les anciennes assises de son essor, certes dans de tout autres conditions, et que Suceava en vient à entrouvrir ses paupières, ainsi que la Belle au Bois Dormant. Chef-lieu d'une région qui s'étend du défilé du Prislop — que traversa autrefois, à cheval, Bogdan, légendaire fondateur du pays moldave — jusqu'aux plaines noires de la vallée du Prut, Suceava est appelée à organiser, de sur le même plateau d'antan, sis au carrefour des monts et de la plaine, la vie d'un territoire de 13.750 kilomètres carrés sur lequel vivent près d'un million d'habitants — plus exactement 967.386 à la date du 1er juillet 1959 — nombre d'entre eux gens des montagnes et des forêts, pâtres, forestiers, flotteurs, pêcheurs de truites, comme aux temps les plus reculés, mais d'autres aussi pratiquant des métiers inconnus autrefois: tractoristes, ingénieurs, distillateurs, mécaniciens, géologues, électriciens.

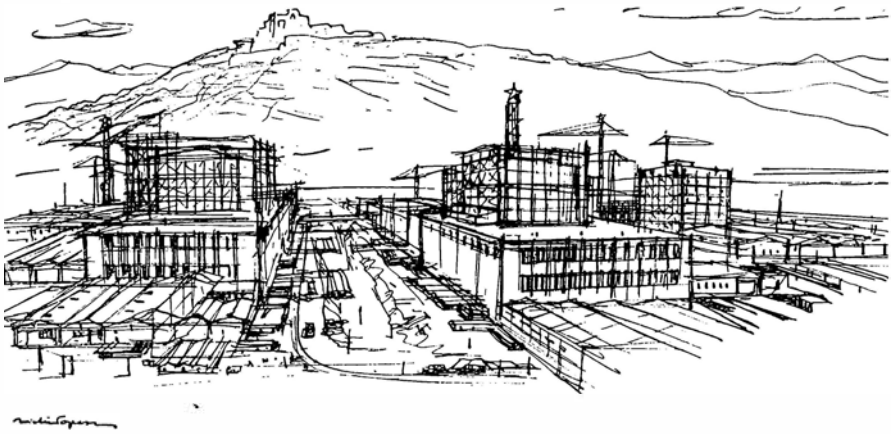
Cette nuit-là, les cylindres de la rotative tournaient vertigineusement — à raison de milliers de tours par heure — préparant l'aube nouvelle du lendemain et aussi celle beaucoup plus radieuse de l'avenir, cherchant à entraîner dans leur mouvement, lequel est partie du mouvement tout entier du pays, le plus possible des descendants d'Etienne le Grand. Des générations entières n'ont fait que lire les vieilles chroniques, revivant par l'imagination l'existence et les exploits des voïvodes... Or voici l'heure où l'histoire, qui est toujours faite par le peuple, a commencé à parler en premier lieu des exploits du peuple.

Cette nuit-là, la rotative tournait vertigineusement, imprimant sur chacune des quatre pages du journal le nom de ceux qui forgent l'histoire nouvelle de la Moldavie. Ils étaient tous là: mineurs de Iacobeni, d'Arşiţa et de Nepomiceni; flotteurs de Cîrlibaba et de Ciocăneşti; ouvrières du textile de Botoşani ou de Fălticeni; pâtres du Rarău et du Giumalău; scieurs de Frasin, de Gura Humorului et de Vatra Dornei. Oui, tous étaient là, leur nom imprimé en toutes lettres, avec ce qu'ils avaient fait ou se proposaient de faire pour l'essor de Suceava. Tous étaient là, du vieil instituteur mitchourinien Dumitru Cristea de Cucorani, qui acclimate les figuiers à la latitude d'Ipoteşti et ambitionne de faire de la mauve une plante fort utile à l'industrie textile, jusqu'à Constantin Adochiţei, Héros du Travail Socialiste, homme taciturne de son naturel, mais qui s'entend fort bien à convaincre les vaches de donner de véritables fleuves de lait. Tous étaient là: géologues, agronomes, planificateurs, éleveurs de truites, chefs de chantier, collectivistes, ouvriers forestiers, éleveurs de chevaux de race Hutzul, maçons, électriciens, ouvriers d'élite ou novateurs, tous ceux qui prennent part, de leurs bras et de leur esprit, à l'édification du socialisme dans la région de Suceava.

Nuit après nuit, à raison de milliers de tours par heure, la rotative imprimait leur nom, leurs pensées, leurs propositions, leurs engagements et leurs exploits. Peu à peu, tout d'abord bien timidement, puis toujours plus résolument, et finalement avec hardiesse, les fruits de leur labeur se sont fait jour jusque dans l'aspect de la ville.

✧

En 1958, quelques maisons nouvelles ont surgi dans une rue qui mène à Zamoa, l'ancien monastère arménien situé à l'extrémité ouest de la ville. Comme elles étaient un peu plus massives, les habitants de Suceava se sont empressés de leur donner le nom d'« immeubles ». Mais avec quelque bienveillance qu'on les considérât, le mot ne laissait point de vous causer un léger serrement de cœur. C'était là un début bien modeste, qui ne laissait guère entrevoir ce qui allait suivre.



Un an plus tard, le début n'était déjà plus aussi modeste et, encore un an après, c'est-à-dire en 1960, on pouvait déjà parler des grandes constructions de Suceava. Un plan d'urbanisation a été élaboré, adopté et mis en œuvre, à la suite duquel une bonne partie de la ville a pris l'aspect d'un vaste chantier. On construit nombre de maisons, des rues entières, pour l'instant plus de 400 appartements, mais ce chiffre atteindra 4.000 d'ici 1965; le quart du nombre des maisons que comptait Suceava à l'heure de son apogée.

Maintes vieilles maisons seront démolies, afin de faire place aux nouvelles artères de la ville. On parle aujourd'hui à Suceava, à l'ombre de la citadelle d'Etienne le Grand, de grandes avenues. Deux ans plus tôt, le terme d'« immeuble » avait éveillé en moi une ombre de mélancolie. Maintenant, dans les rues éclairées au néon j'en suis venu à parler moi-même, de la manière la plus naturelle du monde, de grandes avenues. Je les ai vues dans le plan d'urbanisation et je les ai vues prendre corps dans le périmètre de la ville. Celle qui partira de la gare de Burdujeni, la future gare officielle de Suceava, traversera les lignes de chemin de fer sur un pont auquel on travaillait déjà d'arrache-pied, puis, s'engageant entre les pattes gigantesques du mammouth, elle remontera, vers la ville, rejoignant des rues entièrement nouvelles, d'où l'on pourra voir, enfin libéré de leur gangue et véritablement mis en valeur, les édifices historiques des temps révolus. Ainsi, le voyageur verra se déployer d'emblée à ses yeux émerveillés tout ce qui mérite d'être vu dans l'ancienne capitale de la Moldavie; les symboles de sa puissance d'antan et d'aujourd'hui, sa beauté d'autrefois et celle de nos jours. Réunis dans le même ensemble

urbanistique, la citadelle d'Etienne le Grand, les vieilles églises, les nouvelles rues et les nouveaux édifices ainsi que le gigantesque combinat feront de Suceava une ville pleine de vie et de charme, une ville où l'on aura plaisir à débarquer et à séjourner le plus longtemps possible.

Actuellement, on construit là-bas, dans la rue principale, un grand et confortable hôtel qui deviendra, selon moi, un point d'attraction pour tout le nord de la Moldavie. Il était en cours de construction lorsque je l'ai vu, mais il m'a été facile de l'imaginer plein de monde, entouré de dizaines de voitures filant par les rues avoisinantes, bref un véritable — encore un mot nouveau pour Suceava — «palace». D'entre ses murs, auprès de ses calorifères, dans ses fauteuils, on pourra se souvenir, sans aucun frisson, durant les soirées où la brume des forêts septentrionales descend sur la ville, des épisodes les plus sanglants du passé de Suceava et même du spectre de Despot Vodă.

✧

Si, dans l'élaboration des plans des grands édifices tel celui de la nouvelle polyclinique, sur laquelle s'ouvre actuellement le centre de la ville lorsque l'on vient du midi, — édifice admirablement situé entre deux artères et précédé d'un vaste espace vert — on tenait davantage compte de la couleur locale, sans accroître le prix de revient, il me semble que le nouvel aspect de Suceava ne pourrait que devenir plus cher encore à ses habitants comme à ses visiteurs. Il convient de rappeler à cet égard que les paysans d'un village de montagne, qui avaient amassé de l'argent par leur contribution bénévole en vue de construire un foyer culturel, ont refusé le projet standard envoyé par je ne sais quel bureau et ont demandé que l'on tienne compte aussi de leur goût.

Entre-temps, il s'est passé à Suceava un autre fait qui a mis d'un coup sur son front un rayon de lumière. Les murs entourant l'ancienne prison autrichienne, qui déployaient leur galeuse silhouette au centre de la ville, sont tombés sous les coups des pioches, et l'édifice proprement dit, aéré et rénové, héberge à présent les bureaux du Conseil populaire régional. Toute cette partie de la ville a revêtu, ainsi qu'un tableau à la suite d'un coup de pinceau inspiré, un autre aspect.

✧

Longtemps, il n'a existé à Suceava qu'un seul petit buste, celui du folkloriste Simeon Florea Marian. Ces dernières années, on y a vu apparaître un buste réussi, au front lumineux et au puissant menton wagnérien, le buste de Ciprian Porumbesco, ainsi qu'une statue d'Etienne le Grand, moins réussie, mais qui n'en est pas moins la première qu'on ait érigée en son honneur dans la ville à laquelle il conféra tant d'éclat. Peut-être serait-il bon, à cet égard, de faire à une autre occasion quelque chose qui s'inspirât de la grandiose statue équestre que le Soviet de Moscou a fait ériger à la mémoire du prince Iouri Dolgorouki, fondateur de la ville, pour le 800e anniversaire de Moscou.

Mais ce n'est pas tout. Suceava n'a point seulement le mérite d'avoir été la résidence du plus illustre des voïvodes roumains : de nos jours, elle

a aussi le rare privilège d'être le chef-lieu d'une région comprenant des villes et des villages particulièrement chers à nos cœurs puisque c'est là qu'ont vu le jour, en ce dernier siècle, la plupart des créateurs de valeur universelle issus du sein de notre peuple.

C'est dans la région de Suceava, à Ipoteşti, qu'est né Mihail Eminesco, le plus brillant des astres de la poésie roumaine, notre plus grand titre de gloire aux yeux des autres peuples.

C'est dans la région de Suceava, à Ştefăneşti, sur les rives du Prut, qu'est né l'autre grand poète roumain, le peintre Ştefan Luchian, si profondément humain et tout à la fois immortel, sublime.

C'est dans la région de Suceava, à Liveni, qu'est né Georges Enesco, dont l'archet a tenu suspendu tant de fois le souffle de deux continents, et dans les compositions duquel l'âme de notre peuple fait voile vers l'universalité.

C'est dans la région de Suceava, à Mălini, qu'est né Nicolae Labiş, qui s'annonçait comme le grand poète de sa génération.

Je songe à une Suceava, ville enviable entre toute autre du pays, possédant une allée dont les statues nous autoriseraient — sans la nommer réellement ainsi — à lui donner cependant en notre cœur, le nom d'Allée des Génies. Imaginez à son extrémité la statue d'Etienne le Grand, puis d'un côté et de l'autre, la figure, le sourire, la haute vibration intérieure, gravés dans le marbre ou dans le bronze, de Mihail Eminesco, de Ştefan Luchian, de Georges Enesco, et, près d'eux, la figure d'enfant de Nicolae Labiş, comme un symbole du jeune génie, dont l'essor a été interrompu, avant qu'il ait pu pleinement déployer ses ailes.

IV

Le moment est venu de dire que, quelques efforts qu'aient tentés les habitants de la région de Suceava pour en exploiter les richesses naturelles et en organiser l'économie, ceux-ci n'auraient pu donner les fruits que nous admirons et que nous attendons, s'ils n'avaient été conjugués avec le labeur de notre peuple tout entier en vue d'édifier un pays nouveau, et surtout avec cette action audacieuse et persévérante qui vise à tirer la Moldavie de sa misérable condition d'autrefois. Quiconque a travaillé là-bas, avec cœur, ces dix dernières années, quiconque a manié avec ardeur la truelle et la pioche, quiconque a serré des vis ou coulé du béton, a contribué, d'une manière infinitésimale mais réelle, à la grande œuvre de résurrection de Suceava et peut songer, en paix avec soi-même, à l'ombre d'Alexandre le Bon ou d'Etienne le Grand. Le fait est que, depuis l'époque de ces grands voïvodes, on n'a jamais construit en Moldavie ni autant ni aussi durablement que de nos jours. En l'an 2000, lorsque sera organisée la première exposition de photographies de notre planète dans la Lune, la Moldavie apparaîtra là-bas avec le visage que lui ont façonné ses illustres voïvodes, — l'église des Trois Hiérarques les monastères de Voroneţ et de Sucevița — et aussi avec son nouveau visage — Săvineşti, Roznov, Borzeşti, Bicaz et Stejaru — celui que

nous lui avons forgé aujourd'hui. C'est là une vérité historique et, dimension maximum, une vérité cosmique.

La renaissance de Suceava a peut-être commencé avec les flammettes verdâtres qui dansaient nuit après nuit à la surface du plomb fondu, dans la typographie sise auprès de la tour d'Alexandru Lăpușneanu, mais à ces flammettes se sont jointes bientôt les gigantesques flammes du laminoir de Roman, et aux cylindres barbouillés d'encre se sont joints la fabrique de roulements à billes de Bîrlad puis soudain, comme une explosion en chaîne, Borzești, Onești, Săvinești... Sans l'épanouissement de toute la Moldavie, nous n'aurions pu faire en sorte que les mammouths s'en reviennent dans la vallée de la Suceava et nous n'aurions pu édifier là-bas, face à l'imposante citadelle d'Etienne le Grand, des constructions propres à faire pencher la balance du côté du présent.

✧

Parmi les grandes actions entreprises en Moldavie, deux surtout auront un retentissement particulier dans la vie de Suceava. Ces actions l'embrassent dans deux circuits de haute tension, la rattachant au voltage du pays tout entier, lui transmettant sa vibration et sa force en des flux ininterrompus. Je veux parler du système énergétique national et du système de routes modernes.

Ainsi, par de minces fils de cuivre et par de longues bandes de bitume, la vie nouvelle fait irruption dans les artères de Suceava, rajeunissant son cœur et le contraignant à battre à un autre rythme.

Par de minces fils de cuivre, le torrent de milliers de kilowatts se déverse de Bicaz vers Suceava, rendant au centuple la puissance et l'insigne beauté que dispensait à la vallée depuis des siècles cette partie du pays. Pour la première fois, il est ainsi rendu justice à ces lieux.

Peut-être convient-il de rappeler en effet que Suceava jouit non seulement du rare privilège d'être le chef-lieu d'une région où ont vu le jour Mihail Eminesco, Ștefan Luchian, Georges Enesco et Nicolae Labiș, mais aussi du privilège de voir la Bistrița jaillir de ses terres. Or, ne l'oublions pas, c'est avec la Bistrița que commencent l'histoire et la beauté nouvelles de la Moldavie.

Depuis des siècles, la Bistrița s'écoulait, transportant vers le midi tout ce qu'elle avait pu amasser dans les montagnes de la Bukovine; des torrents d'eau limpide, des troncs de sapin, des effluves de résine, des tintements de sonnailles et de légendes. Mais c'est à présent seulement que toutes ces richesses, arrêtées par la poitrine de béton du barrage de Bicaz, s'en retourneront sur le sol natal, drapées dans la mante d'éclairs de l'électricité.

Il me semble que dans le parc de Suceava, parmi les statues des génies qui ont fait sa gloire, il conviendrait également d'ériger une statue — quel motif à graver dans le marbre pour un sculpteur inspiré ! — de la Bistrița.

De l'endroit où elle est trasformée en électricité, de Stejaru, les pylônes des lignes de haute tension traversent d'un pas lent, méditatif, de leur pas de grues industrielles, Humulești, le village natal de Creangă, ainsi que le

large lit graveleux de l'Ozana, ils passent auprès des ruines grisâtres — tirant sur le rouge au crépuscule — de la cité de Neamț, modifiant l'ancien paysage et l'ancienne vibration du pays, jusqu'au moment où Suceava émerge devant eux. Alors, s'appuyant résolument au rebord du plateau voisin de la citadelle, où firent halte autrefois les Cosaques de Timouch Hmielnitski, ils font un autre pas et descendent dans la vallée de la Suceava, dans la station de transformateurs du combinat, dans les énormes tasses en faïence où le mammouth boira son café au lait.

Dès l'instant où Suceava a été connectée au système énergétique national, on a commencé à sentir dans les battements de son cœur le cœur puissant, le cœur d'aigle de Bicaz.

Ainsi, Suceava commence à s'affirmer comme le chef-lieu d'une région forte d'un million d'habitants, non seulement parce qu'elle possède des bureaux par lesquels doivent passer et être estampillés tous les papiers, mais aussi parce que, effectivement, elle va posséder une force — politique, économique et industrielle — qui se fera sentir dans toute la région, ainsi que se faisait autrefois sentir, par toute la Moldavie, la force du sceptre d'Etienne le Grand.

✧

Environ à l'époque où je considérais avec un léger serrement de cœur les humbles maisons auxquelles on donnait, à Suceava, le nom d'immeubles, des voyageurs venus du midi racontaient, toujours plus émerveillés, que le centre de la Moldavie subissait une profonde transformation. Que dans la vallée du Trotuș on voyait surgir des villes nouvelles et de féeriques fabriques. Qu'au sud de Piatra Neamț on édifiait une usine et tout près une autre usine encore, si belles que le soleil s'arrêtait dans sa course pour les voir, que l'on construisait partout des routes modernes, que l'une d'elles avait d'ores et déjà joint Roman et qu'elle arriverait — cela ne faisait aucun doute — jusqu'à Suceava aussi. Cette nouvelle n'avait rien d'invraisemblable, mais n'en laissait pas moins comme l'ombre d'un doute. . .

Aujourd'hui, on peut se rendre de Bucarest à Roman, puis à Fălticeni, et à Suceava, et plus loin encore, par la vallée historique de la Moldova et par-delà le fameux Mestecăniș, jusqu'à Vatra Dornei, en empruntant une route entièrement goudronnée. Lorsque devant le grand hôtel en cours de construction à Suceava, je me le suis imaginé plein de monde et flanqué de voitures, à l'instar des grands palaces, c'est cette route que j'avais à l'esprit.

Cette route et une autre encore, extraordinaire. Dans les années à venir, quiconque traversera le Milcov et remontera jusque vers le centre de la Moldavie, aura peine à rebrousser chemin. Pris dans une véritable cascade de miracles — l'hydrocentrale de Stejaru, le barrage de Bicaz, le lac artificiel au pied du Ceahlău, la vallée de la Bistrița, les gorges de Dorna, Vatra Dornei, puis Mestecăniș et Voroneț — le voyageur ira de l'un à l'autre jusqu'au moment où il arrivera finalement à Suceava.

Les miracles de la nature s'entremêlent aujourd'hui si étroitement en cette partie du pays, aux miracles accomplis par la main de l'homme,

qu'on ne saurait imaginer homme ou femme arrivant au centre de la haute Moldavie sans poursuivre cette route. Devenu le centre le plus important de cette partie du pays dont les beautés ne sont qu'à présent seulement accessibles au tourisme, l'ancien «bourg d'intérêt plutôt local» entendra retentir dans ses rues, au cours des années à venir, maintes exclamations d'émerveillement et de joie, dans les langues les plus diverses, comme au temps où les messagers de tant de peuples arrivaient dans leurs plus somptueux atours à la cour d'Etienne le Grand.

V

Bien des fois, lorsque j'ai entrepris de rendre hommage au labeur que poursuit notre peuple, au cours de ces dernières années, selon les plans audacieux, résolus et clairvoyants des communistes, j'ai commencé ma narration en ces termes... En des lieux autrefois déserts...

En des lieux autrefois déserts se sont élevés sur le territoire de la Dobroudja l'usine de Năvodari, la thermocentrale Ovidiu II, la fabrique *Cimentul Păcii* et la foule de maisons, de villas et d'immeubles du littoral.

En des lieux autrefois déserts se sont élevés sur le territoire de la Moldavie le laminoir de Roman, la fabrique de roulements à billes de Bîrlad, la centrale hydro-électrique de Stejaru et un complexe de merveilles de l'industrie moderne à Borzeşti, Roznov et Săvineşti.

En des lieux autrefois déserts se sont élevés en d'autres coins du pays la centrale hydro-électrique de Moroeni, les thermocentrales de Doïceşti et de Paroşeni, la nouvelle ville de Hunedoara, le combinat chimique de Govora, le réacteur atomique, la raffinerie de Teleajen et tant d'autres fabriques, usines et combinats.

En des lieux autrefois déserts a commencé à s'élever à présent le gigantesque combinat métallurgique de Galatzi.

En des lieux autrefois déserts s'élèveront demain de nouvelles fabriques, de nouvelles usines, de nouvelles villes...

En des lieux autrefois déserts, c'est-à-dire des terrains vagues, des champs incultes, couverts de ronces, dépourvus de tout souvenir et de toute beauté.

En des lieux autrefois déserts, c'est-à-dire en des lieux où il n'y avait rien autrefois.

Oui, mais à Suceava il y avait eu quelque chose.

A Suceava, il y avait eu, il y avait encore toute la gloire d'Etienne le Grand.

A Suceava il y avait eu, il y avait encore la citadelle du grand voïvode, en ruines mais encore imposante.

Devant cette citadelle, nombre de générations avaient songé avec amertume à la grandeur défunte du passé.

Aujourd'hui, quiconque se rend à Suceava n'a plus un seul instant de regret. Aujourd'hui, l'air vibre là-bas de la trépidation des bétonnières et les plus hautes silhouettes de la ville sont dominées par la silhouette des grues-tourelles. Le bras gigantesque de celles-ci a rétabli, en l'espace d'un instant, l'équilibre entre le passé et le présent.

Aujourd'hui, le présent occupe la première place à Suceava et, partout, on le voit jaillir vers le ciel. De tous les exploits dignes de louange de notre peuple, c'est là celui qu'il convient de louer le plus.

En des lieux autrefois déserts, en des lieux autrefois glorieux, notre peuple fait valoir partout son hardiesse et son zèle, édifiant un pays nouveau, baignant dans la lumière.

Jamais autrefois on n'a parlé de Bicaz de quelque manière que ce soit. Aujourd'hui nul ne saurait plus vivre en Roumanie sans parler de la grandeur de Bicaz.

On a beaucoup parlé autrefois de l'éclat de la Suceava des voïvodes. Bientôt, nul ne pourra plus vivre sans parler de l'éclat et de la beauté de la Suceava socialiste.

Illustration de N. Popesco

Commentaires

Un débat sur la poésie

Poésie et actualité

Une intéressante conférence sur la poésie a eu lieu récemment à Bucarest, à laquelle a pris part, à côté d'écrivains et de critiques roumains, une délégation d'écrivains soviétiques ayant à sa tête le critique Alexandre Dementiev. De cette délégation faisaient partie les poètes Margarita Aligher, Maxime Tank, Alexandre Iachine et Victor Bokov.

Dans le rapport qu'il a présenté à cette occasion, Mihaï Beniuc, premier secrétaire de l'Union des Ecrivains de la R.P.R., a fait une ample analyse des aspects caractéristiques de la poésie roumaine depuis la libération du pays de sous le joug fasciste et jusqu'à nos jours. Il s'est attaché notamment à mettre en lumière les préoccupations majeures des poètes d'aujourd'hui, dont les créations s'orientent vers la réalité, vers l'actualisation de tout ce qui est important dans le passé et, avant tout, vers les thèmes actuels. « Le nouveau, c'est cela — précise le rapport — acquisition incontestable devenue le bien collectif du front de la poésie, depuis les générations de nos aînés, Tudor Arghezi en tête, ayant traversé jadis le régime d'exploitation et d'asservissement de l'homme, jusqu'à ceux qui débutent dans les pages de la revue *Luceafărul* par exemple.»

Cette prise de position, résultat direct de l'action directrice du Parti, « implique une formation idéologique marxiste-léniniste: elle implique l'enrichissement incessant du réalisme socialiste considéré comme le chemin qui mène à la réalisation d'œuvres artistiques spécifiques de notre temps: elle implique aussi, outre la connaissance des voies propres à la poésie de notre peuple et de nos meilleurs poètes, la connaissance de nos propres traditions révolutionnaires en littérature, et celle des succès engendrés par la Grande Révolution d'Octobre 1917 dans tous les domaines de la vie, celui de la poésie y compris.

« Mais le facteur décisif de cette rénovation de notre poésie a été la transformation socialiste du milieu ambiant opérée jour après jour sous la direction du Parti dans chaque secteur d'activité, et ayant le travailleur pour centre, ce travailleur se transformant sans cesse lui-même, conscient désormais de sa force libérée dans l'ensemble des forces sociales, et de la finalité de ses efforts appelés à assurer à la fois son présent et son avenir».

Mis ainsi en face de ces « coordonnées nationales et internationales, d'une grandeur historique unique», le poète a pour tâche d'embrasser et de traduire en créations artistiques un monde nouveau, un monde passionné, édifiant une vie nouvelle et heureuse.

Le poète d'aujourd'hui vit dans une sphère plus vaste, il a en horreur l'isolement dans une tour d'ivoire, il refuse de se restreindre dans les limites étroites de l'individualisme, et son œuvre, qu'animent les grands idéaux de l'homme contemporain, « se projette à la fois dans l'espace — l'arène internationale — et dans le temps — vers l'avenir. Par là l'actualité devient poésie et le poète devient actuel.»

Le rapport souligne que l'actualité est l'une des conditions nécessaires de la grande poésie, capable d'affronter les siècles, car « Homère, Horace, Dante, Villon, Goethe et Pouchkine ne sauraient être compris autrement que comme l'expression majeure, dans les termes de la poésie, du monde au milieu duquel ils vécurent et qu'ils ont immortalisé par leur art.»

D'ailleurs, s'occupant des conditions de la création artistique, le rapport présenté au IIIe Congrès du Parti Ouvrier Roumain par Gheorghe Gheorghiu-Dej, premier secrétaire du Comité Central du P.O.R., précisait que, pour créer une œuvre qui soit « au niveau des hautes exigences artistiques et idéologiques du Parti et du peuple, une connaissance approfondie et une longue étude attentive des réalités, un contact vivant et permanent de l'artiste avec les travailleurs — futurs héros de ses œuvres — est tout spécialement nécessaire.»

La constatation qui se dégage des ouvrages parus et des problèmes qui préoccupent les poètes roumains d'aujourd'hui, est que la signification majeure de la poésie contemporaine réside précisément dans la communion du poète avec les grandes réalités de la vie de nos jours. Ceci implique à la fois le don de découvrir les modalités d'expression artistique appropriées et une connaissance approfondie et dialectique de l'existence. Allier l'élément lyrique à l'élément l'épique, dit le rapport, est un mode de renouvellement continu de la poésie contemporaine.

Caractérisant le conformisme comme diamétralement opposé à notre art réaliste socialiste, car il n'est rien d'autre qu'une « soumission aveugle à des normes établies de type ecclésiastique que les usages et les obligations imposées par les classes dominantes ont érigées en canons», le rapporteur déclare: « Nous accuser de conformisme est parfaitement ridicule, alors que nous nous efforçons constamment de dépasser, dans le sens des lois historiques, ce qui est vétuste, de procéder à une étude dialectique des réalités, de saisir le nouveau dans l'actualité et de le transposer dans l'art par les moyens et selon les modalités les plus adéquates.»

L'art a pour mission non point de consigner de petites désillusions individuelles et individualistes, mais « de soustraire au transitoire tout ce que l'existence humaine comporte de grandeur, et de marquer du sceau de l'immortalité les actions des hommes et leur lutte.» L'art « combat le temps, lui ravit sa substance, l'exproprie pour ainsi dire, l'empêchant de noyer dans l'oubli ce qui mérite de vivre dans la conscience des hommes ».

Le conformisme ne recherche pas la nouveauté, mais au contraire le passé. C'est dans le pessimisme de la philosophie des existentialistes qu'il convient de le chercher, dans les tâtonnements stériles, deshumanisants de la littérature prétendue d'avant-garde. Les poètes roumains vivent au cœur de l'actualité et leurs créations ont leur source dans la réalité ambiante, riche de sens, d'une société en pleine trasformation, que passionnent les perspectives de la vie. Et des livres tels que *Dieu est né en exil*, du piètre littérateur Vintilă Horia enfui de Roumanie, œuvre d'une parfaite platitude et qui falsifie les faits historiques, font scandale jusqu'en Occident et y sont catalogués au nombre des « ouvrages parfaitement agaçants. »

D'ailleurs, comme le rapport s'attache à le souligner, « en littérature aussi, la ligne de démarcation est celle des intérêts de classe. » Le IIIe Congrès du Parti Ouvrier Roumain a été assez explicite à cet égard en proclamant que « l'activité idéologique, l'œuvre de liquidation des influences bourgeoises dans la conscience des hommes, est le principal terrain de la lutte de classe, de la lutte entre l'ancien et le nouveau. »

Parlant de la création de Tudor Arghezi, le plus grand poète en vie de Roumanie, toujours présent en première ligne de notre vie littéraire « avec une verve et un éclat plus vigoureux que jamais », le rapport cite les vers intitulés *Une nuit aveugle*, vraies perles du volume *Hymne à l'Homme*, que le poète n'aurait point pu publier jadis, en raison de l'atmosphère qui les anime, une atmosphère de lutte intense contre l'exploitation.

Les poètes ont aujourd'hui la possibilité de dire ce qu'ils pensent. Quant à « l'enfer par lequel nous avons passé » — dit Beniuc —« les jeunes poètes, dont les yeux étonnés s'ouvrent sur un monde qui est celui des grandes constructions, n'en gardent qu'un vague souvenir du temps de leur première enfance, ou n'en ont qu'une connaissance toute fragmentaire sur la foi de nos récits, auxquels ils ont peine à croire ».

Les coordonnées de la poésie

Les tentatives de définition de la poésie se sont toujours heurtées à de sérieuses difficultés. « Les mots ont des significations diverses, récentes ou anciennes, et, en dehors de leurs qualités évocatrices d'images, de représentations et de combinaisons musicales, ils sont assujettis aux lois complexes qui régissent leur arrangement dans le corps de la phrase et leur confèrent des qualités potentielles variées, selon la place qu'ils y occupent; ils recèlent des virtualités de formules généralisatrices ou synthétiques; ils sont sans cesse fécondés de nouvelles nuances et, au contact du milieu, subissent des transformations de sens, bien que leur forme extérieure reste parfois inchangée pendant des milliers d'années; ils ont des similitudes et des origines multiples, qui au moindre contact nouveau avec la réalité ou avec le système verbal d'expression, éveillent de nouveaux échos et des résonances neuves et engendrent de nouvelles configurations perceptives comportant des significations neuves. » Le

contact avec la réalité permet au poète de *voir* et de *prévoir* loin dans l'avenir, et de transmettre ses idées, véhiculées par des images et des harmonies évocatrices. « Sans poésie — est-il dit dans le rapport — notre réalité serait comme un paon sans queue, et notre réalité socialiste, si constellée de faits, ne saurait se concevoir sans la queue de paon de la poésie. »

Tout comme la Renaissance, avec laquelle elle offre certaines analogies, notre société socialiste en transformation multiforme, réclame des modes nombreux et variés de transposition artistique de la réalité. Le rapporteur cite et compare entre eux quelques poètes de l'Union Soviétique, dont les modalités de composition de l'image poétique sont différentes, mais qui adoptent tous une attitude commune à l'égard de la réalité. « Si nous prenons, en Union Soviétique, le chantre révolutionnaire Vladimir Maïakovski, par exemple, hyperbolique, visionnaire, aphoristique, pathétique sur le mode subjectif jusque dans ses réalisations les plus objectives, et que nous le comparons à un maître de la poésie tel que Mikhaïl Isakovski, non moins révolutionnaire comme point de départ et comme objectif, ni moins communicatif au point de vue de l'expression artistique ; ou au fabuliste plein d'imagination qu'est Mihalkov ; ou à Tvardovski rappelant la limpidité pouchkinienne par son expression précise d'un réalisme aigu allant jusqu'à l'identification de l'image poétique avec le modèle choisi dans l'actualité — mais élevé au rang de la pensée poétique ; ou à tant d'autres poètes soviétiques représentatifs qui nous apportent, non point simplement des « tendances » ou des « styles » personnels mais des modalités de manifestation poétique particulières, nous aurons la démonstration catégorique du climat favorable que le réalisme socialiste et l'action directrice du parti offrent à l'apparition de talents nombreux et variés — comme l'on pourrait dire en paraphrasant le poète le plus révolutionnaire de notre temps. »

Il en va de même pour la poésie roumaine. « Qui pourrait confondre un Marcel Breslașu, à la riche imagination de fabuliste, aux inventions verbales imprévues et ingénieuses, animé par l'esprit de parti quelles que soient les thèmes traités, d'une remarquable diversité, qui pourrait le confondre, avec Maria Banuș par exemple, affective, sentimentale dans ses hymnes à la paix, dans ses poèmes d'amour comme dans ceux où elle évoque le passé ou nous parle du parti, pathétique toujours, sans jamais tomber dans le verbiage ? Eugen Jebeleanu a une inclination marquée pour l'image hyperbolique mais sait la maîtriser avec une sévérité artistique sûre de soi. Cicerone Theodoresco condense les images jusqu'à l'ellipticité, laissant l'intellect et l'affectivité du lecteur se déclencher par un effort personnel. Mais qui pourrait les citer tous ? Beaucoup le mériteraient pourtant, car on ne saurait omettre un poète à la conscience civique vigilante, au talent poétique vigoureux et direct tel que Dan Deșliu, exerçant une forte emprise sur le lecteur et s'attaquant de front à la mine thématique. Et D. Botez, D. Corbea, Radu Boureanu, Ion Bănuță, Mihu Dragomir, Victor Tulbure, Nina Cassian sont autant de noms évocateurs d'harmonies et d'images poétiques. La personnalité poétique

bien distincte d'un Baconsky ou l'effervescence lyrique d'un Andriţoiu ne peuvent pas ne pas intéresser, tout comme nous attirent la délicatesse de sentiments de Veronica Porumbaco et le chant mâle d'Eugen Frunză allant au cœur des masses. Enfin une pléïade de jeunes: Nichita Stănesco, G. Tomozei, Leonida Neamţu, Ilie Constantin, Cezar Baltag, Florenţa Albu, d'autres encore tels que Tiberiu Utan, Aurel Rău, Ion Brad et Violeta Zamfiresco, ainsi que de nombreux et représentatifs poètes hongrois de Roumanie comme Lajos Letay et, parmi ceux de la génération précédente, Imre Horvath, Ferenc Szemler, Jenö Kiss, à côté de confrères allemands tels que Alfred Margul Sperber, — donnent à notre poésie actuelle l'aspect d'un horizon tout scintillant et chatoyant de feux multicolores.»

Cette différenciation sous le rapport de l'expression poétique n'est point le propre des seuls poètes soviétiques ou roumains. Elle est également présente dans les œuvres de tous ceux qui, sur tous les méridiens et tous les parallèles du globe, s'identifient avec les aspirations des peuples à la liberté. « Prenons par exemple — dit le rapporteur — Aragon et Eluard, Pablo Neruda et Nicolas Guillen, Brecht et Weinert. Entre eux les différences sont radicales au point de vue des modalités de transposition artistique des mêmes réalités actuelles, mais le communisme est inscrit dans leur œuvre comme les lignes de la main.

Johannes Becher a donné un nouvel éclat au sonnet, Neruda une exubérance et une éloquence uniques au vers libre, Guillen déchaîne la magie des incantations populaires, Eluard libère, semble-t-il, les sources de la poésie, Aragon ressuscite toutes les forces poétiques latentes de la France, de Villon à Apollinaire — et par leurs bouches à tous parle l'esprit léniniste.» Tous sont liés à l'âme de leur peuple et à la lutte de la classe ouvrière.

Du rôle de la critique littéraire

« Quel est le principe actif, le germe fécond de la vraie poésie? A cette question qu'est amené à se poser tout poète aspirant à créer une œuvre poétique de qualité, le rapport présenté par Mihaï Beniuc répond: « Il réside dans le fait que ceux qui l'inspirèrent, les hommes vivants dont le poète a concentré dans son œuvre les aspirations lumineuses ainsi que des rayons dans une loupe puissante, se reconnaissent dans ce foyer lumineux et sentent son ardeur leur enflammer le cœur».

Comme il s'agit en dernière analyse du talent et de l'habileté de ceux qui « rassemblant en faisceau les rayons dispersés dans la vie, les rendent plus lumineux et plus puissants», il convient d'adopter une attitude pleine de compréhension à l'égard de chacun. Dans la société socialiste, la poésie n'est pas une marchandise que l'on puisse débiter à grand renfort de réclame. Elle est « substance vivante de la vie des hommes, reflétée par le miroir enchanté de l'âme du poète». Et si elle ne réussit pas à être cela, les hommes la repoussent.

Dans le développement de la poésie comme dans celui de la littérature en général, une juste orientation de la critique littéraire est de première

importance. Le rapport cite comme exemple concluant d'aide accordée à cette dernière, l'article *Contre le ton apologétique de la critique littéraire et artistique* paru en 1959 dans le journal *Scînteia*, qui s'élève contre les éloges démesurés de certains et contre la discussion non-différenciée des œuvres poétiques, demandant à la critique de se livrer à une étude argumentée et nuancée de l'œuvre examinée et d'établir des jugements de valeur fermes, hautement objectifs et attachés aux principes.

Pour procéder à une analyse sérieuse et audacieuse des œuvres littéraires il faut que le critique ait une connaissance approfondie de la réalité et qu'il puisse apprécier avec compétence dans quelle mesure cette réalité se trouve reflétée d'une manière juste par les images du poète, du prosateur ou du dramaturge.

Et le rapport précise: « La connaissance de la vie ne se borne pas cependant à un simple contact avec la réalité, mais implique en outre une connaissance lucide, capable d'extraire l'essentiel des faits observés, de généraliser et de transfigurer le fait brut en image artistique».

« L'une des plus belles tâches de notre critique littéraire — dit le rapport — est de découvrir les particularités typologiques des différentes modalités artistiques, propres à refléter l'actualité dans notre poésie qui fleurit sur la voie du réalisme socialiste.»

Le don poétique au service de l'homme

Dès qu'il rompt avec la réalité, qu'il se détourne des grandes idées de son temps et qu'il rejette tout ce qui fut conquis de haute lutte par une longue suite de générations, le poète descend graduellement la pente vers une représentation non-figurative du monde dans lequel il vit. Et le rapport nous met en garde: « Ce chemin, dit-il, n'est pas celui du réalisme socialiste. Notre chemin commence là où, au carrefour de la pensée, commence la recherche du nouveau sous le rapport artistique, pour exprimer le nouveau dans la vie, et pour l'aider à s'arracher à l'emprise de ce qui est vieux». Dans l'allocution qu'il prononça voici quelques années à la conférence régionale de Cluj du Parti Ouvrier Roumain, Gheorghe Gheorghiu-Dej, premier secrétaire du C.C. du P.O.R., exprimant sa satisfaction pour les précieux résultats atteints par nombre d'écrivains et d'artistes grâce à un contact étroit avec la vie, attirait l'attention sur la nécessité de combattre et de critiquer vigoureusement la rupture avec la vie qui se manifeste dans les créations de quelques écrivains et artistes, le pâle reflet qu'on y trouve de l'œuvre d'édification du socialisme et des héros de cette œuvre, et la tendance à chercher un refuge dans le passé ou à se cantonner dans un domaine thématique étroit, privé des signes distinctifs de notre temps, négligeant le contenu de l'œuvre d'art pour l'amour d'une prétendue originalité de forme. De tels écrivains sont inévitablement condamnés à la stérilité et le peuple les rejette. Le rapport rappelle «la critique justifiée dont ont été l'objet ces dernières années quelques phénomènes négatifs, tels qu'une certaine facilité dans la manière de traiter les thèmes choisis, la substitution à la beauté réelle, d'associations

bizarres ou même de simples banalités, l'abandon des éléments de transfiguration poétique par une simplification pleine d'emphase, une simplicité prétentieuse se manifestant par un prosaïsme voulu du vers, une attitude de constatation passive devant les réalités neuves, la tendance aux descriptions plates et neutres, intentionnellement quotidiennes, là où trouvaient place la grandeur et le sublime.»

« Néanmoins — constate le premier secrétaire de l'Union des Ecrivains de la R.P.R. — notre nouvelle poésie, dans l'ensemble, est une poésie robuste, dynamique, prenant sa source dans la réalité socialiste. Elle doit ses succès également au fait qu'elle ne s'est jamais écartée du foyer de notre poésie populaire, qui a nourri le génie d'un Eminesco, d'un Alecsandri et d'un Coşbuc, foyer au-dessus duquel se dresse la voûte lumineuse des grandes idées contemporaines promues par la Révolution d'Octobre.»

Quels que soient les moyens mis en œuvre pour la détection du nouveau et sa transposition en images artistiques, quelle que soit la fréquence de ses métaphores, la poésie ne saurait jamais être que *bonne* ou *mauvaise*. Il est vain de vouloir la classer en« intuitive» et« rhétorique», en « quotidienne» et « solennelle», en « déclarative» et « implicite». Une telle classification est forcée et toute artificielle car, « de même qu'elle peut être *bonne* dans tous les genres, en vers réguliers comme en vers libres, usant d'un langage direct ou d'un langage métaphorique, la poésie peut également être *mauvaise* quel que soit le genre adopté. Mais la pire de toutes — précise le rapport — est celle qui laisse le lecteur perplexe et l'oblige à se demander en se grattant l'oreille:«Qu'a voulu dire ce poète? Le gage d'une poésie majeure est, à notre époque, l'esprit de parti communiste, l'amour du progrès humain et la paix des peuples.»

« Le temps est venu — souligne le rapport — où chaque homme est appelé à proclamer que tout doit être fait pour le plus grand bonheur de l'être humain: *ad majorem felicitatem Hominis*.» Et quel poète n'est fier de servir un tel idéal?

Problèmes actuels de la poésie lyrique soviétique

Suivie avec un vif intérêt, la littérature soviétique connaît en R.P.Roumaine une large diffusion, tant sous forme de traductions d'une haute tenue artistique publiées par les maisons d'édition roumaines que par la lecture directe des œuvres en langue russe que librairies et bibliothèques mettent à la portée d'un public nombreux.

Fournissant l'occasion d'élucidations et de confrontations, les discussions consacrées aux problèmes de la création littéraire ont de tout temps polarisé l'intérêt des écrivains et des lecteurs. Dans cet ordre d'idées, les travaux de la réunion de Bucarest, au cours de laquelle furent débattus les problèmes majeurs de la poésie contemporaine, constituèrent une collaboration effective et efficace entre poètes roumains et soviétiques. Rappelant les réalisations exceptionnelles de la littérature soviétique actuellement en plein essor créateur, Alexandre Dementiev, qui conduisait la délégation des écrivains soviétiques, soulignait

dans son rapport que cette étape est caractérisée par une représentation véridique des réalités contemporaines de l'Union Soviétique, par l'amplification de sa capacité de percevoir les aspects et de soulever les problèmes de la vie courante en des formes artistiques des plus variées. « Appartiennent au passé — dit Alexandre Dementiev — certains clichés en usage naguère en littérature pour la réalisation du « roman kolkhozien », du « roman de production » ou du « poème kolkhozien ». C'est dire qu'ont disparu les œuvres littéraires écrites, non point à l'appel de la vie, non point pour répondre à l'aspiration ardente de l'âme de l'écrivain, mais confectionnées sur des patrons et selon des canons consacrés, qui eurent à un moment donné une certaine circulation en littérature.» Aujourd'hui imposées par les exigences de la réalité, de nouvelles formes artistiques ont fait leur apparition, qu'il est difficile d'encadrer au point de vue des classifications usuelles, mais qui n'en sont pas moins des œuvres littéraires remarquables, pleines d'originalité et de talent. A cette catégorie appartiennent notamment, parmi beaucoup d'autres, des œuvres telles que *D'un lointain à l'autre* de Tvardovski, *Étoiles de jour* d'Olga Berggoltz, *Le Livre des glaces* de Smuul, *Une goutte de rosée* et les *Sentiers provinciaux* de Soloukhine. Qu'il s'agisse d'un processus de fusionnement de l'élément lyrique et de l'élément épique, ou, selon l'expression d'Alexandre Dementiev, « d'une incorporation plus organique de l'élément philosophique dans la création littéraire », ce qui est remarquable est la forme artistique audacieuse dont les écrivains soviétiques ont revêtu leurs créations littéraires. D'ailleurs, souligne le rapporteur, « lorsqu'un écrivain de talent a quelque chose à dire, il trouve toujours *la manière* de le dire. »

Ce procesus de développement ascendant est commun aux littératures de tous les peuples de l'Union Soviétique, et les œuvres de l'écrivain ukrainien Rylski, de l'Estonien Smuul déjà nommé, du Tadjik Myrzi Tursun-Zadé, du Tatar Musa Djalil comme celle du regretté prosateur kazak Mukhtar Aouezov, tous lauréats du Prix Lénine, constituent à cet égard un éloquent témoignage.

Une autre caractéristique de la littérature soviétique dans sa phase actuelle est l'essor remarquable de la littérature « locale » et notamment celle des régions les plus écartées de l'U.R.S.S. Citant quelques-uns seulement des écrivains de ces contrées lointaines, tels que l'excellente poète Rimma Kazakkova de Khabarovsk, le jeune et intéressant poète Zavaïniuk de Blagovechtchensk, et Wladimir Sergheiev, de Magadan, qui vient de faire paraître un livre particulièrement remarquable, Alexandre Dementiev ajoute : « il est permis de supposer que l'avenir de la littérature sera décidé non seulement par les poètes de la capitale, mais aussi par ceux qui écrivent aujourd'hui dans des villes lointaines de l'Union Soviétique ».

Le développement de la littérature sur le plan local est également attesté par des revues littéraires mensuelles très lues telles que *Oural* de Sverdlovsk, *Don* de Rostov, l'*Essor* de Voronej et l'*Extrême-Orient* de Khabarovsk, véritables pépinières du nouveau.

Il est fort malaisé d'isoler la poésie du front vivant de la littérature. Elle forme avec la prose un tout, lancé à la conquête de nouveaux sommets de maîtrise artistique. Et le rapporteur signale comme particulièrement

significatif sous ce rapport, le fait que deux poètes — Alexandre Tvardovski et Alexandre Prokofiev — figurent cette année parmi les lauréats du Prix Lénine. Bien que de factures différentes — Tvardovski, poète-citoyen par excellence, est attiré par les grands thèmes de la vie du peuple et s'attache à peindre dans son œuvre les étapes marquantes de l'histoire de l'Union Soviétique, alors qu'Alexandre Prokofiev est, selon l'expression d'Aséiev, « un lyrique miniaturiste», — ils sont néanmoins proches l'un de l'autre par la maîtrise de l'expression et la manière dont leur poésie reflète le visage de l'homme contemporain.

Ce phénomène d'une création ascendante est général chez les poètes soviétiques. « Tel fut notamment le cas de Vladimir Lugovskoï, poète qui n'est malheureusement plus parmi nous, dit le rapporteur. Bien que sa création ait connu des hauts et des bas, ce poète a écrit dans les dernières années de sa vie quelques poèmes remarquables qui sont les meilleurs de toute son œuvre. Et, fait significatif, alors que Tvardovski écrivait le poème *D'un lointain à l'autre* en vers rimés du mètre le plus classique, c'est le vers classique blanc que Lugovskoï adoptait pour son dernier poème. » Ceci souligne une fois de plus que la diversité des formes dont s'habille la pensée pour répondre aux appels de l'actualité est l'un des attributs des poètes soviétiques.

Parlant ensuite de la création poétique en Union Soviétique au cours des dernières années, Alexandre Dementiev y discerne deux aspects caractéristiques: le premier est la rigueur extrême avec laquelle elle traite certains problèmes moraux, rigueur particulièrement manifeste dans les vers de date récente de Margarita Aligher et dans ceux d'Alexandre Iachine, dont le dernier volume porte le titre suggestif de *Conscience ;* le second de ces aspects caractéristiques est la plus grande ampleur de l'horizon artistique, de la pensée artistique et des moyens mis en œuvre pour embrasser la réalité au point de vue artistique.

Pour illustrer ces deux particularités, le rapporteur cite les vers de Maxime Tank consacrés à la Chine et à l'Amérique et ceux de Margarita Aligher sur l'Allemagne, publiés dans la revue *Novyi Mir*. Poésie de recherches et de profonde méditation, la poésie lyrique soviétique compte de nombreux poètes de talent, dont Victor Bokov, l'auteur d'une précieuse anthologie des dictons soviétiques, qui « cherche dans sa propre poésie les mots les plus colorés, les combinaisons les plus expressives, la forme rythmique la plus cadencée, en un mot, une expression aussi originale que possible pour les pensées dont est peuplée sa poésie».

Toutes ces qualités, souligne le rapport d'Alexandre Dementiev, constituent pour la poésie soviétique les prémisses d'une « moisson de réalisations importantes».

Du rôle de la personnalité du poète en matière de création artistique

Les discussions sur la poésie sont assez fréquentes en Union Sovétique. Elles naissent tout naturellement de recherches et d'efforts continus. «La poésie — dit Alexandre Dementiev — doit porter en elle le sang ardent qui prend sa source dans le cœur du poète, elle doit être pleine de

passion, il faut qu'elle reflète dans toute leur intensité les faits vécus par le poète: seule une telle poésie, où le poète a mis toute son âme, mérite le titre de « contemporaine», de poésie de la contemporanéité.»

Le rôle de la personnalité du poète dans la création artistique, la subjectivité en poésie et « l'auto-expression» en poésie ont fait l'objet de discussions prolongées. Dès 1954, lors du IIe Congrès des Ecrivains Soviétiques, Olga Berggoltz « a défendu avec force et passion le rôle et l'importance de l'individualité de l'artiste: elle a condamné les clichés conventionnels, les déclarations creuses, l'absence de personnalité, l'uniformité.»

Reprise avec une autre ampleur et une vigueur accrue aujourd'hui où le parti demande à chaque travailleur de faire preuve du maximum d'initiative créatrice et de sentiment de responsabilité personnelle dans l'accomplissement de chacune de ses tâches, cette discussion aboutit à la conclusion que, marchant au pas de la réalité, il est normal que chaque poète « sente en lui une tendance plus marquée encore de manifester sa personnalité et de faire preuve d'initiative créatrice. Il est naturel en même temps qu'en poésie aussi s'accroisse sensiblement la conscience de la responsabilité personnelle qui incombe à chacun pour ses œuvres.»

Ici aussi la critique joue son rôle. En aidant la personnalité du poète à se révéler et à grandir, la critique doit se garder « de donner à tous les poètes la même frisure». Elle a pour tâche d'élargir sans limites l'individualité du créateur et de le guider avec compétence dans la voie de la maîtrise artistique. Il est toutefois évident que, mal orientée, la subjectivité risque de faire « aborder d'une manière unilatérale des problèmes étroits, personnels, de mener à l'individualisme et au formalisme de l'expression, elle risque d'aboutir à une rupture avec la vie et de faire perdre de vue les problèmes importants de la contemporanéité».

Les innovations en poésie

Le débat relatif aux idées novatrices en matière de littérature, celles qui réclament un art neuf, un style nouveau, débat au cours duquel certains ont émis l'opinion que ce siècle des vols cosmiques « ne saurait s'accommoder de choses arriérées et caduques» telles que « un long roman écrit sur plusieurs plans, un roman-épopée, telles que le poème épique avec sa versification classique traditionnelle et ses rythmes désuets comme le trochée et l'ïambe, etc.», ce débat a abouti à la conclusion que « aussi longtemps qu'elles ne sont point liées aux problèmes sociaux, à ce que l'interprétation de la réalité nouvelle apporte de nouveau à l'art, tant qu'elles ne sont pas liées à la méthode du réalisme socialiste», de telles discussions ont un caractère purement énonciatif et abstrait.

« Il m'est arrivé d'entendre dire qu'il fallait prendre pour modèle la prose d'Ehrenbourg, que celle de Fédine, de Léonov, de Solohhov était surannée et périmée. Il est pourtant difficile de supposer que le lecteur puisse accepter ce point de vue, ce qui laisserait au-delà des formes artis-

tiques acceptées un trop grand nombre d'écrivains, trop d'œuvres, trop de poètes que les lecteurs aiment et apprécient.»

Les arguments invoqués en faveur de ces idées innovatrices font généralement état des réalisations exceptionnelles de notre siècle, celui des vols cosmiques. A première vue ces arguments pourraient sembler solides, mais — fait remarquer le rapporteur — « on pourrait leur opposer des contre-arguments variés.» Les partisans du roman laconique, dynamique, ceux du vers libre n'admettent que leur propre point de vue. Or, dit Alexandre Dementiev, il est impossible « d'imaginer la prose contemporaine sans caractères. En ce qui concerne la forme de roman prônée par certains, celle du roman d'action dynamique réalisé au moyen d'un «langage esquissé», il est bien difficile de croire qu'elle pourrait accorder à la peinture des caractères toute la place qu'elle mérite. Nous sommes accoutumés, depuis Gorki, à considérer la littérature comme un moyen propre à nous faire découvrir l'homme. Or de quelle sorte de découverte de l'homme pourrait-il être question dans une œuvre d'où serait absente la préoccupation d'une exploration approfondie du caractère humain?»

En outre, ceux qui réclament de nouvelles formes littéraires en rapport avec l'époque que nous vivons, « ont surtout en vue les aspects d'ordre technique de la vie contemporaine: l'énergie atomique, les vols cosmiques, les vitesses accrues et, par suite, la possibilité de rapports beaucoup plus aisés entre les différents points du globe. Ils ne se réfèrent pas, et même souvent les passent entièrement sous silence, aux grandes transformations qui se sont produites dans la vie des hommes comme résultat des bouleversements sociaux, de la révolution prolétarienne et des victoires remportées dans l'édification du socialisme».

Enfin — constate le rapporteur — tous ces « plaidoyers pour un style nouveau sous-apprécient visiblement les possibilités encore inexprimées des formes consacrées de la création artistique, remarque également valable pour la versification classique».

Quelles que soient d'ailleurs les formes d'expression adoptées, « l'essentiel est que l'innovation repose sur le contenu neuf, sur la nouvelle méthode du réalisme socialiste», car le réalisme socialiste implique et exige une grande variété de formes et de styles artistiques, « à condition que formes et styles se fondent sur l'essence de la méthode et s'inspirent de l'esprit de parti, à condition qu'ils émeuvent et entraînent le lecteur.»

La poésie roumaine en Union Soviétique

L'internationalisme prolétarien est l'une des caractéristiques de la littérature du réalisme socialiste et c'est en lui que réside la force de cette littérature. Les relations entre écrivains soviétiques et roumains se développent d'année en année et — comme l'indique le rapport — ces écrivains collaborent aujourd'hui efficacement à l'œuvre de popularisation, dans leurs pays, des œuvres les plus représentatives du patrimoine littéraire des deux peuples. Eminesco, Tudor Arghezi, Topîrceanu, Mihaï Beniuc, Maria Banuș, sont quelques-uns des poètes roumains dont les

œuvres ont fait l'objet de remarquables recueils de pages choisies en langue russe. Signalons également la publication, en Union Soviétique, d'une excellente anthologie de la poésie roumaine.

S'adressant aux poètes roumains, Alexandre Dementiev a déclaré: «Je puis vous assurer que la poésie roumaine, aussi bien classique que contemporaine, est fort appréciée chez nous. Nous sentons et comprenons toute la force et toute la grandeur de la poésie roumaine, nous essayons de l'étudier et tentons de la faire connaître aux lecteurs soviétiques.»

En conclusion de son rapport, le chef de la délégation d'écrivains soviétiques a rappelé les formules concises dont s'est servi N. S. Khrouchtchev pour définir les tâches actuelles de la littérature soviétique, lors de sa rencontre de l'an dernier avec les écrivains et les artistes soviétiques:

« Nous avons besoin de livres, de films, de spectacles, d'œuvres musicales, de peintures et de sculptures qui éduquent les hommes dans l'esprit des idéaux communistes, qui suscitent leur admiration pour tout ce qu'il y a de beau et de merveilleux dans notre réalité socialiste, des œuvres qui engendrent chez les hommes la résolution de consacrer sans réserve leurs forces, leurs connaissances et leurs aptitudes au service de leur peuple, qui suscitent en eux le désir de suivre l'exemple des héros positifs de ces œuvres et les rendent intransigeants à l'égard de tout ce qui est antisocial et négatif dans la vie. Il nous faut de beaux livres, écrits avec talent, qui captivent les hommes, il nous faut des films que les hommes voient avec plaisir, il nous faut une belle musique, qui nous procure un véritable enchantement».

Le point de vue des poètes et des critiques

Dans son allocution, *Ion Brad* a souligné que le caractère populaire de la poésie réaliste-socialiste « ne lui a pas été imposé par une circonstance fortuite, mais qu'il est déterminé par l'objet même de cette poésie, qui se développe avec l'affirmation définitive des masses dans l'histoire, œuvre de la révolution socialiste.» Il cite à l'appui de cette affirmation, les œuvres de Maïakovski et Tvardovski, comme celles des poètes roumains Mihaï Beniuc, Cicerone Theodoresco, Nina Cassian, Mihu Dragomir, Tiberiu Utan et Ion Horea.

Les aspects spécifiques de la poésie féminine ont été examinés par la poétesse *Veronica Porumbaco*, qui a déclaré entre autres; « J'ai feuilleté attentivement des anthologies soviétiques, j'ai étudié et traduit pour une anthologie les œuvres de femmes poètes de toutes les parties du monde et, à toutes les longitudes et en toute saison, j'ai rencontré la même vérité élémentaire: la femme donne un sens et une valeur aux « jours quotidiens». Elle crée en silence le plasma d'une vie. D'un sourire, elle transforme une maison en foyer.» Evoquant la poésie d'Olga Berggoltz, celle de Maria Banuș, d'Otilia Cazimir, de Nina Cassian, de Violeta Zamfiresco et de jeunes poétesses comme Aurora Cornu, Florența Albu, Constanța Buznea et Sina Dănciulesco, Veronica Porum-

baco a souligné que derrière ces noms se trouve tout le sens de leur poésie, qui demande à être comprise.

« Il n'est point question d'*intimisme*, avec ses étroitesses ratées et cette myopie qui nous permet de contempler uniquement nos sentiments mineurs. Il s'agit d'un nouveau sens de l'intimité, qui n'est possible que dans le socialisme», conclut la poétesse roumaine.

Touchant l'existence d'une grande diversité de styles dans le cadre du réalisme socialiste, le critique *Matei Călinesco* s'attache à préciser quelques points de «méthodologie critique», en soulignant qu'il ne considère pas que « l'application de certains critères typologiques à la création des poètes roumains» puisse constituer « une méthode unique d'analyse critique». Justifiées comme procédé d'évaluation d'une littérature — affirme l'orateur — les considérations typologiques doivent s'accompagner d'autres critères encore, tels qu' « un examen attentif et exigeant du message, de sa nouveauté, une confrontation avec les sens dynamiques de la vie, etc.»

Plaidant en faveur d'une poésie de l'héroïsme révolutionnaire pleine de romantisme, *Nicolae Stoïan* a soin de préciser qu'il s'agit non point d'un « romantisme détaché de la vie, mais d'un romantisme puisant sa force dans notre construction socialiste elle-même». La seule poésie susceptible de se développer dans le climat de notre vie, est celle dont les racines vigoureuses plongent profondément dans le sol solide des actions héroïques du peuple constructeur du socialisme.

Abordant le problème de la différenciation des modalités artistiques, le critique *Mihail Petroveanu* considère que, dans ce domaine, les recherches doivent tendre « à identifier et encourager les modalités appelées à développer les conquêtes et à intensifier la force de rayonnement de l'art dévoué au peuple». Le critique roumain définit la modalité artistique comme étant la forme spécifique ou le système de formes spécifiques au moyen desquels certains artistes, occupant la même position idéologique qu'un autre groupe d'artistes, s'attachent à refléter le contenu et les valeurs politiques, sociales, philosophiques, éthiques, etc. d'une classe ou d'une société. Précisant les rapports existants entre la modalité et les moyens artistiques, entre la tradition et l'innovation, il constate que « la diversité pratiquement illimitée des modalités dénote le libre épanouissement de toutes les formes et de tous les procédés mis en œuvre, du caractère spécifique ou du type de tempérament poétique, une expansion à l'abri, d'autre part, des goûts et des préjugés esthétiques subjectifs, souvent d'une intolérance fâcheuse. Le critère de sélection final est l'efficacité». Et ceci du fait que « le cadre du réalisme socialiste est prêt à recevoir des tableaux de tous genres, de toutes dimensions et de toutes les pâtes, quelle que soit la signature qu'ils portent — consacrée, traditionnelle ou juvénile, — pourvu que l'artiste soit animé de l'ardent désir de renouveler les modalités existantes».

La diversité des œuvres littéraires sous le rapport des modes d'expression et des styles trouve en R. P. Roumaine un complément dans la diversité des langues employées pour vêtir un même fonds d'idées. « Les

poètes de langue hongroise — dit *Ferenc Szemler* — reflètent notre réalité de la même manière que leurs frères et confrères roumains.»

« Nous devons nous dresser résolument contre toute tendance visant à prescrire des règles absolues, des canons immuables à tel ou tel genre poétique — déclare le critique *Mihail Novicov* — et militer en faveur de la plus grande variété possible des modes, des formes et des styles, car notre réalité est d'une richesse et d'une grandeur exceptionnelles, et le reflet qu'en donne la poésie sera d'autant plus riche que ces modes seront plus nombreux.»

Mais pour cela il est indispensable que le talent littéraire se double de science, qu'il sache s'inspirer de la vie du peuple, saisir la nouveauté partout où elle se révèle.

Considérant cette discussion sur la poésie comme une manifestation d'amitié et comme un échange de valeurs spirituelles, le poète soviétique *Victor Bokov* expose brièvement se propre expérience dans le domaine de la poésie lyrique: « Je suis persuadé — déclare-t-il — que tout système de versification, quel qu'il soit, offre des possibilités illimitées, et qu'aucune forme de vers ne peut prétendre au rôle de dictateur. Je ne professe, quant à moi, aucune intolérance à l'égard des différentes formes de versification. Je ne suis pas avide de sang et ne désire pas la mort de la versification traditionnelle en syllabes toniques, pas plus que je ne tombe à genoux ni ne me prosterne devant le vers libre. La seule chose que je condamne est l'absence de talent en poésie, quelle que soit la forme adoptée.»

Prenant à son tour la parole, le poète roumain *Mihu Dragomir* examine quelques aspects de la relation poésie-public-critique littéraire. S'occupant premièrement de la relation poésie-public, l'orateur déclare que le public « juge la valeur des formes poétiques sur la profondeur de leur contenu, non point par de savantes analyses mais par transfusion directe». Il considère que pour le développement de la création poétique « une confrontation avec le public est toujours bienfaisante». Quant à la relation public-critique, Mihu Dragomir estime que la critique doit toujours parler au nom du grand public, «autrement dit, qu'elle doit sans cesse avoir les yeux fixés sur ceux dont le poète s'inspire et auxquels il s'adresse».

Parlant des différences existant entre des générations littéraires unies aujourd'hui dans un effort commun pour l'édification du socialisme en R. P. Roumaine, le poète *Dan Deşliu* précise dans son exposé que « le problème de savoir si nous avons ou non besoin d'une poésie épique, si cette dernière est supérieure à la poésie lyrique ou vice-versa, s'il est bon ou non, d'écrire à l'heure actuelle de vastes poèmes, ce problème n'est point de ceux qu'on puisse résoudre en laboratoire». Dan Deşliu est fermement convaincu qu'un poème épique d'une qualité exceptionnelle s'imposera par la force des choses, alors que « d'innombrables volumes de poésies épiques ou lyriques dépourvues des qualités nécessaires et ignorant les problèmes essentiels de notre époque, s'excluront d'eux-mêmes du circuit de la poésie contemporaine. Et cela non pas en raison de leur nature ou de leur genre, mais à cause de leurs défauts d'ordre artistique et du fait qu'ils sont étrangers à la contemporanéité».

Pour mettre en pleine lumière la maturité de la poésie roumaine, l'écrivain de langue hongroise *Janos Szasz* n'invoque ni les tirages élevés ni l'opinion des critiques, mais l'influence que cette poésie exerce sur la jeune génération. « Dans l'univers spirituel de notre jeunesse — constate-t-il — on discerne la somme de beauté neuve qu'apporte la nouvelle poésie. L'amour que jeunes gens et enfants témoignent à notre poésie est le signe certain de sa maturité. Lorsque la poésie captive les cœurs les plus délicats de la jeunesse et qu'elle est capable d'insuffler des idéaux qui nous sont chers, j'y vois une éloquente preuve de son contenu avancé».

Après avoir fait part de quelques-unes des impressions qu'elle rapporte d'un récent voyage en Italie, la poétesse *Maria Banuş* souligne que « le réalisme socialiste, porteur des valeurs les plus précieuses de l'humanité, voit s'ouvrir devant lui des possibilités sans fin. Il n'a à redouter aucune source d'inspiration, nul thème et nulle forme artistique. Il accueille tout ce qui est viable et de prix dans le patrimoine culturel de l'humanité, se l'assimilant et le filtrant pour créer de nouvelles valeurs, en suivant ses propres lois de développement.

Mis au service de l'humanité, l'humanisme socialiste, « art qui nous aide à vivre», affronte résolument et sans détour les thèmes les plus ardus, les plus durs et les plus tragiques, sans jamais abdiquer sa qualité d'art au service de la vie.

N'oublions jamais — conclut Maria Banuş — pas plus dans nos actes que dans notre poésie et jusque dans nos polémiques, que nous formons, aux yeux de nos contemporains et devant l'histoire, une grande équipe unie, à laquelle incombent des tâches aussi nobles que difficiles: aider les hommes à vivre et à bien vivre, tâche qui engage notre responsabilité devant la société, devant les hommes d'aujourd'hui et devant ceux de demain. N'oublions jamais que nous sommes le détachement d'avant-garde et le plus qualifié de l'humanisme contemporain.»

Saluant chaleureusement les écrivains roumains au nom des écrivains biélorusses qui visitèrent il y a quelque temps notre pays, le poète *Maxime Tank* s'est occupé entre autres dans son allocution des formes que revêt l'idée poétique. « Dans la dispute sur la meilleure forme de vers — vers blanc ou vers rimé ? — chaque partie pourrait mettre en batterie contre la partie adverse, une puissante artillerie d'arguments convainquants. Si cette question devait être résolue par vote — dit Maxime Tank — je voterais à la fois pour le vers blanc, le vers rimé et le vers libre ! Toutes ces recherches et ces discussions ne sont nullement antagoniques. Elles ont à l'origine la recherche de la forme la plus efficace, la plus propre à refléter la vie dans toute sa grandeur et sous ses multiples aspects, ainsi que le désir de perfectionner nos armes de combat et en premier lieu la poésie.»

Se référant aux articles publiés par la presse occidentale constatant le déclin de la poésie, Maxime Tank fait remarquer que cette poésie, qualifiée d'innovatrice, de contemporaine et de moderne, est devenue en Occident « une sorte de rébus ou de peinture abstraite».

« La vraie contemporanéité et la nouveauté véritable de la poésie ne peuvent exister que là où la poésie porte en elle les idées avancées de son époque. Telle est la littérature des peuples qui luttent pour la liberté, la paix et le communisme, qui construisent une vie nouvelle.»

Dans son intervention, le poète roumain *Tiberiu Utan* insiste sur la profonde sympathie et le vif intérêt que suscite en R. P. Roumaine la poésie soviétique. « Des traductions du russe mettent à la portée des masses de lecteurs cette poésie qui nous permet de connaître l'âme et les idéaux du peuple soviétique ami, réalisant ainsi un contact vivant, intense, un flux continu d'idées et de recherches artistiques entre nos poésies.»

Rappelant qu'il n'est presque pas de poète roumain contemporain qui n'ait essayé de transposer dans notre langue quelques poèmes d'écrivains soviétiques, Tiberiu Utan souligne le fait que les volumes de poésies traduites en roumain atteignent des tirages de centaines de milliers d'exemplaires, rapidement épuisés. « Grâce à cet important labeur de traduction les noms des meilleurs poètes soviétiques tels que Maïakovski, Blok, Essénine, Tvardovski et Isakovski, ceux de Tikhonov, de Simonov, de Stchipatchov, de Surkhov, d'Outkine, d'autres encore, sont devenus familiers au lecteur roumain.

C'est pourquoi — conclut l'orateur — notre rencontre avec Margarita Aligher, Maxime Tank, Alexandre Iachine et Victor Bokov, a le caractère d'un revoir, car leur poésie nous est connue de longue date comme une vieille amie.»

Alexandre Iachine a commencé son allocution par « un salut cordial de la part de ceux qui sont vos proches compagnons d'armes, les poètes de Moscou.»

Après avoir illustré par de nombreux exemples le lien indestructible qui existe entre le vrai poète et la vie sociale et rappelé que « l'homme et sa noble vie spirituelle ont toujours constitué le fondement de la poésie», Alexandre Iachine déclare:

« L'indifférence ne saurait créer l'art. En poésie l'inspiration est indispensable, et c'est le droit du poète d'y recourir. En art on doit être soi-même en toute circonstance, et c'est là ce qui définit, en dernière instance, la personnalité de l'artiste créateur, du poète, et ce qui aboutit à l'unité du contenu et de la forme. Sans cette qualité un Pouchkine n'aurait pas existé, pas plus qu'un Eminesco et un Arghezi, pas plus que l'art même avec son caractère spécifique.»

« On ne peut faire rebrousser chemin à l'histoire, conclut Alexandre Iachine. Poètes roumains et soviétiques suivent une voie commune. Nous sommes heureux, nous sommes reconnaissants à notre grande époque, à notre destinée et, en premier lieu, au parti, de ne pas être relégués dans les arrière-cours de l'histoire mais d'occuper les barricades.»

La poétesse *Nina Cassian* constate qu'à l'heure actuelle « on ne saurait plus parler d'un développement encore obscur, de simples symptômes de la suprématie de la poésie progressiste sur le globe. J'ai l'impression — dit-elle — que nous sommes en droit de saluer la coïncidence entre une pensée avancée, une conception avancée du monde et une position artis-

tique avancée. Les meilleurs poètes du monde sont actuellement les nôtres, et c'est une chose qu'il convient, à mon avis, de saluer.»

La poétesse soviétique *Margarita Aligher* expose son crédo en matière de poésie. « La poésie — déclare-t-elle — est ma vie, et c'est pourquoi je la divise en ce que j'aime et en ce que je hais. Je le fais pour discerner clairement ce pour quoi je lutte et ce qu'au contraire je combats. Je hais les poésies indifférentes, dépourvues de passion, je hais la poésie descriptive et l'écriture facile, je hais les vers que l'on avale comme une dose d'huile de ricin enveloppée dans une capsule de gélatine, c'est-à-dire sans sentir aucune saveur, — ni amère, ni douce, — sans savoir ce qu'il y a dedans, je hais la poésie sans pensée et sans contenu.»

« J'aime la poésie débordante de passion, animée d'une noble pensée, la poésie sursaturée de sentiments humains incandescents, celle qui triomphe des obstacles, la poésie douée du sens profond et vrai de la vie, la poésie d'une foi profonde en l'homme, d'un ardent amour de la vie.

Cette foi en l'homme, dont Mihaï Beniuc a si bien parlé dans son rapport et de façon si convaincante, cet amour de la vie qui nous unit tous, sont selon moi la base de notre poésie, celle de notre conception de la vie, la base de l'optimisme qui nous anime tous.»

Après avoir proclamé que le poète d'un monde nouveau doit être fort, audacieux et optimiste, Margarita Aligher insiste encore une fois sur la nécessité des recherches incessantes dont ne saurait se dispenser le poète désireux d'apporter un message vraiment neuf.

« Nous devons démentir — déclare la poétesse soviétique — des allégations aussi étranges que celles que nous sommes accoutumés de rencontrer dans la presse bourgeoise, affirmant par exemple que notre labeur poétique est soumis à un diktat et que nous sommes obligés d'écrire d'une certaine manière.» Lorsqu'un poète répond de toute son âme à l'appel qui lui est adressé d'écrire sur son temps, cela ne signifie nullement qu'il le fait en forçant sa propre individualité. Nous savons fort bien par l'expérience assez vaste de notre vie et de notre création — dit Margarita Aligher — que la vie et l'activité de l'artiste ne sauraient s'affranchir de la société au sein de laquelle il vit et dont il défend les intérêts et je considère que cet artiste est heureux qui a la possibilité de résoudre les problèmes que lui dicte son cœur, de pouvoir les résoudre, avec son peuple et avec l'Etat auquel il appartient.»

« Les réussites poétiques — précise *Eugen Jebeleanu* — dépendent non du genre, mais du génie ou du talent du poète, de son aptitude à capter les échos essentiels de son siècle en se situant toujours sur les positions les plus avancées. Les formes prosodiques fixes, lorsque l'inspiration fait défaut, ne fixeront jamais que ce qu'on leur offre: la platitude.

La forme du sonnet convenait à merveille à Pétrarque poursuit le poète roumain. Mais Machado en a usé lui aussi, et nul écho vétuste ne traverse les quatorze degrés de ses sonnets. Il y fait retentir au contraire les sonorités héroïques du XXe siècle, comme dans le sonnet dédié à Lister, le commandant fameux des armées républicaines de l'Ebre pendant la guerre civile d'Espagne.

Entre les doigts d'Arvers, le sonnet est comme une cassette pleine des tristesses de l'amour ignoré, alors que la magie poétique d'Antonio Machado en fait une caisse à munitions, bourrée de l'héroïsme et de la dynamite du révolutionnaire.

Etre neuf, authentique, contemporain — conclut Eugen Jebeleanu — consiste précisément à savoir saisir sur le vif l'esprit du siècle.»

Une autre femme poète, *Violeta Zamfiresco*, énonce à son tour les tâches de la poésie lyrique contemporaine. Se référant aux exigences croissantes des masses de lecteurs roumains, elle constate que « le lecteur demande une poésie riche en idées, s'exprimant avec une éloquence révolutionnaire». Ceci — conclut-elle — demande l'effort conjugué de tous les créateurs pour une poésie lyrique d'un niveau artistique de plus en plus élevé.

« Chez nous — déclare le poète *Alfred Margul Sperber* — les poètes ne peuvent point ne pas se sentir organiquement liés à leurs lecteurs. Ils ne sauraient point ne pas penser, alors qu'ils écrivent à leurs nombreux lecteurs.» Et ceci parce que les pays socialistes comptent un large public amateur de poésie, profondément réceptif, sensible aux œuvres artistiques de valeur.

Evoquant les grandes transformations intervenues dans la vie du peuple roumain ainsi que la nouvelle conscience du poète d'aujourd'hui, *Cicerone Theodoresco* les attribue avant tout « à la semence d'or du socialisme.»

« Mais — souligne-t-il — nous en sommes également redevables à l'expérience de la poésie soviétique elle-même, à la contribution des poètes soviétiques de la génération de V. Maïakovski à celle d'A. Tvardovski et jusqu'aux promotions récentes, dont la poésie demeure chargée des plus nobles messages humains et artistiques de notre temps.

Paraphrasant Aragon — dit l'orateur — je voudrais souligner que la connaissance de la poésie soviétique m'a permis de beaucoup mieux comprendre cette superbe beauté, ce devoir naturel, cette satisfaction unique: s'adresser à des millions d'hommes, à ceux qui transformeront le monde.

Nous croyons que la poésie ne saurait se séparer en aucune manière de la vie, du labeur, de la lutte et de la cause de millions d'êtres humains. Et nous ne sommes pas les seuls à penser ainsi, c'est là ce qu'en essence croient comme nous la plupart des grands poètes de tous les peuples, grands ou petits.

Dans notre pays, sous le régime du pouvoir populaire, la liberté réelle et entière de l'expression artistique, découlant elle-même de l'unité réelle et complète du fonds idéologique commun, a assuré à la poésie une grande variété de styles, de modalités et de tendances.

Toutes ces formes peuvent s'affronter librement et s'affrontent, en effet, en compétitions ouvertes. Au profit du développement, dans le sens de la vie.

L'essentiel est que les préférences de chacun, touchant le mode d'expression, puissent se déployer sans obstacle dans la direction choisie, telles les branches d'un même arbre en quête d'air et de lumière. Et cela est d'autant mieux, que les branches de l'arbre tirent leur nourriture

des mêmes racines saines: la vie intense au cœur de la contemporanéité, l'accumulation assidue des données fournies par la vie, l'accessibilité. Mais ce n'est évidemment pas la santé de la racine ou la direction des rameaux de l'arbre qui nous intéresse seulement par elle-même. Ce qui nous intéresse au premier chef, c'est que l'arbre produise de beaux fruits, les plus beaux fruits possible, les plus utiles à l'humanité.

Participants actifs de la poésie contemporaine ou simples explorateurs de ses voies, je pense qu'il est bon que nous ayons toujours présente à l'esprit cette conception que Maïakovski n'a jamais cessé d'illustrer par ses poèmes et ses poésies, et qu'il a introduite comme idée-motrice dans la conscience d'innombrables lecteurs et dans la pratique des instances les plus hautement qualifiées:

« N'est point poète celui qui développe des thèmes lyriques uniquement pour se lamenter et pour nous exposer ses nostalgies et son amertume, mais bien celui qui consacre toutes ses forces à la cause du peuple, ajoutant l'arme du verbe à l'arsenal du prolétariat.»

Concluant par un plaidoyer en faveur de l'autocritique de l'écrivain, Cicerone Theodoresco déclare: « Le poète s'efforcera sans cesse d'éviter les chemins battus, le fussent-ils par lui-même. C'est une autre voie qui doit le tenter, qui seule est celle de la poésie, une voie frayée à travers des terrains encore en friche et appelée à entraîner les consciences à la conquête de nouvelles régions morales.»

Conclusion des débats

Considérée comme l'une des plus importantes délibérations de ces dernières années sur les problèmes de la poésie, la conférence organisée à Bucarest entre poètes roumains et soviétiques a pris fin par les exposés du critique Alexandre Dementiev et du poète Mihaï Beniuc, qui dégagèrent les conclusions de ces trois journées de travail.

« L'un des aspects les plus frappants de notre littérature réaliste socialiste — a déclaré le chef de la délégation d'écrivains soviétiques — est justement l'esprit collectif qui l'anime. Il ne fait point de doute que le poète est lui-même un être social, et je suppose que les opinions des autres hommes, fussent-ils critiques, ne manquent pas de laisser quelque trace dans son âme.»

Alexandre Dementiev considère que l'attitude du poète à l'égard de la critique est étroitement liée à sa propre optique et qu'elle dépend, au fond, de son attitude devant les problèmes de la création.

« Assurément, si l'on s'imagine que le poète est un prophète, un élu de Dieu, que son inspiration est une révélation d'en haut et que sa muse est une sorte d'ange, on peut croire, en effet, qu'il n'a aucune raison de prêter l'oreille aux opinions de simples mortels. Mais si l'on reconnaît que le poète est une créature terrestre et que la poésie avec tous ses attributs spécifiques est l'une des activités humaines appelées à contribuer à la réalisation des grands idéaux sociaux, il est évident qu'en ce cas le poète — quelle que soit sa confiance en la justesse de ses propres concep-

tions — est pour le moins tenu d'écouter les opinions de ceux qui l'entourent.»

Touchant les modalités de la poésie et les préférences des poètes pour telle ou telle forme de manifestation de l'idée artistique, le critique soviétique considère que « de telles divergences n'ont rien que de naturel. La poésie n'en aura nullement à souffrir, elle ne peut, au contraire, qu'y gagner en s'enrichissant. Toutes ces tendances trouvent largement place entre les frontières du réalisme socialiste.»

Parlant des jeunes écrivains, Alexandre Dementiev recommande à leur égard une attitude « pleine de sollicitude et un vif sentiment des responsabilités».

Soulignant enfin la consistance des débats de cette conférence si fertile en résultats, Alexandre Dementiev conclut:

« L'une des tâches essentielles de la littérature réaliste socialiste est incontestablement de dépeindre les processus du travail, la vie de la classe ouvrière, le labeur de la paysannerie kolkhozienne et l'activité de l'intellectualité ouvrière.»

Faisant valoir que cette confrontation entre poètes a été des plus fécondes, Mihaï Beniuc, premier secrétaire de l'Union des Ecrivains de la R.P.R. s'est attaché à concrétiser quelques-unes des conclusions qui se dégagèrent des débats. La plus importante a trait à la qualité des œuvres, au sujet de laquelle le poète roumain constate que « nous ne sommes disposés à faire nulle concession d'aucune sorte». En outre, comme poètes d'un pays en train d'édifier le socialisme et participant nous-mêmes à cette œuvre grandiose « je pense, — dit Mihaï Beniuc — que nous avons le devoir d'insister sur l'esprit de parti, de le consolider et de ne jamais l'oublier».

Quant à la forme que revêtira le thème abordé, aux dimensions du poème, à savoir s'il convient d'adopter la forme du sonnet ou celle du vers libre, s'il vaut mieux écrire à la première ou à la troisième personne, etc., Mihaï Beniuc considère que toutes ces questions sont secondaires, et que ce qui compte c'est « assurer la densité d'idées et de sentiments de la poésie sous un vêtement artistique d'une grande tenue.»

« Nous avons franchi sans trop de mal la période des maladies d'enfance de la poésie, grâce à l'appui constant du parti, à sa sollicitude permanente pour la vie littéraire, grâce aussi à l'expérience soviétique dont nous n'avons cessé de recueillir les fruits, soit par un contact direct, soit par l'intermédiaire de traductions. Par là certains défauts de notre poésie ont été éliminés beaucoup plus rapidement que si les conditions de développement de notre poésie avaient été différentes».

Passant à une autre idée importante qui se dégage de ces débats, Mihaï Beniuc insiste notamment sur l'aide que la critique apporte à la création littéraire. « Je suis — déclare-t-il — l'un de ceux qui croient à l'importance et au pouvoir de la critique.»

Parlant du don spécifique du poète, celui de penser en images, Mihaï Beniuc conclut: « l'espace littéraire offre assez de place à tous les poètes à venir, et chacun peut y choisir une trajectoire aussi haute qu'il lui plaira, y conquérir tout l'espace dont il juge avoir besoin pour déployer

ses ailes. Nous autres poètes ne pouvons pas prendre notre essor à l'aide de machines techniques. Mais il existe quelque chose de bien plus important et de plus complexe que n'importe quelle machine, d'où nous prenons nos envolées: la vie de notre peuple».

Un lien étroit avec la vie est la condition première de la création, car sans la connaissance de la réalité et des faits, sans un étroit contact avec les hommes dont on s'inspire et pour lesquels on écrit, une œuvre littéraire n'est point viable. « Chaque fois que j'évoque les manifestations de la vie que nous sommes appelés à saisir sur le vif, — dit Mihaï Beniuc — je pense au parti qui nous guide et nous aide d'une manière si efficace à pénétrer la réalité; et lorsque je parle de l'expression poétique adéquate qu'il nous faut découvrir, je ne puis oublier la langue que nous parlons, l'expérience de nos prédécesseurs et tout ce qui nous incombe pour continuer ce que d'autres ont fait avant nous.»

Evoquant enfin la tâche des poètes d'aujourd'hui, qui est « de frayer un chemin, de relier l'une à l'autre deux rives; celle en pierre solide du présent à la rive de rêve de l'avenir», Mihaï Beniuc proclame que « c'est là peut-être notre vraie récompense, que chacun espère sans se l'avouer: avoir réussi à incarner le rêve par des mots et des images impérissables».

« Pourtant il est, selon moi, un plus grand bonheur encore — ajoute-t-il — le bonheur de savoir que la marche que l'on bâtit a servi au pas d'un homme dans sa montée vers l'avenir.» Ce bonheur-là exige beaucoup de dévouement et de modestie, deux vertus « qui doivent être les nôtres, en tant qu'artistes et en tant qu'hommes vivant dans un monde nouveau, le monde du socialisme.»

Rencontres roumaines avec le public italien

par **MARIA BANUȘ**

L'un des plus doux moments que puisse vivre un poète est celui qui le met en présence d'un auditoire réceptif, sensible à sa poésie, où le poète lit l'émotion, la compréhension, la reconnaissance, dirais-je, sur les visages tout ensemble attentifs et détendus de son public.

Si ces moments — toujours précédés d'appréhension, d'inquiétude et d'émotion — si ces moments-là sont doux quand la confrontation avec le public a lieu dans votre propre pays, ils sont d'autant plus intenses quand la rencontre a lieu à l'étranger, avec un public inconnu, formé à l'école de traditions différentes et d'une autre littérature, auquel votre poésie est présentée sous forme de traductions — approximatives comme toutes les traductions.

Tels sont les sentiments, amplifiés à l'échelle nationale, qu'il m'a été donné d'éprouver lors d'un récent voyage en Italie.

Invités à participer à une rencontre entre poètes italiens, roumains et français organisée à Cogneliano, notre délégation, composée d'Eugen Jebeleanu, de Tiberiu Utan et de moi-même, a donné, sur l'initiative de la Communauté Européenne des Ecrivains et de l'Association Italie-Roumanie, plusieurs conférences littéraires dans huit villes italiennes. Notre itinéraire a suivi le tracé Venise, Padoue, Milan, Ravenne, Florence, Sienne, Viterbe et Rome.

Des conférenciers, des critiques littéraires réputés, excellents connaisseurs de la poésie roumaine tels que Giancarlo Vigorelli, Silvio Guarnieri et Mario de Micheli surent par un art consommé de l'exposition vivante alternant avec des récitations, gagner aux valeurs de premier ordre de la poésie lyrique roumaine populaire, classique et moderne, les suffrages d'un public fort divers sous le rapport de l'origine sociale et de la formation intellectuelle.

L'auteur anonyme de la *Doïna*, Eminesco, Arghezi, Beniuc et beaucoup d'autres poètes contemporains ont été entendus et sentis par l'auditoire italien, qui manifestait son adhésion et son enthousiasme par des acclamations spontanées où perçait le tempérament latin, par des tonnerres d'applaudissements et, dans les discussions qui suivirent, par des commentaires témoignant d'une subtile compréhension et d'une haute appréciation.

Maria Vailoti, la directrice du cercle *Poesis* de Milan, a dit dans son allocution que la poésie roumaine apportait au monde entier la preuve « que la poésie n'est pas une cause perdue, mais bien, comme le pensent certains, une chose réelle et utile à l'homme . . . C'est une poésie qui aide à vivre . . .»

Ce n'est pas que la valeur éthique de notre poésie contemporaine que souligna la critique orale du public, mais encore ses qualités exceptionnelles d'ordre esthétique : sa plasticité, sa vigueur technique puisée au sol fécond de l'esprit populaire, sa suggestivité et sa concentration si moderne.

Soirée littéraire à Rome. De gauche à droite: G. Vigorelli (debout), S. Quasimodo, M. Banuş, E. Jebeleanu, T. Utan.

A l'occasion de deux de nos rencontres avec le public nous eûmes la joie de saluer au milieu de nous le grand poète italien Salvatore Quasimodo. Ami de notre pays et connaisseur de la poésie roumaine (il a préfacé l'Anthologie de la Poésie Roumaine parue aux éditions « Parenti » de Milan), le lauréat du Prix Nobel nous a présentés au public de Milan et de Rome. S'élevant contre les théoriciens du formalisme, il a proclamé la priorité et l'importance majeure du contenu en art, en poésie, et a souligné le caractère profondément humaniste de la poésie roumaine contemporaine.

Toutes nos conférences furent suivies de discussions spontanées amicalés, soit autour d'une table devant une tasse de café, un verre de vin ou d'orangeade, soit dans les rues et les parcs de la ville.

Notre nouveau cercle d'amis comprenait également des admirateurs de date récente de notre poésie, jeunes artistes, professeurs, journalistes, étudiants, ouvriers et avocats.

Tous étaient impressionnés par le caractère dépourvu d'ostentation, par le pathétisme non-entaché de rhétorique, par le dramatisme allié à un optimisme foncièrement robuste et, avant tout, par le caractère communicatif de la poésie roumaine d'aujourd'hui.

Nos cœurs ont été profondément émus des innombrables marques d'amitié que nous a prodiguées le peuple italien, par les chaleureuses paroles de sympathie à l'adresse de notre pays qu'il nous a été donné d'entendre au cours de notre voyage. Dites avec une spontanéité, un sourire et un regard qui ne trompent pas, elles ne pouvaient exprimer qu'une vérité profonde et pure.

Comme il serait souhaitable que de tels voyages, si propres à créer un lien direct et sensible entre poètes et amis de la poésie de toutes les contrées du monde, prennent place au nombre des usages artistiques internationaux, à côté des manifestations musicales et des expositions d'arts plastiques !

Je pense que la poésie, qui est à la fois pensée et musique, image et idée, qui porte en elle les plus intimes aspirations et les rêves les plus audacieux, est en même temps une excellente messagère et un admirable porte-flambeau de la paix.

Puissions-nous voir d'innombrables regards éclairés par cette flamme pure, sentir des cœurs sans nombre battre à l'unisson des nôtres, pour la cause de la coexistence pacifique et de l'amitié entre tous les peuples et tous les pays du monde !

La dramaturgie de la vie nouvelle

par **TRAIAN ŞELMARU**

La contemporanéité . . . Voici, exprimée en un seul mot, la préoccupation essentielle des hommes de théâtre de notre pays. C'est à dessein que je dis *hommes de théâtre*, bien que dans ce qui suit il s'agisse en particulier des auteurs dramatiques, car l'activité de ces derniers est étroitement liée à la vie des théâtres, à la création des metteurs en scène, des scénographes et des acteurs. Il serait difficile, en effet, de concevoir le développement d'une dramaturgie contemporaine sans l'existence d'un mouvement théâtral attentif aux grands problèmes de l'époque, constamment en quête de modalités scéniques inédites répondant aux préoccupations de l'homme d'aujourd'hui, à sa conception de la vie, à son caractère en un mot. Pareil mouvement théâtral existe actuellement chez nous, vaste mouvement qui englobe des créateurs appartenant à des générations différentes, ayant chacun sa propre personnalité et son style particulier, pénétrés tous cependant du commun sentiment de vivre les heures les plus grandioses de l'histoire de l'humanité, celles où de gigantesques transformations sociales ont lieu sur notre planète, où le génie humain se lance à l'assaut du Cosmos. Ces créateurs sont en même temps conscients de la haute responsabilité qui leur incombe du fait qu'ils vivent dans cette partie du monde où l'homme s'est affranchi à jamais de son servage millénaire, où l'artiste a conquis non seulement le droit d'exprimer librement ses aspirations vers une vie vraiment humaine, mais encore celui de contribuer par sa création à la construction même de cette vie. Pour nos hommes de théâtre — comme pour l'artiste en général — *être contemporain* signifie précisément cette présence dans son époque, cette responsabilité envers « ce qui se bâtit de neuf, là-bas, chez les vivants, à quoi il doit participer», comme l'a dit Antoine de Saint-Exupéry.

Il va de soi que la chose n'est rien moins qu'aisée. Le processus de la construction socialiste de la société est un processus entièrement nouveau et sa transposition dans le domaine de l'art constitue une tâche aussi passionnante qu'audacieuse. C'est pour cette raison justement que notre dramaturgie contemporaine est une dramaturgie qui se forge en même temps que la société nouvelle, dans le feu de vifs débats créateurs.

Chaque dramaturge s'attache à représenter dans ses pièces quelque aspect pris sur le vif du tumultueux déploiement de la vie, d'une vie fondée sur des principes entièrement nouveaux. Les clichés rebattus ne trouvent point place ici et le conventionnel se sent d'une lieue. Au vieux dicton « l'argent fait l'homme» notre société en oppose un autre: « le travail fait l'homme». Le travail libre, le travail conçu non pas comme l'œuvre d'un petit nombre d'élus, mais comme la création des larges masses, ce travail transforme les relations sociales, le caractère des hommes, leur façon de penser et leurs sentiments. L'homme de la société socialiste acquiert des traits nouveaux, qualitativement supérieurs, que la littérature d'autres époques ne pouvait refléter du fait qu'ils n'existaient pas. Aujourd'hui même, ces traits ne sont pas un attribut naturel, inné. Ils se sont formés dans la lutte contre l'ancienne société et ne cessent de se parfaire dans la guerre contre tout ce qui est vétuste, contre les vestiges du passé qui subsistent dans la conscience des hommes. C'est là précisément la source des conflits qui servent de thème à notre nouvelle dramaturgie, la source de la variété infinie de situations et de caractères qui peuplent le monde de la scène. Les meilleures œuvres théâtrales, les plus appréciées des spectateurs et qui exercent sur eux la plus forte influence, sont celles qui s'attachent à débattre des idées et mettent en scène des conflits de caractères. Le spectateur attend du théâtre une réponse aux problèmes qui le préoccupent, aux problèmes de la vie même. Lui fournir cette réponse en adoptant les positions philosophiques de l'humanisme le plus avancé, est pour le dramaturge l'élément fondamental de la contemporanéité.

Je disais plus haut que notre dramaturgie contemporaine se construisait en même temps que la société nouvelle, dans le feu de vives discussions créatrices. Ces débats sont l'un des éléments les plus intéressants de notre mouvement artistique. Y participent dramaturges, metteurs en scène, acteurs, peintres scénographes, critiques dramatiques, ainsi que le grand public. Ces discussions, souvent fort animées et donnant lieu à des contreverses passionnées où les opinions s'affrontent avec ardeur, ont pour origine le désir croissant de pénétrer plus profondément au cœur de la vie sociale, de découvrir sans cesse des formes neuves, des images fraîches, des modalités originales propres à refléter de la manière la plus complète et la plus artistique l'œuvre d'édification de la société nouvelle, d'intervenir aussi efficacement que possible dans le processus historique de formation de la conscience de l'homme socialiste et de son perfectionnement moral. Ce désir qui de tout temps anima les véritables créateurs, de jouer un rôle social actif, de se mettre au service du progrès, ce désir, si difficilement réalisable et souvent si chèrement payé dans l'ancienne société, est aujourd'hui un droit acquis, mieux que cela: une *condition*, un attribut de l'artiste. Voilà pourquoi nos hommes de théâtre se préoccupent avant tout de marcher au pas de leur époque. Il va de soi que nous ne saurions plus nous satisfaire d'œuvres ternes, privées de la riche palette de couleurs de la vie, accepter des héros dont l'univers spirituel est pauvre, unilatéral, dépourvu d'un riche contenu de sentiments et d'idées, ni des pièces où, au lieu d'images

inédites, le dramaturge se borne à nous offrir des aspects dépassés par la vie ou à traiter superficiellement des conflits d'une grande complexité psychologique. Le principal objet des discussions fécondes engagées dans notre presse, nos théâtres et nos « unions de création » est précisément de procéder à une confrontation critique et à des échanges d'expérience afin d'éliminer de tels défauts et d'élucider les problèmes théoriques nouveaux et compliqués qui se dressent devant l'artiste. Dans cette exigence critique permanente à l'égard des objectifs déjà atteints, dans cette persévérance à défricher constamment de nouvelles pistes, j'aperçois un autre aspect de la notion de contemporanéité et la seule voie sûre qui nous préserve de la stagnation et ajoute sans cesse à la création artistique des valeurs nouvelles et fécondes. Les dernières saisons théâtrales ont été particulièrement concluantes sous ce rapport, car elles ont enrichi le répertoire roumain de nouvelles œuvres dont les auteurs pénètrent de plus en plus profondément dans l'univers spirituel de leurs héros. Autre phénomène significatif, le théâtre fait chaque jour de nouveaux adeptes, ce qui s'explique, en premier lieu, par la popularité dont il jouit, mais aussi par le fait qu'il est une tribune et un moyen de contact direct avec le public. Aux auteurs consacrés, tels que Mihaïl Davidoglu, Lucia Demetrius, Aurel Baranga, Horia Lovinesco, qui, le long des années, créèrent la part la plus riche et la plus remarquable de notre répertoire contemporain, se sont joints ces dernières années des dramaturges comme Al. Mirodan, Dorel Dorian, Paul Everac, Al. Voitin, Horia Stanco, des poètes et des prosateurs réputés tels que Mihaï Beniuc, premier secrétaire de l'Union des Ecrivains de la R.P.R., V. Em. Galan, Titus Popovici, Ion Istrate, Aurel Mihale, d'autres encore. Ceux-ci ont considérablement élargi le paysage de la dramaturgie roumaine contemporaine aussi bien en lui apportant la note spécifique de leur personnalité qu'en étendant leurs investigations à de nouvelles zones de la réalité. Après la comédie populaire *Dans la Vallée du Coucou*, pleine d'un humour authentique, Mihaï Beniuc a écrit pour le théâtre une œuvre aux puissants accents dramatiques, *Le Retour*. Après un brillant début avec *Les Journalistes*, épisode pris sur le vif de la vie actuelle des rédacteurs d'un journal pour la jeunesse, Al. Mirodan nous a donné *Le célèbre 702*, inspiré par l'affaire Chessman, où il fait preuve de la même verve étincelante que dans *Les Journalistes*. Titus Popovici, le romancier de *L'Etranger* et de *La Soif*, s'attaque dans *Passacaglia* au thème de la responsabilité de l'artiste devant la vie et réalise, dans une œuvre dramatique, une série de remarquables portraits psychologiques. Paul Everac fait preuve de ressources exceptionnelles en abordant audacieusement des milieux divers, où il réussit à surprendre des aspects et des caractères nouveaux et intéressants et cela dans des formes variées qui vont du reportage dramatique au drame psychologique. Alors que dans *La Porte* Everac nous révèle l'état d'âme du paysan sur le point de rompre avec le passé pour franchir les portes largement ouvertes d'une autre existence, dans *Fenêtres ouvertes* le rideau se lève sur l'atmosphère tumultueuse d'un grand centre métallurgique engagé dans la bataille de l'industrialisation, tandis que dans *Explosion retardée*

l'auteur discute des problèmes de l'intellectuel. Excellent connaisseur du monde rural, le prosateur Ion Istrati fait représenter avec succès sa première comédie au titre suggestif de *Les Millionnaires*. Il n'y est point question, comme l'on pourrait croire, des gros bonnets du village de naguère, mais de la paysannerie pauvre d'hier, devenue aujourd'hui millionnaire dans le cadre de l'une des exploitations agricoles collectives les plus avancées. L'introduction de la technique moderne dans l'agriculture socialiste, le contact avec la ville, la « déruralisation » de l'existence campagnarde, l'accès de la paysannerie à la culture et à la civilisation, tout cela s'agence, sous la plume alerte d'Istrati, en un tableau plein de fraîcheur. Dorel Dorian apporte à notre théâtre une note toute personnelle par la poésie et le romanesque dont il entoure ses personnages. Sa source d'inspiration préférée est le grand chantier des constructions socialistes. Sans insister sur les aspects extérieurs et spectaculaires, Dorian se penche avec une tendresse infinie sur la vie spirituelle des bâtisseurs du socialisme. Attiré par les problèmes de l'éthique nouvelle, il aborde dans ses pièces « *Si l'on t'interroge* » et *La 58e seconde* le problème de la responsabilité de l'homme envers la société et, implicitement à l'égard de son semblable. Le prosateur V. Em. Galan a remporté l'un des succès les plus durables de la dernière saison théâtrale avec sa première pièce, *Mon amie Pix* [1]). Galan était déjà connu du public par ses romans, nouvelles et autres récits, et surtout comme auteur du roman *Baragan*. Toute son œuvre porte le sceau d'un généreux humanisme et témoigne d'une remarquable puissance d'analyse. Ce sont ces mêmes qualités que *Mon amie Pix* apporte sur la scène. Sous le masque de la comédie, Galan traite dans cette pièce du grave problème de la responsabilité des aînés envers les jeunes générations, et la leçon que l'ingénieur Mastacan reçoit de la petite Pix, est au fond une leçon donnée par la société socialiste à tous ceux qui n'ont pas encore compris que « socialisme » veut dire non seulement construction matérielle, mais aussi construction de l'homme nouveau suivant des coordonnées spirituelles supérieures.

Bien qu'elles n'entrent pas dans le cadre strict des problèmes à l'ordre du jour, le tableau de notre nouvelle dramaturgie (tel que nous le montrent notamment les dernières saisons théâtrales) serait incomplet si l'on ne mentionnait les œuvres dramatiques s'inspirant du passé de lutte du peuple sous la conduite des communistes. Ce thème héroïque inépuisable fournit constamment le sujet de nouvelles pièces qui mettent en lumière les traits de caractère propres aux communistes, leurs qualités qui sont à la base de la formation de l'homme contemporain. Outre *Le Retour* de Mihaï Beniuc déjà cité, c'est à ce même ordre d'idées qu'appartiennent des pièces telles que *Ceux qui se taisent* d'Al. Voïtin, *Clair de lune* par Horia Stanco, et *Le Grand Fleuve rassemble ses eaux* par Dan Tărchilă. Qu'il s'agisse d'un émouvant poème d'amour brodé sur le fond de la première guerre mondiale *(Clair de lune)*, ou d'un épisode de la grande lutte antifasciste *(Ceux qui se taisent)* ou encore de la vie d'une fillette trouvée

---

[1]) Voir page 9

sur les marches d'un asile et de son évolution jusqu'à l'heure de la Libération *(Le Grand Fleuve rassemble ses eaux)*, toutes ces œuvres sont animées d'un même souffle et dégagent un même noble enseignement en nous peignant l'abnégation et le patriotisme de ceux qui luttèrent et bien souvent tombèrent en rêvant aux jours que nous vivons. C'est pourquoi nous réservons une place d'honneur dans la dramaturgie contemporaine à ce thème grandiose du passé de lutte des communistes, fondement de notre vie nouvelle.

Le livre français en Roumanie

par **ION MARIN SADOVEANU**

Au cours de la profonde révolution culturelle qui a eu lieu en R. P. Roumaine après l'instauration du pouvoir populaire, la tâche de faciliter aux grandes masses de lecteurs l'accès des œuvres les plus précieuses de la littérature universelle, tâche assumée par l'Etat démocratique populaire, a été remplie avec succès et dépassée. Dans cette activité déployée pour assurer une connaissance approfondie de la littérature universelle au moyen de traductions de bonne qualité, les lettres françaises occupent un des premiers rangs.

La tradition de la culture française est ancienne chez nous, et cependant elle a été bien mal servie pendant les dernières décennies de l'ancien régime. De médiocres traductions d'œuvres d'une qualité douteuse mais faisant l'objet d'une publicité intense, abaissaient très sensiblement le niveau des connaissances que le lecteur roumain croyait à juste titre pouvoir puiser dans les créations de l'esprit français au long des siècles. Les choses ont changé radicalement, et c'est avec un soin particulier que l'on procède aujourd'hui au choix des œuvres et des traducteurs. La traduction des grandes œuvres, comme celles de Molière et de Balzac par exemple, sont confiées à des équipes de traducteurs choisis parmi nos écrivains les plus marquants. Des œuvres de la littérature française de tous les temps et appartenant aux genres les plus divers, de la poésie lyrique au pamphlet en passant par le roman, la nouvelle et le théâtre, ont été ainsi présentées aux lecteurs roumains. Parmi les anciennes traductions dues à des écrivains de talent, on a conservé les meilleures; c'est le cas du *Cid* de Corneille, réédité dans la remarquable version du poète St. O. Iosif.

Pour illustrer l'activité actuelle de notre pays en matière d'éditions et la large diffusion du livre propre à mettre la littérature française à la portée des masses, il nous suffira de citer le chiffre de quelques tirages. Ainsi les œuvres de Balzac, dont un nouveau volume a paru récemment, ont atteint en R. P. Roumaine de 1950 à 1960, soit en dix ans, un tirage total de 329.000 exemplaires. Dans la collection des *Classiques de la littérature universelle* (Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art), voici les tirages atteints par les écrivains français: *La Chartreuse de Parme*

de Stendhal, 50.000 exemplaires; Corneille et Racine, 20.000 chacun; *Gil Blas* de Lesage, 30.000; *La Semaine Sainte* d'Aragon, 15.000; les *Nouvelles* de Mérimée, 30.000; *La Fortune des Rougon* de Zola, 30.000. Dans la *Biblioteca pentru toţi* (Bibliothèque pour tous), collection à grand tirage de la même maison d'édition, *Germinal* de Zola a atteint 65.000 exemplaires; *Le Crime de Sylvestre Bonnard* d'Anatole France, 50.000; *Boule de Suif* de Maupassant, 60.000; *Une Vie*, du même écrivain, 30.000; *Le Feu* de Barbusse, 40.000; *L'Ame Enchantée* de Romain Rolland, 30.000.

De leur côté les *Editions de la Jeunesse* ont également popularisé avec succès des œuvres littéraires célèbres telles que *Les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après* et *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas père (50.000 exemplaires chacun), *Tartarin de Tarascon* d'Alphonse Daudet (50.000 exemplaires), *Poil de Carotte* de Jules Renard (25.000 exemplaires), les *Poésies* de Musset (10.000 exemplaires) et plusieurs ouvrages de Jules Verne, tirés à 30.000 exemplaires chacun.

Les traductions, fidèles au texte original, sont particulièrement soignées et d'une présentation attrayante. La liste ci-dessus est loin d'être complète et est appelée uniquement à donner une idée des chiffres impressionnants des tirages.

Les *Editions scientifiques* fournissent elles aussi quelques exemples significatifs sous ce rapport. L'ouvrage de Pierre de Latil et Jean Rivoire *A la conquête des profondeurs*, édité dans des conditions techniques exceptionnelles, a atteint un tirage de 10.000 exemplaires, le livre de J. Y. Cousteau et F. Dumas *Le Monde du silence*, paru aux mêmes éditions et dans les mêmes conditions techniques que le précédent, a atteint 35.000 exemplaires, enfin l'*Histoire de la Cinématographie* par Georges Sadoul a été éditée dans un tirage de 15.145 exemplaires. Ajoutons que la plupart de ces éditions sont déjà épuisées.

Comme l'on voit, le livre français, tout comme le livre étranger en général, est aujourd'hui en haute estime chez nos éditeurs aussi bien que chez nos lecteurs. Le nouveau public de lecteurs de notre République trouve ainsi l'occasion de venir en contact non seulement avec des œuvres remarquables, mais aussi avec l'esprit français même, doué de ses admirables qualités de clarté, d'ordre et de logique dans la composition, et paré de tout son éclat.

La Roumanie vue par ses hôtes

Les jours qu'il a passés dans notre pays ont inspiré au poète italien Salvatore Quasimodo, lauréat du Prix Nobel, le poème HEURES A BRASOV, dont nous publions ici le texte original et une traduction en français.

Ore a Brașov

L'intelligenza, la morte o forse il sogno
nega la speranza. In questa notte
a Brașov nei Carpazi fra alberi
non miei cerco nel tempo
una donna d'amore. L'afa spacca
le foglie dei pioppi e io qui
mi dico parole che non conosco,
rovescio terre di memoria.
Un jazz buio, canzoni italiane
passano capovolte sul colore degli iris.
Nello scroscio delle fontane
s'è perduta la tua voce, se un giorno
c'era, amore:
basta un giorno a equilibrare il mondo

notte del 10 agosto 1961
Brașov

Salvatore Quasimodo

SALVATORE QUASIMODO

Heures à Braşov

L'intelligence, la mort, le songe aussi, parfois,
Nient l'espérance. En cette nuit,
A Braşov, dans les Carpates, parmi ces arbres
Qui ne sont point miens, je rêve
A la Dame d'amour. La chaleur ronge
Les feuilles des peupliers et moi, en ce lieu,
Je me dis des mots que je ne connais pas,
Et remue la terre des souvenirs.
Sombre jazz, des chansons italiennes
Défilent, renversées, sur l'iris.
Dans le murmure des fontaines
Ta voix s'est perdue, à supposer qu'elle ait jamais
Existé, amour :
Un jour suffit pour équilibrer le monde.

10 août 1961, Braşov

Pendant un séjour en Roumanie, l'écrivain péruvien Jorge Falcón a écrit pour nos lecteurs l'article que voici.

Concert de fleurs et de ciment

« Partout la plaine se déploie, explosant en une fourmilière de vie neuve et saine. On se croirait dans un grand cercle de lumière, au cœur d'une immense rose ardente ».

Juan Ramón Jiménez
« Platero y Yo »

Tandis que j'écrivais les lignes qui suivent, vivant écho de mes pérégrinations à travers la Roumanie, quelqu'un m'a affectueusement mis entre les mains *Platero y Yo*. Elles sont toujours bienvenues pour moi, les pages diaphanes de Juan Ramón Jiménez, mort à Porto Rico, dans un pays d'Amérique, dont le peuple continue de lutter pour hisser de ses propres mains le drapeau national.

Le génial poète espagnol ne pouvait certes prévoir que la fantaisie de sa poésie ailée, atteignant les sommets d'une description idéale,prendrait corps un jour dans cette relation des nouvelles réalités de Roumanie. O miracle des rêves poétiques !

Je commencerai par un conte:

Au nord des Balkans, baigné par la Mer Noire, il est un pays du rêve incarné. C'est, dirait-on, l'œuvre tout à la fois d'un peintre soucieux du détail et d'un autre peintre à la vision monumentale. De cette unité entre la joie et l'énergie naît un jardin-usine de 237.500 kilomètres carrés, auquel sont occupés plus de 18 millions de jardiniers-constructeurs. Cet espace géographique se nomme, au féminin, *la Roumanie* et *roumain* le peuple qui le transforme avec tant de vigueur. Le couple est indivisible, et le fruit de son amour est merveilleux. De la main créatrice de l'homme jaillit une symphonie de la vie, symphonie qui se prolonge dans l'espace le long des colonnes de ciment surgissant du sol, sous la main de l'homme libéré de ses chaînes.

Un ami roumain, absent de son pays depuis quarante années, m'a dit: « tu verras comme il est beau ! » Je lui réponds de Roumanie: « Si tu étais ici, tu verrais quelles beautés crée ton peuple !»

La beauté de la nature roumaine, dont mon ami garde le souvenir, est demeurée la même. Elle comprend de vastes plaines et des montagnes, relativement peu élevées si nous les comparons à celles d'Amérique. D'une manière générale, la nature est belle en tout pays. Ne l'est-elle point au Brésil, au Pérou, en Espagne? Mais oui ! avec ses fleuves lents aux lits profonds ou ses rivières gazouillantes parmi les galets, avec ses mers agitées ou d'un calme apparent, la jungle épaisse et mystérieuse, et les sommets vertigineux saluant la plaine de leurs bonnets de neige. La nature est beauté: magie des nuits, aubes étincelantes. Sans parler des étoiles, des cieux transparents, des chênes majestueux.

Mais dans la chanson du temps, parlons de l'homme libre. Parlons de l'homme qui ensemence la terre et conquiert l'espace. De l'homme qui ne craint plus ni le ciel, ni les spéculations de la sorcellerie, ni les terreurs sociales, conséquences de l'exploitation de classe. En un mot, parlons de la Roumanie et des hommes qui, sur son territoire, édifient le socialisme et égayent les regards avec des fleurs.

Car l'éventail des fleurs vous suit partout en Roumanie. Il ne s'agit point de jardins — tous les jardins ont des fleurs. Non ! Elles captivent les regards dans des endroits où en d'autres pays elles sont absentes. En dehors des parcs, des fenêtres et des gares, on trouve ici des fleurs dans les écoles, les fabriques et les bibliothèques, dans les bureaux et les maisons, et jusque dans les raffineries de pétrole ! Partout en Roumanie, comme dit Juan Ramón Jiménez, les fleurs s'ouvrent « en explosant» et sont en réalité parfum et couleur de « vie neuve et saine».

Car tout cela ne surgit pas spontanément de terre. Ces fleurs ne se cultivent pas toutes seules. Elles ne sont pas là où elles sont, par un caprice de la nature. Pas du tout. Elles sont le résultat de la production de ciment, d'acier, de chaussures, de lait. Elles sont l'ornement des écoles, de la culture du peuple, des bibliothèques où paysans et ouvriers viennent assouvir leur soif séculaire, elles sont, enfin, le paysage de l'édification du socialisme. Elles sont cultivées par des jardiniers spécialistes — cela aussi est secteur de travail ! Et tout le monde les aime. Mais savez-vous où toutes ces roses, ces mimosas, ces chrysanthèmes, ces glaïeuls ont leurs racines? Dans le ciment ! Autrement dit, dans la production socialiste, comme une synthèse de mon appréciation. Oui, les fleurs naissent du développement accéléré de l'industrie et de l'agriculture, des producteurs affranchis de leurs exploiteurs. Et à côté des fleurs, de l'industrie et de l'agriculture, à côté d'elles, les arts, les lettres, la science et l'enseignement déployent, eux aussi, leurs ailes.

Après dix-sept ans de vie nouvelle, la Roumanie nous apparaît comme une union d'amour printanier entre une superbe et joyeuse fille à la chevelure piquée de fleurs et un vigoureux, enthousiaste et hardi garçon du même âge. Nul obstacle, désormais, n'entrave leur essor. Et, avec eux, se sont sentis renaître les adultes, dont les premières années ont connu les privations, les souffrances et la guerre. Si je transpose ainsi l'image réaliste sur le plan humain, je n'entends pas dire, comprenez-moi, que la fille serait le paysage et le garçon l'œuvre de construction. Nullement ! Ce qui s'entremêle dans l'œuvre créatrice, c'est la passion et la puissance.

La femme, plus féminine — non point frivole — qu'autrefois, la femme et l'homme, concourent harmonieusement à transformer la réalité sociale de leur pays. Et c'est dans la même mesure que contribuent à l'édification du socialisme tel jeune directeur d'une fabrique de ciment et la jeune femme-ingénieur, délicate et fine, chef de l'organisme redoutable et compliqué d'une raffinerie de pétrole ; et dans la même mesure aussi, la femme qui travaille à la linotype et l'ouvrier d'une fabrique de produits du bois.

Et si les fleurs se trouvent en tous ces lieux, ceci est l'indice que sur le territoire du pays édifices, usines, bibliothèques et constructions de toute sorte, vont se multipliant. La Roumanie purifie le sang qui lui donne vie. C'est logique, et c'est exact. Partout, le pic et la pelle démolissent les vestiges du passé, et les grues élèvent de nouveaux immeubles. Des maisonnettes inhospitalières, voire des quartiers entiers ont été et continuent à être démolis pour faire place à d'imposants immeubles aux appartements bien aérés, propres et confortables. Le même sort est réservé aux autres vieilles maisons, vestiges matériels d'un passé définitivement aboli. Il en est de même pour les vieilles fabriques, dont les bâtisses et machines ont cessé de vivre ou sont sur le point de mourir. Elles sont remplacées par des bâtiments bien ventilés et avenants, dotés de machines neuves. Avant 1944, l'année de la libération, les ouvriers entraient dans les fabriques pour y mourir un peu chaque jour. Aujourd'hui leur travail les fait vivre et produire longtemps. L'âge moyen est monté à. . . 63 ans !

C'est là l'œuvre symbolisée par le ciment et parée de fleurs. Je la décrirai telle que je l'ai vue, touchée et sentie. Mon « concert » est objectif. Mes mains décrivent ce que mes yeux ont vu et ce qu'ont entendu mes oreilles. Et mienne restera — si je réussis à la transmettre à d'autres — l'émotion ou — pourquoi le cacherais-je ? — la passion qui m'a envahi en admirant la beauté du paysage et la vigueur de ce peuple de Roumanie. Un grandiose concert de fleurs et de ciment ! De tout ce qu'on relate, de tout ce qu'on relatera encore jaillit l'énergie de la glorieuse tradition des luttes pour l'unité nationale, pour les revendications populaires et pour la libération nationale où écrivains et artistes ont leur rôle, une tradition résumée, synthétisée, continuée et approfondie par le Parti Ouvrier Roumain, qui préside à l'édification du socialisme en Roumanie et à la lutte pour la paix.

Bucarest, le 13 septembre 1961

Profils

Lucia Sturdza Bulandra, artiste — citoyenne

par **JULES CAZABAN**
Artiste du Peuple

L'une des plus hautes personnalités du théâtre roumain, Lucia Sturdza Bulandra, n'est plus parmi nous. L'artiste qui, soixante ans durant, a fidèlement servi le théâtre roumain, animée du désir de lui frayer de

nouvelles voies, nous a quittés, mettant en deuil tous ceux qui l'ont connue comme artiste, et à qui il fut donné d'apprécier ses nobles qualités humaines.

Lucia Sturdza Bulandra est née à Jassy en 1873. Au sortir de la Faculté des Lettres et de Philosophie de Bucarest, elle se sent attirée par la carrière théâtrale et s'inscrit au Conservatoire, où elle suit les cours de notre grande actrice Aristizza Romanesco. Elle débute bientôt sur la scène du Théâtre

National de Bucarest et y remporte de grands succès. Quelques années plus tard, elle épouse l'inoubliable acteur que fut Tony Bulandra et fonde, en 1914, un nouveau théâtre, la *Compagnie Bulandra*, en association avec Ion Manolesco, V. Maximilian et G. Storin. C'est elle qui fut l'âme de ce théâtre de haute classe, qui vécut vingt-sept ans. Vingt-sept ans de don de soi et d'abnégation.

C'est sur la scène de la *Compagnie Bulandra* que firent leur apprentissage artistique quelques-uns de nos plus grands acteurs qui firent ou continuent de faire honneur au théâtre roumain, tels que le regretté N. Bălțăteanu, Aura Buzesco, George Calboreanu, George Vraca, tous Artistes du Peuple, Fory Etterle, Marieta Rareş, Beate Fredanov, Clody Berthola, Ion Manta, Artistes émérites, et beaucoup d'autres encore. C'est en grande partie grâce à Lucia Sturdza Bulandra que je me suis moi-même perfectionné dans l'art scénique.

La *Compagnie Bulandra* état devenue le théâtre bucarestois le plus apprécié — du public aussi bien que des acteurs — grâce à l'atmosphère qui y régnait, grâce au niveau artistique de ses spectacles et à la qualité de son répertoire. Shakespeare, Bernard Shaw, Corneille, Schiller, Gorki, Ibsen, Dostoïevsky et d'autres auteurs y furent joués avec succès. C'est néanmoins à la littérature dramatique roumaine qu'était réservé le premier plan. La guerre de 1941 mit fin à l'activité de la *Compagnie Bulandra*, qui se désagrégea.

Sincèrement attachée et dévouée dès la première heure à notre régime actuel, Lucia Sturdza Bulandra se voit confier la direction du Théâtre Municipal de Bucarest, qui, sous son impulsion, connaît un essor vertigineux et ne tarde pas à prendre place parmi les meilleurs théâtres de notre pays.

Déployant une activité sociale et artistique inlassable, animée d'un ardent patriotisme, d'une prodigieuse puissance de travail, d'une vocation peu commune et d'une infatigable énergie, douée au surplus d'une riche culture, Lucia Sturdza Bulandra consacre toutes ses facultés au théâtre réaliste-socialiste et à l'éducation du nouveau public de travailleurs. Elle est aux premiers rangs des artistes qui luttent pour une dramaturgie roumaine consacrée aux problèmes actuels. Lucia Sturdza Bulandra a également déployé une activité publique soutenue comme député à la Grande Assemblée Nationale et au Conseil Populaire de la Capitale, comme membre du Comité National de la R. P. Roumaine pour la Défense de la Paix ainsi que d'autres organisations.

Ces multiples tâches ne l'empêchent pas d'enrichir sans cesse la galerie de ses grandes créations par les rôles qu'elle interprète dans des pièces telles que *Vassa Jeleznova* de Maxime Gorki, *La Forêt* de N. Ostrovski, *La Citadelle anéantie* de Horia Lovinesco, *L'Arc de Triomphe* d'A. Baranga, *Madame Calafova* de Vojdek Tach, *La Profession de Madame Warren* de Bernard Shaw, *Mamouret* de Jean Sarment, *La Ménagerie de verre* de Tennessee Williams, etc.

Pour ses hautes qualités, pour son attachement à la nouvelle vie de notre patrie, rendant hommage à un labeur de plus de soixante ans au service du théâtre roumain et à une activité artistique et civique exceptionnelle,

notre régime de démocratie populaire a conféré à Lucia Sturdza Bulandra de nombreux ordres et médailles, et notamment l'Étoile de la R.P.R. Ire classe et l'Ordre du Travail Ire classe, ainsi que le titre d'Artiste du Peuple.

C'est avec une indicible douleur que nous avons appris la mort de notre grande artiste et collègue. J'étais en scène, à Focşani, où je me trouvais en tournée avec une équipe de ce Théâtre Municipal qu'elle a dirigé avec tant de compétence, de sagesse et de passion jusqu'aux dernières heures de sa vie. La représentation de *Trois générations* de Lucia Demetrius battait son plein lorsqu'un coup de téléphone de Bucarest nous apprit la nouvelle qui nous remplit d'une profonde tristesse. Tous, spectateurs et acteurs, nous avons observé un moment de silence recueilli en mémoire de celle qui fut l'Artiste du Peuple Lucia Sturdza Bulandra.

Elle demeure à jamais pour nous tous, pour notre scène un modèle incomparable de discipline et de probité artistique, de labeur infatigable, de ténacité et de volonté, l'exemple d'une artiste qui s'est consacrée tout entière au peuple. Nous conserverons à jamais, dans nos mémoires et dans nos cœurs, le souvenir de Lucia Sturdza Bulandra telle que nous l'avons connue, pleine de vie et débordante d'énergie, l'inoubliable image d'une grande artiste de la scène roumaine.

Panaït Cerna

par **TEODOR VÎRGOLICI**

Une nouvelle génération d'écrivains faisait vers 1900 une entrée enthousiaste dans les lettres roumaines. Ces écrivains qui atteignaient à peine leur vingt-cinquième année, étaient animés des plus hautes aspirations, s'efforçant de continuer et de développer les traditions de nos classiques, d'élargir l'horizon de notre littérature, de l'enrichir d'œuvres nouvelles.

Beaucoup de ces écrivains parvinrent à réaliser leurs nobles projets et occupent une place éminente dans l'histoire de la littérature roumaine de la première moitié de ce siècle, certains d'entre eux se révélant des personnalités d'une valeur inégalée, tels Mihail Sadoveanu et Tudor Arghezi. D'autres écrivains de cette même génération tombèrent, hélas ! au début ou à mi-chemin de leur carrière, terrassés par les cruelles réalités de jadis. Dans leur brève existence ils ont pourtant laissé une œuvre, réduite et incomplète sans doute, mais d'une valeur sociale, humaine et artistique incontestable. Parmi eux figure le poète Panaït Cerna, mort prématurément à 32 ans et qui, s'il avait vécu, eût célébré, cet automne, son 80e anniversaire.

Déployant son activité créatrice pendant la première décennie de ce siècle, Panaït Cerna a reflété dans sa poésie l'atmosphère et les problèmes propres à son époque où, sous l'influence de la révolution russe de 1905, la lutte de la classe ouvrière prenait son essor, époque d'intenses agitations paysannes, dont la grande révolte de 1907 marqua le point culminant. Le jeune poète était réceptif, sensible aux préoccupations et aux aspirations des masses de son temps, tirant lui-même son origine de ces masses. Panaït Cerna, fils d'un instituteur et d'une paysanne illettrée, est né le 25 septembre 1881 dans la commune de Cerna, en Dobroudja. Son enfance fut triste et douloureuse, son père étant mort l'année de sa naissance et sa mère n'ayant pas les moyens d'assurer à l'enfant une existence tant soit peu satisfaisante. La période des études secondaires et universitaires fut pour Panaït Cerna, une suite ininterrompue d'affreuses privations, d'humiliations torturantes de la part de ceux qu'il était contraint de servir pour le prix, parfois, d'un modeste repas. En dépit de ces conditions d'existence épuisantes, Panaït Cerna se consacra passionné-

ment à la littérature et réussit à acquérir une culture solide. C'est à l'âge de 16 ans, élève au lycée « Nicolae Bălcesco » de Braïla, qu'il débuta dans les lettres par la poésie *Passé*, imitée de Lenau. Dès cette époque il écrit, outre des œuvres originales, des traductions de la littérature lyrique universelle, et c'est de ce temps que date l'une de ses plus belles réalisations, la traduction du monologue de Prométhée, du célèbre poème de Goethe.

Il obtient brillamment sa licence en philosophie à l'Université de Bucarest, et le remarquable talent poétique que révèle sa collaboration à diffé-

rents périodiques attire bientôt l'attention de quelques personnages officiels de l'époque. On lui accorde une bourse, et Panaït Cerna part pour l'Allemagne, où il étudie à Berlin et à Leipzig. Miné par le mal du pays et la tuberculose, conséquence d'une vie de privations et de souffrances, il passe néanmoins en 1913 son doctorat en philosophie à Leipzig, avec sa thèse *Die Gedankenlyrik* (La lyrique des idées) qui obtient la mention *magna cum laude*. Mais le poète ne pourra pas réaliser son désir de se consacrer à la littérature; peu après son doctorat, il succombe, loin de son pays, le 26 mars 1913.

La poésie de Panaït Cerna parcourt toute la gamme des sentiments et des nuances affectives, depuis la note tendre et suave des vers d'amour jusqu'aux accords graves de la poésie dédiée à des thèmes sociaux.

Son œuvre est peu étendue, le fil en ayant été tranché prématurément. Les poésies qu'ils nous a laissées révèlent pourtant un poète authentique et profond, préoccupé d'idées majeures. Panaït Cerna est un méditatif et c'est surtout sur le plan philosophique qu'il transpose

les réalités et les problèmes de son temps, ceux de l'existence de l'homme et de sa destinée sociale. Les méditations du poète se nourrissent du noble sentiment de l'amour de l'humanité. Panaït Cerna aimait passionnément la vie et avait foi en la force morale de l'homme, ce qui imprime à sa poésie un optimisme vigoureux. Il concevait et chantait l'amour comme une source intarissable de force et de beauté spirituelle, capable d'élever l'être humain à un degré supérieur de sensibilité et d'humanité. L'amour est, selon lui, la principale vertu morale de l'homme, qui lui confère son éclat et sa dignité et le fait aspirer au bien et à la beauté. Dans des poésies telles que *Nostalgie*, *La Fleur de l'Olt*, *Sérénité*, *Nuit d'été*, *Appel*, il chante l'amour candide né de sentiments sacrés, capable d'illuminer la vie de l'homme et de le fortifier moralement. Le poète conférait à l'amour le pouvoir de triompher de la douleur et de la mort.

Panaït Cerna rêvait de voir l'humanité vivre un jour dans la paix et la sérénité, sous l'auréole de la justice et de la dignité humaine, tout en se rendant compte qu'un tel idéal était irréalisable sous un régime d'iniquité sociale et morale comme celui sous lequel il vivait. C'est pourquoi il ne souhaitait pas voir se perpétuer l'état de choses de son temps, ainsi qu'il l'exprime dans la poésie *Vers la Paix*.

Nourrissant une tendresse infinie pour les humbles, les offensés et les humiliés du milieu desquels il était issu lui-même, animé par l'idéal de la justice sociale, Panaït Cerna a évoqué dans des images dramatiques, impressionnantes, la vie du peuple roumain cruellement exploité. Dans des poésies telles que *Jours de douleur*, *Vers la Paix*, *Le Peuple*, écrites entre 1904 et 1908, dans les années qui précédèrent et suivirent les grandes révoltes paysannes de 1907, il exprime sa profonde douleur devant les souffrances des masses opprimées et son aversion non-dissimulée à l'égard des oppresseurs. Ses vers dynamiques, d'un pathétisme émouvant, d'une remarquable puissance émotionnelle peignent en couleurs tragiques l'état de misère du peuple exploité.

Sous l'influence de l'élan révolutionnaire de ces années, le poète — fait digne de remarque — a entrevu l'explosion impétueuse des masses et dans sa poésie *Vers la Paix* il écrit:

La torche rouge au poing, volant de place en place,
Ils vêtiront la terre d'un vêtement de feu:
Des tourbillons de flamme détruiront les palais,
Effaçant tout vestige de l'injustice ancienne.

Panaït Cerna a ressenti profondément les souffrances et la tragédie du peuple avec lequel il s'est identifié, mais n'a pas réussi à pénétrer l'essence des phénomènes, il n'a point discerné clairement les causes sociales profondes de l'iniquité et de l'oppression. Son oeuvre n'en est pas moins l'expression d'une conscience artistique avancée, constamment animée d'un humanisme profond, de nobles aspirations vers un monde assurant à l'homme la dignité. Outre le vibrant message social qu'elle contient, l'œuvre de Panaït Cerna demeure viable par la beauté de l'expression artistique.

Revues

Secolul 20

par **ION AMBROZIE**

Une nouvelle revue mensuelle, *Secolul 20* (XXe Siècle) est venue accroître cette année le nombre des publications littéraires éditées par l'Union des Ecrivains de la R. P. R. D'une structure entièrement différente de celle des autres périodiques littéraires, *Secolul 20* se propose de faire connaître à la grande masse des lecteurs roumains les hautes valeurs de la culture universelle qu'animent de nobles sentiments d'humanisme et qui servent la cause de la défense de la paix et de la civilisation. La tâche qu'assume cette revue et dont elle s'acquitte avec succès est de publier « des œuvres d'écrivains appartenant à tous les continents et à toutes les générations, qui, directement ou indirectement, s'encadrent dans la grande lutte menée pour une paix durable dans le monde entier et pour le triomphe des idées de liberté, d'égalité et d'indépendance de tous les peuples du monde», comme le précise l'article-programme du premier numéro.

Au nombre des œuvres publiées jusqu'ici, citons notamment des poèmes d'A. Tvardovski, d'Anna Seghers, d'Iannis Ritsos, de Melih Gevdet Andai, de Pablo Neruda, de G. Soloukhine, d'Elmer Diktonius, de Guillaume Apollinaire, d'E. Dolmatovski, de Bertolt Brecht. Outre des poésies, la revue *Secolul XX* publie également des essais, des nouvelles, d'amples fragments de romans, ainsi que des pièces de théâtre. Dans ses pages ont paru notamment *Voyageur, si tu passes par Spar...* d'Heinrich Böll, *L'Episode qui n'a pas eu lieu* par Liuben Stanev, *Un Monsieur bien nourri* par Oto Safranek, *La Route* de Malcinhu, les nouvelles *L'Escalier en spirale* de Yahia Hakki et *Le bref bonheur de Francis Macomber* d'Ernest Hemingway, des notes de voyage telles que le *Journal cubain* de Cesare Zavattini et *Dans la Jungle* par Nam Cao, ainsi que des fragments des romans *La fille de Bube* de Carlo Cassola et *Je vous présente Bıluev* de V. Kojevnikov.

Dans presque chaque numéro la revue offre à ses lecteurs roumains une œuvre appartenant à la dramaturgie universelle contemporaine. Citons, parmi les pièces publiées jusqu'ici: *L'Epée de Damoclès* de Nazim Hikmet, *Orphée aux Enfers* par Tennessee Williams, ainsi que le scénario de film *L'Evasion de Mr. Mc. Kinley*, par Léonide Léonov.

Mais *Secolul 20* n'entend pas s'en tenir uniquement à la publication d'œuvres lyriques, épiques et dramatiques. La revue se préoccupe en outre d'offrir au lecteur roumain les moyens de connaître les aspects majeurs du mouvement littéraire international, en faisant paraître d'amples études de synthèse, ainsi que des médaillons, des portraits, des comptes rendus, des commentaires à caractère informatif, etc., tous écrits avec une rigoureuse objectivité scientifique et en se situant sur les

Illustration de Florica Cordesco pour Vers *de Nicolás Guillén parus dans Secolul 20, numéro 5.*

positions de l'esthétique marxiste-léniniste. Citons entre autres les études consacrées aux problèmes du roman contemporain; *Où en est le roman américain?* par Mihnea Gheorghiu, *La « nouvelle vague» dans le roman français* par Elena Vianu et Savin Bratu et *Perspectives du roman soviétique* par Tatiana Nicolesco. Ou encore l'étude de T. Motyleva sur *Dostoïevski et la littérature moderne.* Enfin, la présence de la littérature roumaine sur le plan mondial est mise en lumière par l'article *L'Oeuvre de Mihail Sadoveanu dans la littérature universelle* signé par Al. Philippide.

Chaque numéro de *Secolul 20* contient aussi quelques « profils» d'éminents écrivains de tous pays. C'est ainsi que la revue a présenté à ses lecteurs Saint-John Perse, Vera Ketlinskaïa, Giancarlo Vigorelli, A. Tvardovski, Louis Aragon et Radnóty Miklos et d'autres encore.

La revue cultive aussi l'interview, et l'on y trouve notamment des interviews accordées — chez nous et à l'étranger — par M. Solokhov, Salvatore Quasimodo, Al. Korneïtchouk, William Saroyan, Alberto Moravia, Graham Greene, K. Simonov, Stefan Heym, Petrus Brovka, Iaroslav Ivaszkievicz.

Les problèmes intéressant le théâtre et d'autres arts ayant des contingences avec la littérature tels que le cinéma, sont débattus à la rubrique « La littérature dans les arts et les spectacles». Ainsi, dans le deuxième

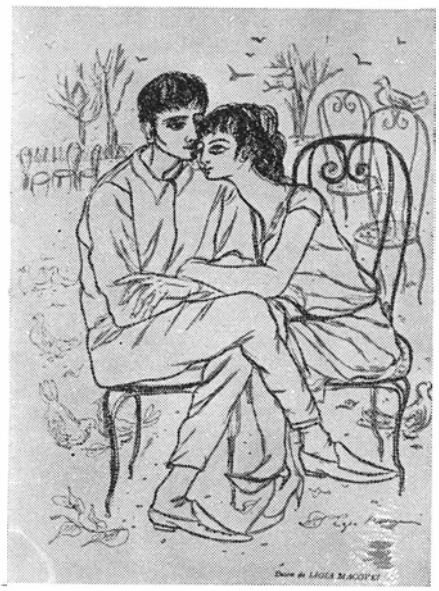


Illustration de Ligia Macovei pour la revue Secolul 20

numéro, cette rubrique publie les articles *Comédies et commentaires* par René Clair et *Responsabilités du film socialiste* par Paul Cornea.

Récemment *Secolul* 20 a pris l'initiative de consacrer un bon nombre de ses pages à une ou plusieurs littératures d'une région déterminée du globe. Son cinquième numéro, par exemple, était consacré à la littérature hispano-sud-américaine. A son sommaire figuraient des poèmes d'Antonio Machado, de Gabriela Mistral et de Nicolás Guillén, des pages de prose de Manuel Sayago Garcia, d'Elena Lavin et de Juan José Manauta, ainsi que la pièce de Rafael Alberti, *Nuit de guerre au Musée du Prado.* Les « profils» et les études de synthèse publiés dans ce numéro étaient consacrés à cette même littérature. Parmi eux nous citerons les articles ou études *Accents inédits dans la poésie de Pablo Neruda* par Maria Banuş, *Raúl Gonzáles Tunon et le chant de la révolution* par Romulus Vulpesco, *Les voies de la littérature en Amérique latine* par Edgar Papu et *Vie et destinées du roman latino-américain* par Alfredo Gravina.

Des pages de la littérature des pays afro-asiatiques ont été publiées dans le No. 6 de la revue. D'autres numéros parus cette année étaient

également axés sur des thèmes déterminés, tels que l'humour et la satire dans la littérature universelle (Nos 7—8) et la littérature d'anticipation (No 9).

La revue *Secolul 20* a, on le voit, un contenu aussi riche que varié qui répond bien aux buts qu'elle se propose. Il est regrettable que la place limitée dont elle dispose l'oblige à ne donner que des fragments des œuvres d'une certaine étendue, comme elle l'a fait pour les romans publiés jusqu'ici. La publication intégrale de tels ouvrages est néanmoins assurée et réalisée dans notre pays par les Editions pour la littérature universelle, dont l'activité est véritablement prodigieuse.

Des traductions d'une remarquable tenue artistique, dues aux meilleurs écrivains roumains diffusent les hautes valeurs de la littérature mondiale parmi les masses de lecteurs de notre pays.

Rééditions

DIMITRIE BOLINTINEANU: **Oeuvres Choisies (2 vol.)** *(Editions pour la Littérature)*

C'est pour la première fois que l'œuvre de Dimitrie Bolintineanu revoit le jour dans une édition aussi complète et aussi soignée — deux massifs volumes qui viennent de paraître dans la collection des « Ecrivains roumains. »

Dimitrie Bolintineanu (1819—1872), qui fut l'un de nos écrivains les plus marquants du milieu du XIXe siècle, mérite largement de retenir l'intérêt de la postérité par une œuvre aussi riche que variée, toute pénétrée des idéaux avancés du temps et d'une valeur sociale, humaine et artistique incontestée.

Le premier mérite de la nouvelle édition est de ne pas s'en tenir aux œuvres unanimement connues de l'écrivain, — vers et prose, — mais de reproduire également des pages oubliées, dormant dans les périodiques de l'époque ou qui n'ont pas été rééditées in extenso depuis fort longtemps.

Le premier volume embrasse presque toute la création lyrique de Dimitrie Bolintineanu. Prenant pour base l'édition de 1865, parue sous la surveillance personnelle de l'écrivain, cette nouvelle édition comprend les amples cycles de poésies des *Fleurs de Bosphore*, des *Légendes historiques*, des *Contes*, des *Macédoniennes* et des *Rêveries*, ainsi que les fables et les satires politiques qui composent les cycles *Némésis*, *Euménides* et *Ménades*. En dehors des poésies extraites du recueil de 1865, la nouvelle édition fait une large place à des pièces parues dans les autres volumes de vers de l'écrivain: *Poésies anciennes et récentes* (1855), *Légendes ou contes nationaux en vers* (1858), *Mélodies roumaines* (1858), *Nouvelles légendes* (1862) et *Poésies de jeunesse inédites* (1869). A cela viennent s'ajouter des poésies extraites de divers périodiques, telles que les satires politiques *Aux boyards roumains antinationaux* et *A leurs femmes*, œuvres posthumes parues en 1894 dans la *Revista nouă* (La Nouvelle Revue), ainsi que les poèmes *Chant de liberté* et *Une nuit au bord du Danube*, parus en 1848 dans la gazette *Poporul suveran* (le Peuple souverain).

Le premier volume de la nouvelle édition nous fournit ainsi le moyen de connaître la création poétique de Dimitrie Bolintineanu dans son ensemble et dans son essence. Le trait dominant de sa poésie est un ardent patriotisme joint au noble désir de servir les aspirations du peuple. La participation active et enthousiaste de Dimitrie Bolintineanu aux grands mouvements sociaux et politiques du milieu du XIXe siècle, à la préparation et à l'accomplissement de la révolution de 1848 dont il fut l'un des animateurs (il était le rédacteur responsable du *Poporul suveran*), l'amena à abandonner la veine élégiaque et romantique de ses débuts littéraires pour s'attacher à exprimer avec vigueur les idéaux avancés de l'époque et à mettre désormais sa plume au service du peuple luttant pour sa liberté nationale et sociale, en un temps où le pays gémissait sous le joug ottoman et sous l'oppression des boyards autochtones.

Cette lumineuse personnalité d'écrivain patriote animé par les idéaux progressistes de son siècle, que nous révèle si vivement la création poétique de Bolintineanu, nous apparaît sous un jour inédit dans ses œuvres en prose, réunies dans le second

volume de la nouvelle édition. Ce second tome contient un certain nombre d'écrits assez peu connus et dont quelques-uns, d'une importance certaine, sont reproduits ici pour la première fois directement des périodiques du XIXe siecle.

Ainsi, outre d'amples chapitres de notes de voyage en Egypte, en Bulgarie, en Asie Mineure, à Jérusalem et au Mont Athos, le second volume comprend des articles politiques et littéraires qui n'avaient pas été réimprimés jusqu'ici, tels que *La liberté de la presse, les Principautés Unies, la Poésie roumaine à différentes époques* et nombre d'autres écrits, importants aussi bien parce qu'ils contribuent à définir la personnalité de Dimitrie Bolintineanu, que parce qu'ils nous font mieux connaître le mouvement social, politique et culturel de la Roumanie du milieu du siècle dernier.

Fait particulièrement précieux et digne d'éloges, le second volume de la nouvelle édition reproduit intégralement les romans *Manoïl*, paru en 1855, et *Elena*, paru en 1862, ainsi que d'importants fragments du roman *Les folles convoitises* publié en 1864 dans le journal *Dîmbovitza* et qui, n'ayant jamais figuré dans aucune édition antérieure, est demeuré fort peu connu. Par ses deux romans *Manoïl* et *Elena*, Dimitrie Bolintineanu fait figure de pionnier du roman roumain. En effet, à l'époque de leur parution, la littérature roumaine ne comptait guère que de faibles et timides tentatives dans ce domaine et c'est à Bolintineanu que l'on doit les premières réalisations sérieuses dans ce genre littéraire. Ses romans contiennent des tableaux réalistes et bien souvent critiques de la société roumaine de la première moitié du XIXe siècle.

La valeur de la nouvelle édition des œuvres de Dimitrie Bolintineanu ne se doit pas uniquement à la richesse et à l'intérêt de son contenu, comme à la reproduction de pages peu connues de l'écrivain; l'édition a aussi le mérite d'être conçue selon les meilleures méthodes scientifiques. Le choix, l'établissement et la transcription philologique des textes y sont réalisés de façon compétente et judicieuse, d'après les éditions parues sous la direction personnelle de l'auteur aussi bien que d'après les manuscrits originaux, en respectant scrupuleusement les particularités du style de l'écrivain. Une ample étude préliminaire, due à D. Păcurariu, nous retrace dans ses grandes lignes la vie de Bolintineanu et, par une analyse substantielle, met en lumière les traits essentiels de son œuvre.

Teodor Vîrgolici

CEZAR PETRESCO — **Ville partriarcale** *(Editions pour la Littérature)*

L'écrivain roumain Cezar Petresco avait l'ambition d'écrire une « chronique du XXe siècle» de facture balzacienne. L'un des romans qui devait contribuer à cette nouvelle Comédie Humaine — pleine de lacunes, du reste, à plus d'un point de vue — est *Ville patriarcale*, ouvrage publié dans une édition revue peu de temps avant la mort de l'auteur (mars 1961).

Ce titre, à l'aspect romantique, comporte en réalité un sens ironique que le livre dévoile graduellement. La vie patriarcale? Ce ne sont que des illusions, nous répondra l'écrivain, des notions anachroniques à l'époque des trusts et des sociétés anonymes. On ne trouve pas seulement, dans ce livre, la triste poésie tchékhovienne des « petites villes où l'on meurt», l'atmosphère brumeuse où se tissent des intrigues et où les suspicions naissent de toutes sortes de manies; il n'y est pas seulement question d'un monde à son déclin, composé de petits boyards et de retraités, comme dans les romans de jeunesse de Mihail Sadoveanu, d'êtres délicats et incompris qui finissent tragiquement, engloutis par l'eau noire et stagnante de la mort. Il est certain que de tels éléments existent dans *Ville Patriarcale* et constituent ce qu'on peut nommer la couleur locale. Mais le drame de tant d'existences tourmentées trouve chez Cezar Petresco une explication résultant de l'élargissement dans le temps du champ visuel qui embrasse la vie provinciale des premières décennies du XXe siècle. A les bien considérer, le petit roman bovaryen vécu par Adina Buhuşi, héroïne qui s'arrache finalement à un tissu d'intrigues et de préjugés, aussi bien que l'évolution du principal personnage, Tudor Stoenesco-Stoïan — qui glisse de l'honnêteté à la perversité, à l'ambition politique — sont les résultats des relations sociales néfastes instaurées par le capitalisme. Cezar Petresco a le mérite d'avoir observé qu'un spectre sinistre a pénétré dans la « ville patriarcale» en même temps que le potentat Iordan Hagi-Iordan, directeur de la Société anonyme d'industrie pétrolière et, qu'il a marqué de son stigmate

tous les aspects de la vie autrefois paisible et véritablement patriarcale de la petite ville. Celle-ci s'est transformée en un vrai guêpier politique, où les honnêtes gens comme Sandu Buhuşi se font de plus en plus rares. La ville n'existe plus que sous le signe de monsieur le préfet Emil Sava — lui aussi principal actionnaire de la société anonyme et, de ce fait, intéressé à l'exploitation de terrains pétrolifères et à leur accaparement frauduleux.

Arrivant dans un tel milieu — où le despotisme d'un satrape parvenu s'allie à l'imbécilité et à la superficialité politique, où l'automatisme de la vie quotidienne tend de plus en plus à consacrer les fausses valeurs — Tudor Stoenesco-Stoian n'a le choix qu'entre une résignation digne, comme celle d'Adina Buhuşi, d'ailleurs momentanée, et une carrière de futur politicien. Comptant sur la crédulité de ses amis et sur l'ignorance de ses concitoyens, le terne Stoenesco-Stoian, avocat et publiciste bucarestois de peu de mérite, se fait passer pour ce qu'il n'est pas. Au début, ce n'est qu'un jeu innocent, mais plus tard, il procédera à bon escient et par calcul. Stoian prétend être l'ami intime de plusieurs écrivains et artistes notoires de la capitale, ce qui lui confère une grande importance aux yeux des habitués du café « Rinalti». Un concours de circonstances, très malheureux pour lui, (la lettre adressée par le romancier Teofil Steriu à Adina Buhuşi) dévoile bientôt l'imposture. Mais les époux Buhuşi sont des personnes pleines de tact, qui ne font aucune publicité autour du compromettant document, se contentant d'éloigner cet « ami» du cercle de leur famille. Foncièrement malhonnête et dépourvu de scrupules — bien qu'il traverse parfois certaines crises morales — Stoian n'a pas le courage d'avouer qu'il s'est livré à une farce de mauvais goût et qui n'a que trop duré. En échange, les politiciens de la petite ville le considèrent comme un orateur de talent (depuis le discours tenu sur la tombe, précisément, de Teofil Steriu), ce qui lui vaut la sympathie unanime et, bien entendu... des offres de fructueuse collaboration.

Comme on le voit, la « ville patriarcale» telle que la conçoit Cezar Petresco est bien loin d'être une paisible retraite (ainsi que l'imaginait Tudor Stoenesco-Stoian en arrivant); c'est une copie du « centre» où fleurissent les politiciens bourgeois, avec cette différence que la copie est plus fortement marquée par la misère et plus arriérée encore. A tout cela s'ajoute la grisaille et le pittoresque de la vie de province (le café, les familles artistocratiques appauvries mais toujours orgueilleuses, les retraités qui ont leurs petites habitudes, les figures marquantes de la ville, etc.), mais aussi la vie dure menée par la population pauvre des faubourgs, quelques talents qui se perdent, et des enfants sans feu ni lieu. L'écrivain respecte strictement la réalité et les types sociaux qui ont effectivement constitué le caractère spécifique de la Roumanie provinciale d'il y a 30 ou 40 ans.

Bien que péchant parfois par une facilité du style relevant du journalisme et par des monologues par endroits dilués et rhétoriques, — le roman *Ville patriarcale* demeure un ouvrage intéressant et d'une réelle valeur dans l'œuvre de Cezar Petresco, au même titre qu'*Effrondements* et l'*Or noir*.

Al. Săndulesco

Vient de paraître

CONSTANTIN PRISNEA: **Le Pays des vins** *(Editions pour la Littérature)*

Pour définir le goût d'un vin, son bouquet, son arôme, il faut être doué d'un sens du concret, qui touche presque à la poésie. Il faut être capable de caractériser un vin et d'en exprimer les particularités qui sollicitent non seulement le dégustateur professionnel, mais aussi l'écrivain. Savoir distinguer le Cotnar du Murfatlar ou d'un vin des Tîrnave, cela suppose beaucoup de finesse et, implicitement, un sens esthétique assez développé. Constantin Prisnea les possède à un très haut degré, et c'est là ce qui fait l'intérêt de son reportage. Dans ce livre le lecteur trouvera — en dehors des chiffres relatifs à la production des exploitations vinicoles d'Etat ou collectives, aux superficies plantées de vignobles et aux grandioses plans d'avenir — une véritable géographie œnologique en images, une géographie des plus suggestives par les descriptions qu'elle donne des principaux vignobles roumains et par la compétence des définitions olfactives et gustatives. L'écrivain n'est jamais à court quand il s'agit de caractériser un vin et réussit à nous faire sentir ce qu'on pourrait nommer la personnalité de chacun d'eux.

« Dégustons ce muscat, nous propose Prisnea. Il est cru et parfumé, comme si l'on avait un brin de basilic dans la bouche. Il est doux, avec une agréable petite saveur amère. Il est *plein*. On a la sensation d'écraser les grains de raisin dans sa bouche. On sent sa « crudité », et c'est pourtant un vin robuste et bien équilibré. Couleurs et arômes se mêlent en de multiples combinaisons, se filtrent et s'épurent pour ainsi dire sous nos yeux, sous nos sens ravis par une telle variété de nuances et de parfums. Sur les spécialistes, qui se contentent en général d'étiquettes fort laconiques, l'auteur du *Pays des vins* a pour nous l'avantage du commentaire, un commentaire délicieux par l'observation concrète, exacte et souvent humoristique des choses.

Mais cette géographie œnologique a une riche histoire et aussi sa littérature, et toutes deux sont mises à contribution pour caractériser les vignobles roumains. Si l'écrivain s'était borné à nous parler de Cotnari, de Valea Călugăreascǎ, de Drăgăşani et de Murfatlar en nous les désignant sur la carte comme des localités ou régions vinicoles quelconques, son reportage aurait perdu l'une de ses qualités fondamentales. Mais Constantin Prisnea est un poète qui ne perd pas de vue les vénérables traditions du thème bachique lesquelles se perpétuent chez nous depuis l'époque pré-romaine. Aussi entreprend-il de vastes incursions archéologiques et historiques où nous voyons le vin, enfermé dans des amphores et des vases de terre ou de bois, fort en honneur à la cour des rois daces comme dans les résidences d'Etienne le Grand. Les fréquentes références historiques et littéraires de l'auteur font de son livre une intéressante anthologie œnologique où se côtoient les noms les plus illustres. Ovide et Dimitrie Cantemir, Villon et Baudelaire, Omar Kheyyam et Musset, Rabelais et Anatole France, Creangă et Sadoveanu constamment invoqués dans ces pages, y prônent tour à tour la poésie du vin, source d'optimisme et d'enchantement.

Bien qu'un peu fatigante parfois, cette abondance de citations et de références complète le tableau géographique, en

évoquant d'une part la haute ancienneté de la viticulture dans nos contrées et, d'autre part, en rendant plus concrète la poésie des définitions. Il y a dans cette sorte de distillation des œuvres et des écrivains, une délectation de lettré et d'humaniste qui fait parfois songer à Anatole France et révèle un artiste qui perçoit la nature avec un raffinement tout intellectuel.

Toutes ces qualités font du *Pays des vins* une œuvre pleine de poésie, d'allégresse et d'humour, qui demeure gravée dans l'esprit du lecteur.

A. S.

VICTOR EFTIMIU: **Les Messages terrestres** *(Editions de la Jeunesse)*

En débutant dans les lettres, à l'aube de ce siècle, Victor Eftimiu apportait à la poésie roumaine un lyrisme chaud, sentimental et sans emphase qui s'exprimait tantôt en vers classiques d'une rare perfection prosodique, tantôt en vers libres, rimés ou non. Son abondante production lyrique, où l'on rencontre tous les genres, est parfois profondément contradictoire, aussi bien par la forme que par le contenu. On y découvre néanmoins une prédilection particulière pour un art musical et mélodieux, que le poète semble rechercher quelquefois, ne serait-ce qu'en raison de son châtoiement verbal.

Ayant réussi à s'affranchir des influences décadentes qui avaient menacé un instant ses débuts littéraires, Victor Eftimiu aboutit à une poésie saine, où les rêves d'avenir se mêlent aux élans d'un sincère amour pour l'être humain et aux accents du plus ardent patriotisme.

Tout au long d'une activité aussi variée que féconde au cours de laquelle il aborda tous les genres littéraires, Victor Eftimiu nous a donné, comme poète: les *Poèmes de la Solitude* (1912), *Veilleuses éteintes* (1915), *Cygnes sacrés* (1920), *Miroirs* (1939). Dans sa poésie, de formes et de thèmes fort divers, les pastels champêtres et citadins voisinent avec un lyrisme tantôt intime, tantôt élégiaque. Sous le régime de démocratie populaire Victor Eftimiu a réuni ses vers anciens et récents en un volume massif, intitulé *Ode à la langue roumaine.*

Il vient de faire paraître cette année un nouveau recueil de vers, les *Messages terrestres.* Un optimisme robuste, un lyrisme jailli de cette noble « jeunesse mûre» qui est l'apanage des grands talents poétiques, l'amour du poète pour la vie nouvelle, le profond émoi qu'éveillent en lui les souvenirs héroïques du passé, une adhésion organique à l'élan constructif de notre temps, tels sont les traits caractéristiques de cette œuvre.

Les poèmes du volume forment quatre cycles distincts, selon le thème dont ils s'inspirent. Le plus étendu de ces cycles est consacré à l'homme socialiste, à son héroïque labeur, aux beautés nouvelles dont se pare notre patrie. Nous citerons notamment les poésies *Ode à la République, Paysage nouveau, la Dobroudja, Mangalia, Premier Mai, Eminescienne, Ode à la Liberté, le Cygne, la Mère, Jeunesse fleurie,* pleines de la fraîcheur et du souffle optimiste de notre époque.

Le cycle *Chroniques* évoque avec un profond frémissement lyrique des personnages et des scènes d'autrefois. Le poète ressuscite du fond des brumes du passé l'héroïque figure de Tudor Vladimiresco, le dirigeant du soulèvement de 1821, ainsi que celle, haute en couleur, du poète populaire *Anton Pann* [1]) jovial et malicieux, qui, avisé un jour par un ami que quelqu'un l'avait injurié, fit cette ingénieuse réponse, qui sert de thème au sonnet d'Eftimiu: « En mon absence il pouvait aussi bien me rosser.» Une *Doïna d'Olténie* évoque la douloureuse existence des masses exploitées et leur lutte acharnée contre leurs oppresseurs. Ecrite dans le style des *doïnas* populaires, cette pièce est un véritable chef-d'œuvre du genre.

Le cycle *Messages terrestres,* qui donne son titre au volume, est un vibrant éloge des facultés créatrices de l'homme et de l'indomptable courage avec lequel il se lance à la conquête des espaces cosmiques. Les pièces *En frappant à la porte du Monde, Une voix d'une planète lointaine* et *Ainsi l'homme toujours subjugue la Nature* sont particulièrement remarquables.

Le dernier cycle enfin, *le Chant de la Paix,* est, comme son nom l'indique, un hymne à la paix, un appel à l'entente entre les peuples. C'est, en vers d'une rare limpidité et d'une forme impeccable, un message transmis au lecteur, un message contemporain qu'anime un noble humanisme.

I. D. Bălan

---

[1]) Né vers 1794, mort en 1854.

CICERONE THEODORESCO: **Les Enfants du Quartier** *(Editions pour la Littérature)*

Après son volume d'anthologie *De l'Amour*, Cicerone Theodoresco nous donne aujourd'hui un ample volume de vers inédits. Le poète se dédie cette fois à un thème unique pour lequel il a toujours marqué une prédilection particulière, celui de la vie et des luttes des cheminots de Grivitza, l'héroïque quartier des grèves de 1933 dirigées par le Parti Communiste. En 1949 Cicerone Theodoresco avait écrit le poème *Calea Grivitzei* consacré aux mêmes événements, mais ce n'était encore qu'une ébauche sommaire et, si l'on veut, le point de départ de son nouveau volume. Sans être conçue comme un poème de large envergure, l'œuvre est unitaire au point de vue thématique, aussi bien que sous le rapport de la composition. Il y a dans *Les Enfants du Quartier* un équilibre manifeste, une symétrie de symboles qui reviennent par intervalles et sont repris sous d'autres formes, et cet équilibre et cette symétrie relient entre eux les poèmes du livre tels les fragments d'un tout, tels des épisodes d'un roman lyrique.

Bien des liens rattachent Cicerone Theodoresco à l'héroïque quartier des grèves de 1933. L'un d'eux, le plus solide peut-être, est la propre origine du poète, enfant de cette banlieue ouvrière jadis noyée dans la fumée des usines et des locomotives, subissant les privations et la misère dues au régime d'exploitation. Le poète fait constamment appel aux symboles de la fumée et du brouillard, de l'hiver glacial et de ses tempêtes de neige, qui traduisent l'oppression économique et morale.

Dans *Les Enfants du Quartier*, la poésie de Cicerone Theodoresco fait jaillir des étincelles *(Etincelles de charbon)*, brûle en flammes de fonte, de mazout ou de houille *(Les dieux de fonte, Au carrefour des usines)* ou encore dissimule un volcan en éruption *(Février 33)*. Les images, polyvalentes, suggèrent la tension psychologique, le frémissement de la masse ouvrière en plein essor révolutionnaire. Plus que dans son autre volume paru cette année *(De l'Amour)* le poète s'attache ici à clarifier ses images. Citons sous ce rapport le cycle intitulé *Tourbillons de flammes* qui évoque le jeune utéciste [1]) Vasile Roaită et les grévistes affrontant les balles et les prisons de la police bourgeoise. Citons également les deux cycles *Gravats humides* et *Le vêtement quadrillé* dédiés aux détenus communistes, ainsi que le cycle final *Trésor guéri* dont les éléments équilibrent le volume tout entier. Sans jamais cesser d'user du symbole, Cicerone Theodoresco s'exprime en un langage souvent remarquable par son naturel. Sa longue expérience dans le domaine de la littérature enfantine n'a pas été sans contribuer pour une part à des poésies telles que *Le Petit Mendiant*, *La Baignade* ou *Les Intendants de la Joie*.

La clarté de la construction ne provient pas uniquement de celle du langage: elle est encore due à une certaine façon d'assembler les symboles, destinée à mettre en valeur cette idée fondamentale du livre, à savoir que le prolétariat dirigé par le Parti a remporté la victoire après un long et dur combat. Le cycle final *Trésor guéri* crée une symétrie par contraste, en reprenant les symboles de *Visage de Cire*, *Haillons fumants* et *Cendres* dans leur transfiguration métaphorique actuelle: *Front d'or*, *Voix d'orage*, *Glaive de feu*.

Avec *Les Enfants du Quartier* Cicerone Theodoresco retourne à l'un de ses thèmes préférés, auquel il se consacre de toute sa nature poétique. Des qualités en quelque sorte disparates dans ses poèmes et ses recueils antérieurs se marient ici en une harmonieuse synthèse. Nous retrouvons dans *Les Enfants du Quartier* à la fois l'écrivain satirique et le maître de la prosodie et du rondeau, le poète suave et délicat, voisinant avec le rapsode des heures graves, un Janus de la poésie, l'un de ses deux visages encore humide des larmes du passé, l'autre rasséréné par la joie du présent. Cicerone Theodoresco, l'auteur des volumes *Une Chanson de notre rue*, *Hommes et Amours*, *De l'Amour* et de remarquables traductions de poèmes de Maïakovski, connaît avec *Les Enfants du Quartier* un nouveau et important succès, qui est aussi celui de la poésie roumaine contemporaine.

A. S.

LUCIA DEMETRIUS: **Le Printemps sur les Tîrnave** *(Editions de la Jeunesse)*

Dramaturge marquant de la littérature roumaine actuelle, Lucia Demetrius se révèle aujourd'hui à nous comme romancière, dans une œuvre aux vastes propor-

[1]) Membre de l'U.T.C. (Union de la Jeunesse Communiste).

tions, visant à la monographie. La chose n'est point pour surprendre, l'auteur n'ayant jamais cessé de cultiver le genre narratif et ayant publié, outre des œuvres dramatiques unanimement connues et appréciées (*L'Epreuve*, 1949; *Le Nouveau Gué*, 1950; *Trois Générations*, 1956; *l'Arbre généalogique*, 1957), les volumes de nouvelles *Album de famille* (1945), *Une Première* (1952), *Le Miroir* (1957) et *Le Mariage d'Ilona* (1961).

Le Printemps sur les Tîrnave, premier volume d'une ample trilogie, est significatif et intéressant, à la fois par le problème traité (il s'agit en l'espèce d'une peinture du village hongrois de Transylvanie) et par la réalisation artistique.

Rentrés dans leurs foyers après la guerre, les paysans hongrois de Lamas et de Baratfalva qui ont peiné sur les vastes domaines des *grofs* *), se demandent avec inquiétude s'ils obtiendront eux aussi, des terres et des droits, ou si de nouvelles oppressions s'ajouteront aux anciennes, aggravant encore leur condition. C'est de cet état d'incertitude de la paysannerie pauvre que part Lucia Demetrius pour nous révéler, le long de près de 700 pages, les causes profondes de la méfiance et de l'hostilité qui autrefois dressaient les uns contre les autres Roumains et Hongrois de Transylvanie. Ces causes nous seront dévoilées avec beaucoup de finesse et de subtilité à travers les conceptions et la mentalité des divers personnages du roman, où nous voyons le Parti Communiste — le seul qui ait proclamé et traduit en fait la pleine égalité en droits de toutes les nationalités de Roumanie — résoudre le problème national en Transylvanie.

Roman-fresque rappelant dans une large mesure la technique du roman classique, *Le Printemps sur les Tîrnave* fait défiler devant nos yeux les milieux sociaux les plus divers. De nombreuses familles paysannes (trop nombreuses peut-être, eu égard à leurs destinées similaires), les *grofs* tyranniques, maîtres tout-puissants, les intellectuels, les médecins et les instituteurs, les commerçants enrichis par la guerre, forment ce que l'on pourrait nommer « l'arbre généalogique» des deux villages en question. La famille des comtes Baraty dont la noblesse remonte aux environs de l'an 1600, symbolise dans le livre les féodaux de vieille souche. Miklos Borkos, par contre, est un grand propriétaire terrien de date relativement récente — vulgaire parvenu aux yeux des comtes Baraty. Il n'en est pas moins un exploiteur sanguinaire, mais de façon plus calculée. En présentant parallèlement ces deux familles « ennemies», Lucia Demetrius réussit à mettre en pleine lumière le caractère parasitaire de l'aristocratie et sa haine implacable pour les revendications populaires.

Tandis que la comtesse Jolan meurt alcoolique sur une misérable paillasse dans la maison du nouveau propriétaire du château familial, marquant ainsi la fin historique de tout une dynastie, et que son fils, le comte Tibi, en habit, sert l'eau-de-vie aux clients du sordide cabaret du trafiquant Podsudek, prenant au sérieux cette pitoyable parodie, Miklos Borkos encore maître de sa force économique, complote et attaque dans l'ombre, attise les haines chauvines et, le cas échéant, n'hésite pas de recourir au meurtre.

Aux *grofs*, auxquels se joignent, dans le dessein de prendre un jour leur place, des trafiquants comme Podsudek et de riches villageois comme Karoly Orban et Laci Orban, l'auteur oppose le peuple exploité sans vergogne de toutes parts, ce peuple de paysans du milieu duquel se lèvent Gabor Bokor, Sandor Benczel, Paraschivitza et d'autres encore qui procèderont au partage des terres des grands propriétaires. Lucia Demetrius nous les dépeint à leur retour du front, au comble du bonheur en retrouvant leurs familles, — comme les frères Denes, par exemple, — puis bientôt aux prises avec la pauvreté et les besoins innombrables, enfin résolus à mettre un terme à leur misère.

Dans la fièvre des agitations du printemps 1945, année où fut réalisée la réforme agraire, et constamment depuis, paysans roumains et hongrois participent ensemble à toutes les actions appelées à leur assurer le bien-être et la justice.

A un moment donné l'atmosphère devient trouble et agitée, l'idée de la distribution de la terre, de la réforme agraire se propage dans les masses comme un incendie. Les paysans pauvres sont inquiets, impatients de prendre possession de ces champs où, depuis des siècles, seul le travail était à eux. Mais ils sont incapables de mener à bien par leurs seuls moyens cette action audacieuse, si souvent noyée dans le sang par le passé. Il leur faut un appui et un guide. Et ils les trouvent dans la classe ouvrière, dirigée par le Parti Communiste

*) Comtes.

Les travailleurs viennent au milieu d'eux, les aident à partager les terres des *grofs*, ils leur réparent leurs outils et leur expliquent les changements survenus dans le pays. La figure la plus marquante est sans doute celle de Gabor Bokor, membre du Parti Communiste dès l'époque de son existence illégale, et qui, de retour au village après la guerre, prend la direction de la lutte pour la liberté. Bien que malade et même sur le point, à un moment donné, d'être traîtreusement assassiné par l'ennemi de classe, Bokor sème autour de lui l'optimisme et la foi en une vie meilleure. La romancière a créé là un type remarquable de héros positif, dont la forte personnalité domine tout le livre.

Dans l'évocation de la vie du village, Lucia Demetrius témoigne d'un penchant particulier pour la monographie. Ses investigations, menées parallèlement, réussissent à faire naître cette complexité picturale propre au roman-fresque, où s'interfèrent et coexistent des milieux et des personnages d'une grande diversité. A côté des paysans, eux-mêmes différenciés, l'on y trouve une bourgeoisie et des intellectuels gravitant eux aussi dans l'orbite du village. Notre attention est retenue notamment par l'institutrice Marta et surtout par son fils Karcsi, nature sensible de facture tchékhovienne, qui se consume dans l'atmosphère stagnante des traditions surannées et des préjugés. Non moins nettement individualisé est Laci Orban l'homme de confiance du comte Baraty, paysan « stylé», ambitieux et hypocrite qui, désireux de s'élever sur l'échelle sociale, poursuit habilement ses propres visées.

Bien que nous n'en soyons encore qu'à la phase des prémisses analytiques et historiques (les destinées de la plupart des personnages devant faire l'objet des volumes ultérieurs), l'on peut affirmer que Lucia Demetrius a d'ores et déjà reconstitué le village sur tous ses plans, sans omettre aucun de ses aspects spécifiques. Il s'agit non pas seulement des divers types sociaux qu'elle met en scène, de première importance assurément, mais encore du rythme même de l'existence quotidienne. Nous y voyons les gens s'aimer et mourir, nous assistons à leurs préparatifs de fête et aux coutumes qui règlent leurs funérailles. La couleur locale, toujours vive, suscite chez le lecteur le sentiment aigu de l'authentique et du réel.

Il serait prématuré de formuler des conclusions définitives sur la foi de ce premier volume du *Printemps sur les Tîrnave*. L'auteur, de toute évidence, n'y fait que poser les jalons essentiels de son roman et il lui reste à parcourir un long chemin pour mener son entreprise à bonne fin. Nous sommes d'autant plus impatients de connaître l'évolution des héros principaux que, telles qu'elles sont posées, les prémisses de l'œuvre mettent notre curiosité en éveil. *Le Printemps sur les Tîrnave* a toutes chances de devenir le roman-fresque voulu par l'auteur, à condition toutefois que celui-ci sache renoncer à nombre de détails et d'épisodes superflus et ordonner avec plus de rigueur le plan de cette œuvre si riche et si diverse.

Sandu Hurmuz

EUSEBIU CAMILAR : **Nuits d'Udești** *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art)*

Cette poétique Moldavie, avec ses collines aux airs pensifs, avec ses vignobles d'or et ses grands bois que hante peut-être encore le berger de la fameuse ballade populaire *Miorița*, cette Moldavie transfigurée sur le plan lyrique et épique par Mihaïl Eminesco, le plus grand poète roumain, par Ion Creangă, l'inégalable conteur, par Calistrat Hogaș qui a décrit les merveilleux paysages de cette contrée, par Mihaïl Sadoveanu, enfin,— cette même Moldavie a également donné naissance à Eusebiu Camilar, comme aux héros de ses récits. Udești, le village natal de l'écrivain, est situé tout au nord de la Moldavie, dans une région plus froide, où le ciel est incertain, l'air souvent brumeux. Aussi l'univers de Camilar est-il, de ce fait, peut-être moins serein, moins doux que dans la traditionnelle littérature de Moldavie. Ses héros ont souvent des traits durs, leur façon d'agir est fruste, primaire. La vie, au long des siècles, a été dure dans ces parages ; les hommes ont lutté âprement contre une nature hostile, un sol pauvre, stérile, et aussi contre ceux qui les dépouillaient des fruits de leur pénible labeur. Eusebiu Camilar est un rapsode de ce coin du pays, de cette partie de l'humanité qui fut en permanent et dramatique conflit avec les éléments de la nature et avec la clique de ses oppresseurs. Sa plume — qui mêle, en une heureuse et originale symbiose, le style austère des chroniqueurs d'antan, la rêverie pleine de profondeur du verbe sadovénien, le rire rabelaisien de Creangă et la polychromie orientale des Mille et

une nuits, — a évoqué dans *Les troupeaux*, le monde fabuleux des pâtres carpatiques. Dans *Brumes*, vision apocalyptique, se trouve reconstitué le terrible drame collectif de ceux que l'on envoyait à la mort, au temps de la criminelle guerre antisoviétique. Enfin, *La Fondation*, inspirée par la grande œuvre de transformation socialiste de l'agriculture, présente les premiers pas que font dans la voie d'une vie nouvelle, en créant une exploitation agricole collective, les descendants des paysans asservis durant tant de siècles.

Nous n'avons cité que trois titres, trois romans, de l'œuvre déjà complexe d'Eusebiu Camilar. Mais l'écrivain a publié, en outre, de nombreux volumes de récits, nouvelles, essais et reportages, abordant tous les genres, de la poésie jusqu'au drame historique.

Nuits d'Udești, le plus récent recueil de contes et récits de Camilar, constitue une incursion lyrique dans un proche passé, une suite d'admirables évocations de la vie telle que l'auteur a pu la voir depuis ses années d'enfance et jusqu'à sa maturité, tragiquement commencée sous le lugubre signe de la guerre. De retour à la maison paternelle, par un clair matin d'été, l'écrivain revoit, dans l'atmosphère familiale empreinte de nostalgie, les inoubliables épisodes d'autrefois. Avec une profonde émotion, l'écrivain dédie ses récits à la Mère qui n'existe plus, mais dont il sent près de lui la présence, comme jadis, dans la vieille maison: « Lorsque j'ai reconnu son sourire, je me suis souvenu des années d'autrefois, demeurées loin en arrière, par-delà les forêts épaisses des saisons. J'ai enregistré alors dans ma conscience les deux premières choses qui m'ont frappé: le sourire de ma mère et le lever du soleil. Jamais je n'ai pu me séparer de son sourire. Beaucoup de visages, doux et bons, se sont penchés sur moi, bien des yeux bleux m'ont regardé depuis, mais rien ne m'a mis une telle joie au cœur, je n'ai jamais rien cherché avec tant de ferveur, que ce sourire unique, chaud, absolu . . .»

On pourrait croire que ces réminiscences de l'enfance sont idylliques, d'une tendresse plus ou moins conventionnelle. Au contraire, l'écrivain évoque ses premiers souvenirs avec un impitoyable réalisme. Dans la masure où la mère, dépourvue de ressources, élève une ribambelle d'enfants, le plus petit, malade et infirme, est en butte aux plaisanteries inconscientes et même aux brutalités des aînés; lorsque ceux-ci apprennent ce qu'est un enterrement et quel en est le cérémonial, compliqué par d'innombrables traditions, ils attendent impatiemment la mort de leur cadet *(Notre Mandaké)*. . . Un enfant part avec son père et d'autres personnes, lors d'une effroyable sécheresse, cherchant à se faire embaucher pour la moisson. Ils vont au hasard, d'abord vers l'est, puis vers l'ouest, enfin vers le sud — mais en vain. Nulle part la récolte n'a été bonne et, dans les champs brûlés par le soleill les traces de pas laissées par les paysans pendant leur exode et le scintillement des faux dans le lointain, se combinent pour donner une fantastique image de la famine *(La moisson)*. De même, une nouvelle qui reconstitue l'atmosphère folklorique d'un mariage et tout le pittoresque qui s'en dégage, se termine ainsi: « Le lendemain, quand la joie se fut dissipée, ma mère, les yeux embués, nous dit: — Allons, mes gars, mes petits ! Prenez vos outils et dépêchez-vous d'aller biner la terre, sans ça nous ne ferons, l'hiver prochain, qu'un festin d'herbes amères . . . Nous avons remis la pioche sur l'épaule et nous nous sommes plongés dans le travail comme dans a nuit» *(L'oncle Constantin)*. Une noce, un, moment de joie, c'était quelque chose d'aussi bref qu'un éclair dans les ténèbres profondes de la misère où se débattaient les paysans ! *Le Jugement* est aussi une nouvelle extrêmement dramatique: aveuglé par les superstitions, un père aidé de trois autres hommes frappe son fils jusqu'à lui faire perdre connaissance, parce que l'adolescent a nié l'existence de Dieu et soutenu « que le ciel est vide comme la besace d'un gueux». Puis, à genoux, près du lit où son fils est terrassé par la fièvre, il lui demande pardon . . .

Un cycle à part est constitué par les *Souvenirs de Pilat Dragoman* — croquis du temps de la guerre. La véracité des épisodes, la valeur humaine des héros, la narration concentrée, d'une intense force émotive, font de certains contes comme *l'Hirondelle*, *le Clairon*, *le Sourire*, *Les Yeux* ou *Lieux déserts*, de véritables pages d'anthologie. Un soldat assistant au travail acharné d'un couple d'hirondelles qui refait sans cesse son nid détruit par les balles, sous l'auvent d'une maison; le réquisitoire contre le crime, prononcé devant la Cour Martiale, par un déserteur qu'obsèdent les millions d'« yeux» du monde; deux soldats égarés, suivis par un chien vagabond qui mendie une caresse; l'instant de paix illusoire qu'apporte le

son d'un clairon, dans une gare détruite, en jouant une musique de danse populaire . . . Tous ces éléments reconstituent la face hideuse de la guerre impérialiste et dénoncent avec âpreté le grand crime qui consiste à briser des millions d'existences humaines.

Nuits d'Udești est un mémento: Eusebiu Camilar rappelle aux héros de son roman *La Fondation*, que leurs devanciers ont eu un destin totalement différent du leur.

N. Mărgeanu

RADU BOUREANU: **La Mort des Moulins à vent** *(Editions pour la Littérature)*

Il y a plus de trente ans que Radu Boureanu sert la Poésie. Son domaine de prédilection a longtemps été la description du paysage, drapé dans les plis somptueux des couleurs ou projeté dans un cadre fantastique, hallucinant. La vivacité de l'observation, le relief de l'image — qualités certaines et incontestées de son talent — ne réussissaient cependant pas à effacer l'impression de vitalité réduite due au faible contact que le poète entretenait alors avec la réalité. C'est pourquoi, aujourd'hui où ce même poète se sent lié par d'innombrables fils à la vie bouillonnante qui l'entoure, le sentiment que dans ses vers circule une sève robuste lui ouvre de nouvelles perspectives sur la raison d'être de sa création, l'incite à témoigner à maintes reprises de sa joie d'avoir acquis une vigueur artistique qui lui était jadis inconnue. Dépassant désormais *l'art des strophes sévères et des rimes savantes* le poète se lance dans le tourbillon de la vie avec l'ardent désir d'en embrasser toute l'ampleur et de lui emprunter sa force et son élan. C'est avec un sentiment de délivrance qu'il abandonne son ancien horizon *(Voici que j'ai quitté le luth et le jardin, les montagnes, la lune. . .* — écrit-il dans *Accueil)*, impatient de reviser ses moyens artistiques et de se forger des outils adaptés aux circonstances présentes: *Qu'une autre veine poétique/ se fasse entendre dans mes strophes/ pour rendre hommage à mon pays*, souhaite-t-il dans *Hymne à la Patrie.*

Cette métamorphose substantielle de la poésie de Radu Boureanu correspond aux profondes transformations de notre pays, qui trouvent leur expression allégorique dans la disparition des « moulins à vent». Symbolisant les ombres du passé, tout ce qui est vétuste, les moulins à vent figurent en même temps le romanesque idyllique, le fantastique illusoire. Les uns et les autres ont succombé sous l'assaut impétueux du socialisme. C'est justement ce qu'entend nous suggérer le titre du volume et ce qui se dégage du contenu de ses poèmes le mieux réalisés. A la place des vanités de naguère, le poète découvre partout avec enthousiasme les preuves de la fécondité: sous l'impulsion des *volontés de fer* les champs fertiles donnent leur fruit en abondance *(Terre défrichée)*, et l'offensive des nouvelles constructions rend les villes méconnaissables *(Echafaudages invisibles)*. Bénéficiant de la mécanisation, le travail a perdu son caractère de contrainte et de servitude *(Ports danubiens)*; partout le paysage de la souffrance humaine a disparu. La nature elle-même semble avoir changé d'aspect, comme revitalisée, et élevée à un degré supérieur d'harmonie et de beauté par l'intervention créatrice de l'homme. Et le poète constate la désuétude de *l'éternel paysage au décor automnal*, où il déchiffre aujourd'hui *toute la gratuité d'images surannées et vaguement sentimentales (Novembre vivant)*. A sa vieille préoccupation de fixer le jeu changeant de la lumière et des nuances s'ajoute maintenant un intérêt aigu pour ce qui tient de la présence féconde des hommes — leur labeur, leur univers de sentiments et de pensées inscrits dans leurs actes — une présence capable d'enrichir à l'infini la beauté de ce monde. La nature morte appartient désormais au passé, et le poète n'hésite pas à consigner dans un poème symbolique *(Les grenades se sont desséchées)* son choix définitif en faveur du tourbillon de la vie.

Après cette manifestation résolue d'attachement à son temps, Radu Boureanu déploie, dans un deuxième cycle du volume, son talent d'évocateur du passé. Un retour d'un siècle en arrière le ramène à l'époque où se constitua l'Etat national roumain; dans la peinture de cette période il met l'accent sur les troubles sociaux dont elle fut marquée. Le poète, pastelliste accompli, fait ici preuve de son talent pour la peinture de genre. Les tableaux sont expressifs et homogènes, un peu trop solennels peut-être.

Deux autres cycles de moindre étendue complètent le volume. *Le front dressé vers les étoiles* est le titre d'un groupe de poésies qui traduisent les nobles aspirations du poète, son besoin d'azur et d'espace à

défaut desquels la poésie retomberait inerte. Il y a là une dose de romantisme inhérente à toute poésie. Valable comme impulsion générale, cette attitude donne du relief aux poèmes, non sans payer tribut parfois à une gesticulation légèrement théâtrale. Les mieux réussis de ce cycle sont les vers lyriques inspirés au poète par de calmes sentiments d'amour ou exprimant avec une certaine nostalgie l'irréparable fuite du temps. Leur ton intime d'élégie, qui vient adoucir et comme velouter l'énergie des mâles réactions, et ce *eheu fugaces* dit avec l'opiniâtre volonté de ne pas céder à la crainte du crépuscule qui approche, sont d'une belle authenticité, encore mise en valeur par la transcription sobre, presque directe des états d'âme du poète.

Les Paysages bulgares ont été inspirés à Radu Boureanu par un voyage au sud du Danube. On y trouve à la fois des impressions de route et la peinture des réalités que le voyageur a rencontrées dans le pays voisin, l'accent portant une fois de plus sur le frémissement intense du labeur constructif. Certaines pièces de ce cycle final sont particulièrement dignes d'attention par l'exubérance de leur coloris, elles nous rappellent qu'à côté de la poésie Radu Boureanu cultive également la peinture.

La présence du peintre dans la poésie de Radu Boureanu imprime à celle-ci certaines particularités bien définies. Le poète, en effet, fait souvent confiance et non sans succès aux qualités picturales de son œil. Sa lyre est garnie de cordes de cuivre d'une sonorité limpide et prolongée. La richesse débordante du coloris et des formes, harmonieusement combinés, a pour effet de mettre en valeur les nuances et les tons intermédiaires, conférant ainsi à la création de Radu Boureanu le don d'émouvoir sur un registre complexe.

Geo Şerban

SIMION POP: **Affiches de bal** *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art)*

Nombre de jeunes prosateurs roumains se sont formés à l'école du reportage. Traian Coşovei, Nicolae Ţic, Dumitru Radu Popesco, Radu Cosaşu, Corneliu Leu, Vasile Nicorovici, Fănuş Neagu, Vasile Rebreanu et d'autres encore ont fait leurs débuts comme reporters et cette activité leur a permis (de même qu'à la plupart de nos écrivains consacrés) de prendre contact avec la réalité du pays en pleine transformation, de connaître les grandes usines, les chantiers, les exploitations agricoles collectives et la multitude d'éléments inédits que présente la Roumanie de l'édification du socialisme. Décelant, au-delà des aspects extérieurs, les nouvelles relations sociales, ils ont introduit dans la littérature un souffle plein de fraîcheur, par la nature même des thèmes abordés, par la galerie de types et de caractères découverts dans la vie. L'école du reportage a conféré à la littérature des jeunes l'authenticité.

Simion Pop reflète pleinement la ligne d'évolution de sa génération. Il a fait paraître jusqu'ici trois volumes de reportages *(Hymne à la jeunesse* — 1956, *Parallèle 45°* — 1958, *l'An* 15 — 1959). Le livre *Parallèle 45°*, qui opère une section originale et inspirée dans la géographie de la Roumanie, sous la forme d'un voyage sur le tracé du parallèle 45° — a été couronné par un prix de l'Académie de la R. P. Roumaine.[1])

Dans le volume de nouvelles *Affiches de bal* (1960), le jeune prosateur dépeint une diversité de milieux et de héros, témoignant d'une connaissance approfondie de leur activité et de leur mode de vie. Militants du parti, mineurs, paysans collectivistes, journalistes, tractoristes, ingénieurs du bâtiment, telles sont les multiples catégories sociales que nous présente Simion Pop.

Dans ces nouvelles, le jeune écrivain brosse toute une série de portraits, d'une plume originale et inspirée. Nous songeons en premier lieu à Darida (dans la nouvelle du même titre), premier secrétaire d'un comité régional du parti, être si habitué à s'identifier avec la vie des gens qu'un simple récit lui suffit pour comprendre le drame intime de personnages inconnus d'un hameau de montagne, drame que celui qui l'avait précédé en ces lieux n'avait pas même soupçonné... Nous songeons aussi à Paşca-Grof, paysan depuis longtemps convaincu des avantages incontestables de la culture de la terre en commun, mais que de vieux préjugés, d'aveugles superstitions tiennent encore éloigné de l'exploitation collective. Les dramatiques tribulations psychologiques du personnage sont crayonnées avec subtilité. *Terre jeune* reconstitue un « cas » non moins dramatique: un jeune trac-

[1]) Voir Revue Roumaine n° 2/1961 page 158: *Les Prix de l'Académie de la R.P.R.* par Radu Lupan

toriste a commis un acte d'indiscipline, en défrichant un terrain qui entrait dans le périmètre d'une autre brigade de tracteurs. L'enquête effectuée à cette occasion révèle ce que le coupable se refusait à dire: sur le lopin de terre, son père, acculé par la misère, s'était pendu autrer fois. En pénétrant avec son tracteur su, la terre que son père n'avait pu labourer-car il n'avait alors ni charrue, ni bestiaux, Alexe faisait un acte de justice, posthume, symbolique. . .

Une série de nouvelles et de récits retracent des événements de l'époque de la guerre, des épisodes de la résistance opposée aux occupants fascistes par la population du Maramureş. Le jeune écrivain connaît bien son Maramureş natal, avec ses paysages de montagne, sauvages, escarpés, ainsi que les habitants de ces lieux, au parler âpre et coloré. Hulpe, le jeune gars qui prend le maquis pour actionner de là contre les fascistes *(Hulpe*[1]); Todosia Fătului, la jolie veuve qui accepte de coucher avec un officier nazi, pour pouvoir le tuer et venger ainsi la mort de son mari, assassiné par les nazis *(La Chienne)*; le vieux Moïse Augustin, dont l'exécution est organisée spectaculairement par un lieutenant fasciste, blasé et amateur de sensations fortes, qui oblige sa victime à grimper au faîte d'un sapin, un sac à grenades au dos, et fait ensuite voler son corps en éclats *(Echelle au ciel);* Petre Ponci, ce pâtre qu'on croirait issu d'une ballade populaire et qui emmène au fin fond des forêts les troupeaux destinés à l'approvisionnement des fascistes, tous ces héros sont évoqués avec sobriété et un lyrisme retenu. Ce sont là des morceaux littéraires méritoires, encore que la période respective et les héros y soient parfois quelque peu estompés. Ceci s'explique, si l'on tient compte du fait que l'auteur était encore enfant à l'époque où se place l'action et que les événements dont il s'est inspiré lui ont été racontés.

Simion Pop remportera certainement de nouveaux succès littéraires, toujours plus remarquables, s'il continue à faire valoir son expérience de reporter et à déceler les éléments du *nouveau* dans la réalité contemporaine.

N. M.

[1]) Voir Revue Roumaine n°. 3/1961, page 97

DUMITRU IGNEA: **L'Homme aux Cheveux gris** *(Editions de la Jeunesse)*

Dans le nouveau volume de récits et de nouvelles qu'il vient de faire paraître sous le titre *l'Homme aux cheveux gris*, Dumitru Ignea (né à Jassy en 1919) évoque avec bonheur des épisodes de la vie qu'il a connue au cours des trente dernières années. L'écrivain, apprenti puis ouvrier-typographe dans sa jeunesse et jusqu'au lendemain de la Libération, époque où le pouvoir populaire lui ouvrit les portes du journalisme et des lettres, s'attache de préférence dans ses derniers ouvrages à l'étude attentive du milieu dans lequel il a vécu, des êtres et des réalités spécifiques de ce milieu.

La longue nouvelle *L'Homme aux cheveux gris* qui donne son titre au volume et en occupe plus de la moitié, évoque d'émouvante façon les aspects majeurs et essentiels des réalités auxquelles l'auteur fut intimement mêlé avant la Libération. Il s'agit, en l'espèce, de la lutte que les ouvriers typographes communistes menèrent, sous la direction du parti, contre la dictature fasciste et contre la guerre criminelle déclenchée par elle contre l'Union Soviétique. La nouvelle, dont l'action se déroule à Jassy à la veille de la seconde guerre mondiale, nous décrit de façon saisissante les héroïques et dramatiques efforts déployés par les ouvriers communistes pour imprimer et diffuser la feuille illégale *Moldova Roşie* (La Moldavie Rouge). Elle nous émeut par l'intensité dramatique des scènes et des épisodes qu'elle évoque, par le rythme intérieur trépidant du récit, par la sobriété enfin, avec laquelle elle nous fait revivre l'atmosphère tendue de la lutte des communistes.

Un autre mérite de cette nouvelle — et non des moindres — réside dans les remarquables portraits qu'elle trace de quelques militants communistes, tels que les ouvriers typographes Mitru et Păstrăvanu.

Les autres récits du livre de Dumitru Ignea sont d'une facture concise et condensée, où toujours quelque détail significatif éclaire des aspects caractéristiques de la réalité de notre temps. Les moyens d'expression dont use l'auteur sont variés. Ainsi, dans *Inoubliables années* il recourt au procédé du journal intime enregistrant brièvement les événements des années 1945—1946, au lendemain de la Libération, et ces notes prennent l'aspect d'une véritable chronique de la lutte du parti

et de notre classe ouvrière pour la consolidation du pouvoir populaire. Ailleurs, comme dans *Les Forgerons et l'Académie*, *Le Fils*, *Les Amis du Directeur*, *A l'Opéra*, c'est encore à l'aide de détails caractéristiques que l'auteur s'attache à mettre en évidence les nouveaux rapports sociaux de coopération et de respect mutuel existant entre les différentes catégories de travailleurs. Ce faisant, il nous présente des figures d'hommes avancés et met en lumière le nouveau destin, le sort heureux des simples gens, naguère opprimés et exploités.

Les récits de Dumitru Ignea sont sobrement construits et l'écrivain ne gaspille pas ses matériaux. C'est le plus souvent d'un fait banal en apparence qu'il sait extraire des significations majeures. Peut-être pourrait-on lui reprocher de pousser trop loin parfois cette sobriété dans la composition; c'est le cas par exemple pour la nouvelle *Immeuble A*, où une excessive simplification fait perdre au détail la force de suggestion nécessaire.

Dans leur ensemble, les récits et les nouvelles de *L'Homme aux cheveaux gris* nous révèlent un écrivain évolué du point de vue artistique et de plus en plus maître de ses moyens.

T. V.

TRAIAN COŞOVEI: **Le Signal du Large** *(Editions de la Jeunesse)*

Traian Coşovei, né en 1921 à Somova, en Dobroudja, débuta en 1946 par des vers. Abordant ensuite la prose, il publie en 1950 une première nouvelle, fort appréciée, *Auprès des nasses*, suivie en 1951 d'une autre nouvelle, *Amitié*. Mais bientôt Coşovei se consacra au reportage, qui lui valut de remarquables succès. Ses volumes *Les Rois du Vent* (1954), *Le Gigantesque Prélude* (1955), *Le Charme de la Genèse* (1956), *Dimensions* (1957), *La Dobroudja d'or* (1958) et *Chanson pour que mon petit garçon devienne grand* (1959) recueillirent les suffrages unanimes des lecteurs et de la critique littéraire. Son dernier volume *Le Signal du Large* est une anthologie de ses livres précédents.

Traian Coşovei cultive un reportage lyrique par excellence, où le reporter le plus souvent cède la plume au poète. Une poésie prenante, qui a presque toujours sa source dans la contemplation du paysage, anime toutes les pages du livre. Mais ce qui attire surtout le poète ce sont les moments dramatiques de haute tension, annonciateurs des grandes transformations naturelles et sociales, ce « charme de la genèse», troublant par sa force inédite, que Coşovei a surpris sous les formes les plus variées. Le propre de notre époque est son caractère rénovateur et profondément transformateur, et partout le reporter constate et enregistre la magnificence des nouvelles genèses. La conquête des terres incultes du Delta danubien est crayonnée en traits énergiques et sûrs, qui évoquent avec un relief saisissant la lutte sans précédent, une lutte acharnée, écrasante par ce qu'elle exige de sacrifices et d'efforts, que l'homme de notre temps livre à la nature sauvage et hostile. Et combien riches les couleurs qui éclairent le tableau du gigantesque effort qui précéda l'apprivoisement du Bărăgan ! La transformation du village, son accession à la civilisation a vraiment la grandeur d'une genèse.

Encadrés dans le paysage, les personnages de Coşovei font preuve d'un émouvant héroïsme dans leur lutte incessante contre les éléments déchaînés et l'hostilité de la matière brute. Ces hommes jadis esclaves et serviteurs ont vécu dans la misère et l'ignorance, et seul le nouveau régime les a haussés jusqu'à la dignité et au bonheur. De là leur enthousiasme sans précédent, leur ténacité dans la poursuite de la victoire, le profond souci qu'ils ont des richesses du peuple et de l'exploitation rationnelle des ressources de la nature.

Le Signal du Large est un livre bien représentatif de l'art de cet admirateur passionné de la beauté de notre temps, qu'est le poète-reporter Traian Coşovei.

Z. Ornea

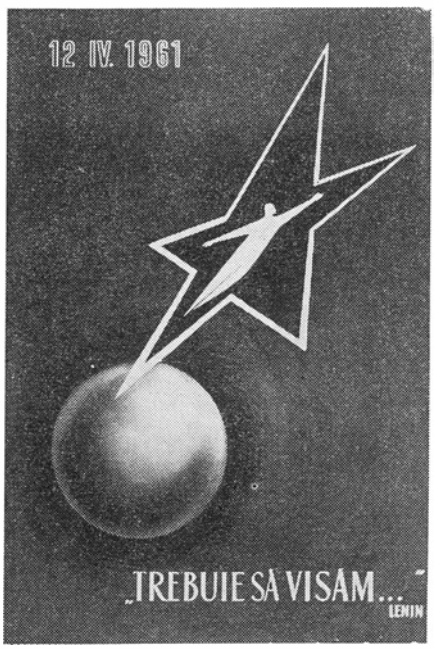
Arts

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE D'ART GRAPHIQUE MILITANT

L'Exposition rétrospective d'Art graphique militant, ouverte à Bucarest dans les nouvelles salles du Palais de la R.P.R. en l'honneur du 40e anniversaire de la fondation du Parti Communiste de Roumanie, a été un événement marquant dans la vie artistique de notre pays. Les quelque 1.000 œuvres présentées, datant de 1848 à nos jours, forment un imposant ensemble propre à mettre en lumière les directions progressistes de l'histoire de l'art roumain. Tout au long de son évolution, notre art graphique apparaît, en effet, animé d'un vigoureux caractère social.

Dans l'histoire moderne de la Roumanie, comme partout en Europe, l'art du blanc et du noir — genre stimulant et militant par excellence — est intimement mêlé aux événements contemporains. Bien qu'il ait chez nous des racines plus anciennes, il n'acquiert droit de cité comme genre artistique qu'après 1848, en fonction des contradictions de plus en plus aiguës du capitalisme dans notre pays. Ce qui caractérise l'art graphique roumain de la fin du XIXe siècle, c'est la vigueur croissante de son esprit protestataire. Outre les dessins qui attaquaient avec violence les affaires véreuses du premier Hohenzollern — le roi Carol Ier — venu chercher fortune en Roumanie, outre ceux qui démasquaient la lutte des partis bourgeois-agrariens autour de l'assiette au beurre, l'exploitation et l'oppression du peuple, non moins significatives sont les œuvres, abondamment représentées à l'exposition, qui reflètent le développement du mouvement ouvrier en Roumanie.

Dans la presse ouvrière et les publications progressistes de l'époque commencent à paraître des dessins axés directement sur les mots d'ordre du prolétariat.



Affiche de Iosif Molnar

Les créations d'artistes tels qu' Henrick Dembitzki, Constantin Jiquidi, Tantal. Burgstaller, Vermont et d'autres encore, datant de la fin du siècle passé, ont une valeur incontestable et forment les traditions de notre art graphique militant.

Ce n'est pourtant qu'au commencement de notre siècle que se constitue une véritable école du dessin politique roumain d'un niveau artistique élevé. Sous l'influence de l'intensification du mouvement ouvrier, indignés de l'exploitation et de l'oppression croissantes des travailleurs, outrés par la tragédie de 1907 qui se solda par l'assassinat de 11.000 paysans révoltés, la plupart des artistes roumains des deux premières décennies du XXe siècle abordèrent le domaine politique avec un crayon ou un burin pleins de verve et de causticité.

Alors que sous l'empire des contradictions de classe d'une acuité croissante les gouvernants, soucieux de masquer les cruelles réalités sociales, encouragent et protègent les zélateurs de « l'art pour l'art », les conceptions du groupe littéraire de la revue *Semănătorul* (Le Semeur) et toutes sortes de tendances idylliques, le dessin et la gravure continuent à tenir résolument la première ligne du front artistique. Bien qu'ayant chacun leur personnalité et leur originalité propres, des artistes comme Nicolae Mantu, Murnu, Bărbulesco B'Arg et surtout Iser, Camil Ressu, Francisc Şirato et Nicolae Tonitza présentent pendant cette période une tendance commune: leurs créations sont empreintes de gravité et traduisent tout le pathétisme de la protestation sociale, — caractéristiques qui se dégagent nettement des œuvres exposées.

Dans l'intervalle des deux guerres mondiales, notre art graphique militant considéré dans son ensemble connaît un vigoureux essor et marque de son empreinte l'histoire de l'art roumain. Le rythme accéléré du développement et de la maturation du mouvement ouvrier en Roumanie au lendemain de la première guerre mondiale, l'influence croissante des groupes communistes illégaux et les échos de la Révolution socialiste de Russie, enfin les grèves de chez nous qui atteignent leur point culminant avec la grève générale de 1920, tout cela ne pouvait manquer de se refléter dans les œuvres de nos graphiciens. Ainsi, parmi les œuvres exposées, celles de Nicolae Tonitza, datant des années qui précédèrent la fondation du Parti Communiste de Roumanie, composent une fresque sociale qui atteint à la tragédie.

Plus tard, sous l'influence directe du Parti Communiste, l'art graphique roumain affirme avec éclat son pouvoir mobilisateur. Bien qu'en général, sous la pression de l'idéologie bourgeoise et de la terreur politique, les arts plastiques roumains aient beaucoup perdu de leur caractère militant pendant l'entre-deux-guerres, l'art graphique quant à lui continue d'accentuer ses tendances révolutionnaires. Les caractéristiques du dessin politique de l'époque sont aussi complexes que variées. Des artistes de plus en plus nombreux recourent désormais à ce genre et la diversité des styles s'accroît, comme le révèle clairement la succession des œuvres exposées. Parmi celles-ci figurent

E. Mihăesco: *Partisans dans le Delta*

notamment les reproductions des dessins parus dans les publications communistes illégales et dans la presse légale de gauche éditée par les communistes ou sous l'influence du Parti Communiste, comme les revues *Cuvîntul Liber* (La Libre Parole), *Şantier* (Chantier), *Bluze albastre* (Blouses bleues), *Stînga* (La Gauche), *Critica* (La Critique), etc. Dans toutes ces publications le manifeste politique est présent aussi bien par le texte que dans le dessin d'artistes tels qu'Aurel Jiquidi, Nicolae Cristea, Jules Perahim, Vasile Kazar, Vasile Dobrian, Aurel Mărculesco, Bărbulesco B'Arg, Nina Arbore, Gheorghe Labin, Iosif Ross, Mihail Gion et beaucoup d'autres, anonymes ou dilettantes, qui

défendent de leur crayon les positions révolutionnaires du prolétariat et les opinions des nombreux milieux antifascistes de Roumanie. Si l'art graphique fut déconsidéré par la classe dominante roumaine et décrété art mineur, c'est précisément dans son orientation politique, généralement progressiste, qu'il convient d'en chercher la cause.

Si l'on tient compte de l'évolution historique du dessin à tendance politique jusqu'à la Libération — et les ouvrages exposés en constituent une chronique suggestive — et de la voie progressiste qu'il a suivie dans son ensemble, on comprendra plus aisément pourquoi il fut l'un des arts qui suivirent les premiers, au lendemain même du 23 Août 1944, les principales directions de lutte du Parti. L'œuvre de nos dessinateurs pendant les premières années qui suivirent la Libération est particulièrement importante. Sous l'inspiration directe du Parti Communiste, ces artistes occupèrent les positions de combat les plus avancées et soutinrent jour après jour, avec une remarquable persévérance, les luttes politiques et la propagande du front antihitlérien, la démocratisation du pays, la campagne de reconstruction, la réforme agraire, etc.

Et ce n'est pas tout: dans le domaine du dessin comme d'une façon générale dans l'art roumain d'après la Libération, nos artistes suivent de plus en plus résolument la voie d'une conception nouvelle. Les victoires remportées par la classe ouvrière sous la direction du Parti, la proclamation de la République Populaire Roumaine et l'édification du socialisme ont créé un nouveau climat, favorable à un art neuf.

Au cours des dix-sept dernières années, notre art graphique a parcouru un chemin particulièrement fécond. Le grand nombre des œuvres présentées par l'Exposition d'Art graphique militant prouve que dans tous les domaines — gravure, dessin, illustration, caricature et affiche — nos artistes de tout âge se sont encadrés dans le gigantesque effort de l'édification du socialisme en Roumanie, militant en faveur des plus nobles buts du peuple, pour une vie meilleure et pour la paix.

Un autre aspect, particulièrement caractéristique et des plus éloquents du développement des arts roumains contemporains est l'acclimatation effective et, en d'autres cas, le développement de genres inexistants auparavant ou n'existant qu'à l'état embryonnaire. Le processus de clarification du rôle réservé à la gravure et au dessin, de leur élévation de la situation « mineure » où ils étaient relégués au rang légitime d'arts majeurs, du fait qu'ils sont tous deux propres à explorer la réalité et à la traduire en images expressives, ce processus est illustré non seulement par les œuvres récentes d'artistes militants de vieille date comme Perahim, Kazar, Dobrian, Jiquidi, Ross et quelques autres, mais aussi par la plupart des artistes parvenus à la maturité de leur talent comme Ligia Macovei, Florica Cordesco, Paul Erdös, Gy. Szabo Bela, G. Juster, Ivancenco, Corina Beiu, ainsi que par des jeunes tels que C. Baciu, Botzan, Chirnoagă, Eva Cerbu, Tr. Vasai, Geta Brătesco, Eugen Mihăesco, O. Grigoresco, Ana Iliutz, Vasile Pintea, et beaucoup d'autres encore.

La caricature tient une place importante dans l'ensemble de notre art d'après le 23 Août 1944, et l'exposition nous offre un riche choix de dessins satiriques. Les créations d'I. Ross, de M. Gion, de Nell Cobar, d'I. Doru, de Taru, de Cik Damadian d'A. Lucaci, de Rick Auerbach et de G. Chiriac ont exercé et continuent d'exercer une influence réelle sur les masses populaires, et sont connues et appréciées aussi bien chez nous qu'à l'étranger.

Un autre genre, fort populaire lui aussi et spécifique de notre société, est celui de l'affiche politique. Presque ignoré chez nous avant le 23 Août 1944, ce genre artistique a connu un développement considérable sous le régime de démocratie populaire. Les affiches exposées, portant les signatures d'I. Molnar, d'I. Cova, de N. Popesco, de P. Grant, de L. Alămaru, de V. Grigoresco et d'autres artistes, attestent l'importance de l'affiche politique dans le cadre de la vaste action éducative entreprise dans notre pays.

De même, l'illustration du livre, genre quasi inexistant naguère, est aujourd'hui l'un des arts les plus répandus en Roumanie. Etroitement liée à notre gigantesque révolution culturelle, aux tirages énormes qu'atteignent les œuvres les plus diverses imprimées chez nous actuellement, l'illustration du livre pénètre jusque dans les coins les plus reculés du pays, y apportant, à côté du texte, la lumière et la culture. Abondamment

représenté à l'exposition, ce genre est pratiqué par des artistes remarquables tels que Corneliu Baba, Florica Cordesco et Marcela Cordesco, Jules Perahim, Ligia Macovei, Aurel Stoicesco, Val. Munteanu, Geta Brătesco, E. Taru, et bien d'autres encore.

L'ensemble d'œuvres contemporaines présenté par l'exposition prouve éloquemment le haut degré artistique atteint par l'art graphique roumain.

Dans un débat consacré, à l'occasion de cette exposition, aux problèmes de la création artistique, nos graphiciens ont souligné une fois de plus que les buts visés par eux sont inséparables d'un art porteur d'un message social élevé et fidèle par là aux meilleures traditions de l'art graphique roumain.

Paul Constantin

En deux mots

NOTES CULTURELLES

Le poète italien Salvatore Quasimodo a fait un séjour de trois semaines en Roumanie. Avant de quitter notre pays il a déclaré, entre autres, à un rédacteur de l'AGERPRES (Agence de presse roumaine):

« Au cours de ma visite en Roumanie, j'ai passé quelques jours à Sinaïa, où j'ai eu l'occasion d'assister aux cours d'été de langue, de littérature, d'histoire et d'art du peuple roumain, événement culturel important qui a permis d'utiles contacts entre hommes de culture de nombreux pays. J'ai fait la connaissance, à Sinaïa, de bon nombre d'écrivains, de poètes, de philologues et d'hommes de théâtre marquants de la Roumanie contemporaine. J'ai également visité la ville de Brașov et sa moderne usine de tracteurs, image du développement industriel de votre pays.

Mon séjour sur le littoral de la Mer Noire m'a laissé le meilleur souvenir. J'ai parcouru une bonne partie de la Dobroudja et j'en ai profité pour visiter l'antique cité d'Histria, où j'ai eu l'agréable surprise de trouver, chez un archéologue roumain, certains de mes vers.

J'ai été à Mamaïa, à Eforie, à Mangalia et à Constantza, où abondent de belles constructions modernes. A Constantza, j'ai salué la statue d'un poète qui m'est cher, Ovide, qui a chanté ici les tristesses et la solitude de l'exil. Ces rivages du Pont-Euxin ont vu naître aujourd'hui une véritable Riviera ensoleillée qui ne le cède en rien à la Riviera italienne».

Après avoir évoqué ses rencontres avec des poètes roumains de tout âge, Salvatore Quasimodo poursuit:

« J'ai eu le plaisir de faire la connaissance du collectif qui a mis en scène et interprété la comédie de Goldoni *les Rustres*, représentée par les mêmes artistes à l'un des festivals de Venise. A l'occasion de ma visite dans votre pays, et de mon soixantième anniversaire, mes collègues roumains ont eu la délicate attention de m'offrir les premiers exemplaires du volume contenant la traduction roumaine de quelques-unes de mes poésies. L'amour de la culture est fortement enraciné en Roumanie, l'un des pays du monde contemporain connaissant un développement civique et politique des plus avancés.»

✧

La mort subite d'Ernest Hemingway a profondément impressionné le public roumain. Récemment, une traduction roumaine du *Bref bonheur de Francis Macomber* publiée par la revue *Secolul XX* était venue s'ajouter aux traductions déjà existantes de son œuvre hautement appréciée.

Toute la presse roumaine, et en particulier les périodiques littéraires, ont publié d'amples articles évoquant l'émouvant humanisme du grand écrivain et son réalisme vigoureux fondé sur un étroit contact avec la vie, que Hemingway a connue non point en spectateur qui se borne à enregistrer les séquences, mais en participant actif. Sous le titre *Le vieil homme dort*, Mihnea Gheorghiu écrivait notamment dans l'hebdomadaire *Contemporanul* : « *Toute l'œuvre, toute la vie d'Ernest Hemingway rendent hommage à l'homme intrépide — à l'Homme. Si toute vie peut être un roman, non-écrit encore, l'incomparable romancier reste persuadé qu'en devenant héros de roman l'homme assure une tâche nouvelle, une tâche cosmique, de démontrer que l'homme peut être détruit physiquement, mais ne saurait être vaincu,*

que le combat pour le triomphe de sa pensée doit être une constante rébellion contre la mort. Une victoire aussi, en l'honneur du soleil, comme dès la plus haute antiquité était saluée en terre ibérique la fière immolation de l'animal cornu au noir pelage.

Ernest Hemingway a vécu en créature du soleil, consumé du désir de connaître et de comprendre tout ce qui reçoit en ce monde la lumière du jour. Il est né pendant le dernier été du siècle passé et s'est éteint l'été de cette année. Son dernier livre sur les toréros, qui est en même temps la dernière de ses œuvres, porte, semble-t-il, un titre prédestiné : Le dangereux été. *Né et mort aux Etats-Unis d'Amérique, il rêvait toujours de longs voyages comme son prédécesseur Walt Whitman, le bon poète grisonnant, mais, à la différence de celui-ci, les réalisa sans cesse au cours d'une existence infiniment agitée, traversée par deux guerres mondiales, beaucoup de déceptions, d'attentes et d'élans».*

✧

Tudor Arghezi et le lyrisme européen est le thème d'une communication présentée pas l'académicien Tudor Vianu au III-e Congrès international de littérature comparée tenu à Utrecht (Hollande).

✧

M. Leoncio Basbaum, historien et philosophe brésilien, l'un des associés des Editions *Autores Reunidos* a visité la R. P. Roumaine.

Au cours de son séjour en Roumanie, M. Leoncio Basbaum a pris contact avec nos écrivains et nos maisons d'édition en vue de la publication de traductions d'œuvres littéraires roumaines dans la *Collection de la littérature socialiste moderne* — éditée par les *Autores Reunidos*.

✧

Répondant à l'invitation de l'Institut Roumain pour les Relations Culturelles avec l'Etranger, le professeur d'Université German List Arzubide, président de l'Association Mexique-Roumanie, a visité notre pays.

✧

L'écrivain Jorge Falcón, secrétaire général de l'Association nationale des Ecrivains et Artistes du Pérou, et Jean Suret Canale, directeur de l'Institut National de Recherches et de Documentation de Conacry (Guinée), ont visité la Roumanie en qualité d'invités de l'Institut Roumain pour les Relations Culturelles avec l'Etranger.

✧

Cette année encore, l'Université « C. I. Parhon» de Bucarest a organisé à Sinaïa, du 1-er au 31 août, des cours de langue et de littérature, d'histoire et d'art du peuple roumain à l'intention des spécialistes étrangers.

Des conférences ont été tenues en ce sens par des académiciens et des professeurs des universités de Bucarest, de Cluj et de Jassy, personnalités marquantes de la culture roumaine, qui traitèrent de thèmes intéressant l'histoire, la géographie physique, l'économie, le folklore et l'art populaire de la R. P. Roumaine. Les participants — 46 professeurs et spécialistes et 38 étudiants de 27 pays — ont suivi des conférences consacrées à certains aspects particuliers du développement de la culture en Roumanie, à commencer par l'histoire de la culture des Daces, ainsi que des leçons embrassant le domaine de la philologie roumaine et des sciences connexes, ou consacrées à l'analyse d'œuvres significatives de notre littérature. Des excursions hebdomadaires ont contribué à faire connaître les réalisations du peuple roumain.

✧

Invité par l'Institut Roumain pour les Relations Culturelles avec l'Etranger, le journaliste indien H. K. Vyash, membre de la Commission de Planification de l'Etat du Rajasthan (Inde) a visité la R. P. Roumaine.

✧

Des jeunes gens aux conceptions philosophiques, politiques et religieuses diverses, se sont réunis à Bucarest afin d'y procéder à un échange de vues des plus utiles sur le rôle de la presse estudiantine dans le développement de la coopération et la réalisation de l'unité des étudiants du monde entier dans la lutte pour la défense des intérêts fondamentaux de la jeunesse universitaire et pour le triomphe de l'idée de paix, du respect mutuel et de l'entente entre les peuples.

Organisée par l'Union des Associations d'Etudiants de la R. P. Roumaine avec le

concours de l'Union Internationale des Etudiants, cette rencontre internationale a réuni les représentants de plus de 60 organisations et publications estudiantines appartenant à plus de cinquante pays.

✧

Une délégation de journalistes de la R. P. de Bulgarie a visité plusieurs entreprises industrielles de notre pays, des unités agricoles socialistes ainsi qu'un certain nombre d'institutions culturelles et de rédactions de la presse de Bucarest et de province.

Le groupe de journalistes bulgares, venu chez nous sur l'invitation de l'Union des Journalistes de la R. P. Roumaine, était conduit par Liuben Velev, rédacteur en chef adjoint du *Rabotnicesko Delo*.

✧

Invités par le Comité national de la R.P.R. pour la défense de la paix, Mme Claudine Chonez, femme de lettres, critique littéraire de la Télévision française et membre du Conseil du Mouvement français pour la paix, et M. Roger Jean Tanguy, membre de ce même conseil, ont visité notre pays.

✧

Le professeur Rd. O. Kosasyh, président de l'Institut de Technologie de Bandoeng, a été l'hôte de notre pays. Pendant son séjour en Roumanie, le professeur Kosasyh a visité l'Institut du Pétrole, du Gaz et de la Géologie ainsi que l'Institut Polytechnique de Bucarest, où il s'est entretenu avec les cadres enseignants de différents problèmes relatifs à l'activité didactique et scientifique.

✧

Le poète Yuan Po, membre du comité de la Fédération des Artistes et des Ecrivains de toute la Chine, et le dramaturge Hu Ke, membre du comité de direction de l'Union des hommes de théâtre de la R. P. Chinoise ont visité différentes institutions culturelles de la R. P. Roumaine.

✧

Les salles du Musée d'Art de la R. P. Roumaine, de Bucarest, ont abrité une exposition de peinture des Galeries d'Etat de Dresde, organisée sous les auspices du Ministère de l'Enseignement et de la Culture et du Musée d'Art de la R. P. Roumaine. L'exposition comprenait plus de cent des plus belles œuvres de maîtres du XIX-e et du XX-e siècles. Citons, parmi les tableaux exposés, *le Marché de Vérone* d'Adolf Menzel, *Nature morte aux fruits* de Vincent Van Gogh, la *Femme aux jumelles* de Degas, la *Femme en rose* de Manet et le *Pot de pêches* de Monet.

En ouvrant l'exposition, le sculpteur Ion Jalea, Artiste du Peuple et président de l'Union des Plasticiens de la R. P. Roumaine, a insisté sur l'importance artistique des Galeries d'Etat de Dresde, l'une des plus précieuses collections d'art du monde entier.

Le professeur Max Seydewitz, directeur général des Galeries d'Etat de Dresde, a ensuite évoqué l'histoire tourmentée de ces Galeries sous la dictature hitlérienne. Sauvées de la destruction par les Armées Soviétiques, les collections qu'elles contenaient ont été restituées à la R. D. Allemande après la guerre. Notre hôte a souligné dans son allocution que cette exposition organisée à Bucarest était une nouvelle preuve des sentiments amicaux du peuple roumain envers la R. D. Allemande.

✧

La R. P. Roumaine a été visitée par une délégation de journalistes cubains ayant à sa tête Roger Gonzales, directeur du journal *Surce* de la province d'Oriente.

✧

Une anthologie des poésies d'Eminesco vient de paraître à Varsovie par les soins de Stanislav Dobrowolski, qui a préfacé le volume.

✧

Cent-treize œuvres — portraits, paysages, scènes de l'histoire et de la vie nouvelle du peuple bulgare — signées par plus de 70 jeunes artistes de la R. P. de Bulgarie, ont été exposées dans les salles de l'Institut d'Architecture « Ion Minco» à Bucarest.

A l'occasion de cette exposition, organisée sous les auspices du ministère de l'Enseignement et de la Culture ainsi que du Musée d'Art de la R. P. Roumaine, le peintre bulgare Mito Ganovski, s'entretenant avec des journalistes roumains, leur a parlé du développement des arts plastiques en Bulgarie et des conditions dont y jouissent aujourd'hui les jeunes plasticiens pour le perfectionnement de leur art.

✧

De nombreux dessins, linogravures et gravures sur bois dus aux artistes polonaises Nozko Parocka et Krystyna Bieniek ont été exposés aux Galeries d'Art de Bucarest.

Toutes ces œuvres — des paysages pour la plupart — témoignent de la profonde sensibilité avec laquelle les artistes ont su rendre dans toute leur poésie les aspects de la réalité environnante.

✧

Parlant des œuvres exposées par Jules Perahim dans les salles du Kouznetzki Most, un article envoyé de Moscou par S. Melik et publié par la revue bucarestoise *Contemporanul*, relève que « les arts graphiques roumains sont hautement appréciés par la critique soviétique». Puis il ajoute: « La création de Perahim occupe une place de choix dans l'ensemble de l'art progressiste contemporain. Le nom de Perahim figure dans toutes les encyclopédies spécialisées. Ses gravures paraissent régulièrement dans les revues soviétiques et les musées d'Etat de Moscou, d'Erevan et de Kichinev ont fait l'acquisition de plusieurs d'entre elles. Illustrant des œuvres littéraires soviétiques, l'artiste n'a pas craint de transporter ses personnages dans leur pays d'origine pour les confronter avec la réalité. L'authenticité de ces personnages a été reconnue par les peintres soviétiques et jusque par les créateurs des mêmes images». Et l'article conclut en ces termes:

« Les illustrations pour l'œuvre d'Eminesco et d'Arghezi, de Dostoïevski et de Tvardovski sont un éclatant témoignage non seulement des étapes de la création de Perahim, mais aussi de son credo artistique».

✧

Les danses et les chants populaires chiliens ont été présentés au public bucarestois par l'ensemble folklorique *Councoumen*. Les représentations se sont déroulées dans la salle du Palais de la République et ont révélé les beautés du folklore chilien et la maîtrise des artistes qui furent chaleureusement applaudis.

SCIENCES

Une délégation d'hommes de science roumains ayant à sa tête l'académicien Eugen Macovschi, directeur de l'Institut de Biochimie de l'Académie de la R. P. Roumaine, a pris part aux travaux du V-e Congrès International de Biochimie, qui a réuni à Moscou près de 4.000 délégués appartenant à 57 pays.

✧

Au I-er Congrès International de Pharmacologie de Stockholm, auquel participèrent environ 1.500 délégués de 46 pays, l'académicien Grigore Benetato, qui conduisait la délégation roumaine, a fait une communication sur le mécanisme physiologique de libération des hormones hypophysaires.

✧

Les architectes Horia Maïco et Anton Moïsesco ont représenté la R. P. Roumaine au VI-e Congrès de l'Union Internationale d'Architecture, réuni à Londres.

✧

Des fouilles archéologiques ont mis au jour sur le territoire de la commune d'Isvoarele, en R. P. Roumaine, les vestiges d'un habitat néolithique contenant de nombreux et intéressants outils en silex, en pierre, en os et en corne, ainsi qu'une riche collection de fragments de poterie artistement décorés.

✧

Le Musée d'Histoire de la Ville de Bucarest a organisé dans l'un des pavillons du parc de culture et de repos « J. V. Staline» une exposition ayant pour thème les nouvelles découvertes archéologiques faites sur le territoire de la capitale. Les objets exposés, d'une importance historique exceptionnelle, attestent la continuité de la population locale tout au long du premier millénaire de notre ère. Les objets de bronze et de fer et les poteries mis au jour révèlent la présence, à une époque peu connue jusque-là, d'une population ayant une civilisation matérielle et une culture propres et entretenant des relations économiques tant avec les Sarmates qu'avec les centres romains situés au sud du Danube.

De nombreuses photographies reconstituent le tracé des vastes travaux archéologiques en cours dans la capitale de la R. P. Roumaine.

✧

Le professeur P. A. Ongley, de l'Institut de Technologie avancée de Birmingham, a étudié, au cours d'une visite en R. P. Rou-

maine, l'organisation et le fonctionnement des instituts d'enseignement supérieur de notre pays.

ANNIVERSAIRES

Dans le cadre des grands anniversaires culturels recommandés par le Conseil mondial de la Paix, le Comité national de la R. P. Roumaine pour la défense de la Paix, l'Union des Ecrivains et le Comité national pour l'UNESCO ont organisé à Bucarest, dans la salle du Conseil local des Syndicats, une manifestation consacrée au 4-e centenaire du poète coréen Pak In Ro. Un public nombreux composé d'hommes de lettres et de science, d'artistes, d'ouvriers et d'étudiants y participait. Evoquant l'œuvre du poète coréen, l'écrivain Mihail Davidoglu, lauréat du Prix d'Etat, a souligné que Pak In Ro sait chanter le patriotisme du peuple coréen, son amour pour la paix et la liberté. Ses célèbres poèmes *Hymne à la paix* et *Appel de sur la nef* sont restés classiques et ont contribué au développement de la poésie réaliste coréenne. Après la conférence ont été lus des fragments de l'œuvre du poète.

✧

L'Académie de la R. P. Roumaine a consacré une séance commémorative au 150-e anniversaire du grand critique démocrate révolutionnaire russe V. G. Belinski. A cette séance assistaient de nombreux académiciens, des membres correspondants de l'Académie, des chercheurs scientifiques, des écrivains, des critiques littéraires, des artistes. L'Académicien D. Panaitesco-Perpessicius a fait une communication sur l'*Actualité de Belinski.*

Une autre communication a été lue, celle sur *l'Oeuvre de V. G. Belinski* de M. Novicov, professeur d'Université et directeur adjoint de l'Institut d'Histoire littéraire et de Folklore de l'Académie de la R. P. Roumaine.

✧

Le 9-e centenaire du philosophe arabe Abou Bekr Ibn Toufeil a été célébré à la Maison des hommes de science, à Bucarest, par une séance commémorative organisée sur la recommandation du Conseil Mondial de la Paix et sous les auspices de l'Institut Roumain pour les Relation Culturelles avec l'Etranger, du Comité national pour l'UNESCO et du Comité national de la R. P. Roumaine pour la défense de la Paix. Hommes de science et de lettres, artistes, ouvriers et étudiants assistaient en grand nombre à cette manifestation. L'œuvre et la personnalité littéraire du brillant représentant de la culture arabe ont été évoquées par le professeur Tudor Bugnariu, doyen de la Faculté de Philosophie de Bucarest et membre correspondant de l'Académie de la R. P. Roumaine.

✧

La revue *Contemporanul* a fêté son 80-e anniversaire. Rappelant le rôle important de cette revue dans l'histoire de la littérature, comme de toute la culture roumaine, du fait qu'elle a jeté les bases de notre critique scientifique, le journaliste George Ivaşco, rédacteur en chef du *Contemporanul* actuel, écrivait à cette occasion, dans un article intitulé *La tradition du Contemporanul* : « C'est avec émotion que notre *Contemporanul* d'aujourd'hui se penche sur les pages de son illustre prédécesseur qui parut à Jassy au début de juillet 1881 ». Evoquant la tradition militante progressiste du *Contemporanul*, George Ivaşco rappelle que dès 1885 le *Contemporanul* s'attachait à répandre les conceptions du matérialisme scientifique et du marxisme (notamment en publiant une traduction intégrale de l'ouvrage d'Engels *Les origines de la famille, de la propriété privée et de l'Etat)*, et qu'Engels lui témoigna en 1888 son estime en lui adressant la fameuse lettre où, prévoyant « *la chute du tzarisme, la fin de ce cauchemar qui pèse sur toute l'Europe*», il soulignait que ce jour-là « *la noble nation des Grands-Russes pourra remplir (...) sa véritable mission civilisatrice*», une révolution en Russie pouvant marquer « *le commencement de la révolution socialiste dans le monde entier*».

Ces pages de la lettre du grand Engels représentent l'un des plus glorieux moments du *Contemporanul.*

Si dans le domaine de la critique littéraire l'apport du *Contemporanul* est de première importance, on ne saurait en dire autant des œuvres littéraires — poésie, prose, théâtre — qu'il publia, « lesquelles — constate l'auteur de l'article — ne sont pas à la hauteur de sa contribution scientifique et surtout de sa critique littéraire. Ayant dans sa première période (1881—1885) un

caractère prononcé de vulgarisation scientifique, la revue ne s'est pas préoccupée, en général, d'encourager, dans ses propres pages, l'art des lettres».

L'article, qui ne prétend pas épuiser le thème de la tradition du *Contemporanul* conclut en ces termes: « Les pages de l'ancien *Contemporanul* renferment toute une époque d'activité fébrile, d'efforts et d'enthousiasme, s'efforçant de créer un instrument vivant et efficace, susceptible d'ouvrir aux masses les horizons de la science avancée, d'éclairer et d'enrichir les esprits par la doctrine du socialisme scientifique, un instrument capable d'enflammer les cœurs devant l'image de plus en plus nette de ce que pouvait être un monde établi sur de nouvelles bases, sans l'esclavage de l'exploitation, dans la paix et dans la dignité humaine».